ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

LES FEMMES D'ARTISTES. — ROBERT HELMONT.

ÉTUDES & PAYSAGES



PARIS

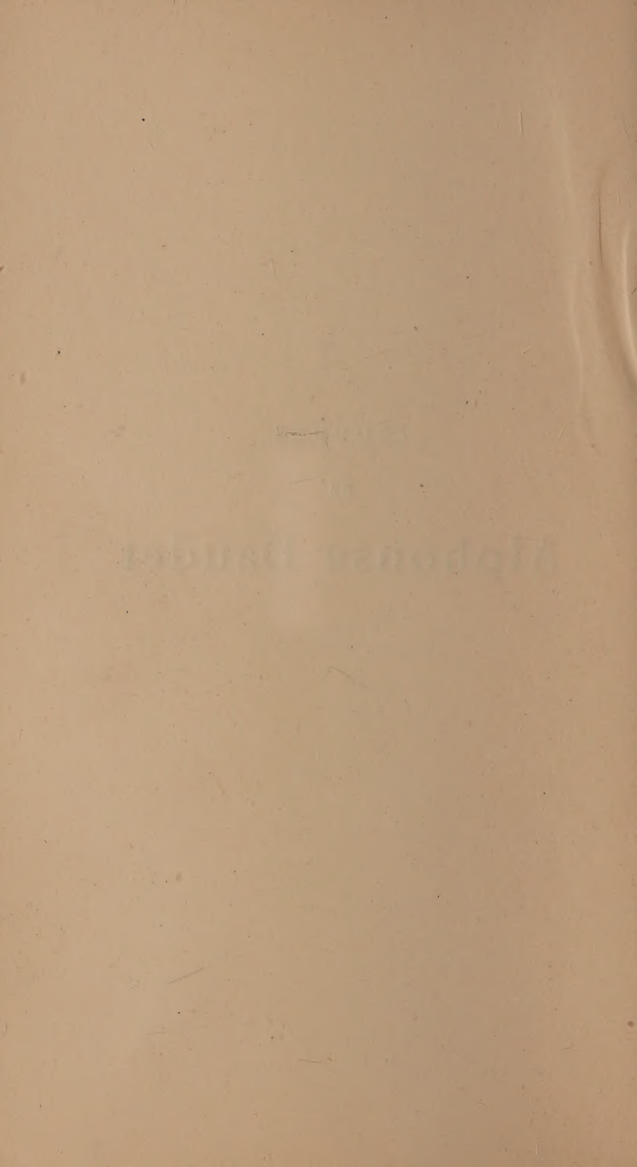
LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet



ŒUVRES

DE

Alphonse Daudet

LES FEMMES D'ARTISTES. — ROBERT HELMONT.

ÉTUDES & PAYSAGES.



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

LES

FEMMES D'ARTISTES



PROLOGUE



TENDUS, *le cigare aux lèvres, sur un large divan d'atelier, deux amis — un poète et un peintre — causaient un soir après dîner.*

C'était l'heure des effusions, des confidences. La lampe éclairait doucement sous l'abat-jour, limitant son cercle de flamme à l'intimité de la causerie, laissant à peine distinct le luxe capricieux des vastes murailles encombrées de toiles, de panoplies, de tentures, et terminées tout en haut par un vitrage où le bleu sombre du ciel pénétrait librement. Seul, un portrait de femme, légèrement penché en avant comme pour écouter, sortait à moitié de l'ombre, jeune, les yeux intelligents, la bouche grave et bonne, avec un sourire spirituel qui semblait défendre le chevalet du mari contre les sots et les décourageurs. Une chaise basse,

écartée du feu, deux petits souliers bleus traînant sur le tapis indiquaient aussi la présence d'un enfant dans la maison; et, en effet, de la chambre à côté, où la mère et le bébé venaient de disparaître, sortaient par bouffées des rires doux, des gazouillements, le joli train d'un nid qui s'endort. Tout cela répandait dans cet intérieur artistique un vague parfum de bonheur familial que le poète aspirait avec délices :

« Décidément, mon cher, disait-il à son ami, c'est toi qui as eu raison. Il n'y a pas plusieurs façons d'être heureux. Le bonheur est là, rien que là... Il faut que tu me maries.

LE PEINTRE.

Ma foi ! non, par exemple... Marie-toi tout seul, si tu y tiens. Moi je ne m'en mêle pas...

LE POÈTE.

Et pourquoi ?

LE PEINTRE.

Parce que... parce que les artistes ne doivent pas se marier.

LE POÈTE.

Voilà qui est trop fort... Tu oses dire cela ici, et la lampe ne s'éteint pas brusquement, les nu-

railles ne croulent pas sur ta tête... Mais songe donc, malheureux, que tu viens de me donner pendant deux heures le spectacle et l'envie de ce bonheur que tu me défends. Serais-tu par hasard comme ces mauvais riches qui doublent leur bien-être des souffrances des autres, et savourent mieux le coin de leur feu en songeant qu'il pleut dehors et qu'il y a de pauvres diables sans abri?...

LE PEINTRE.

Pense de moi ce que tu voudras. Je t'aime trop pour t'aider à faire une sottise, une sottise irréparable.

LE POÈTE.

Voyons. Qu'y a-t-il? Tu n'es donc pas content?... Il me semble pourtant qu'on respire le bonheur ici aussi largement que l'air du ciel à une fenêtre de campagne.

LE PEINTRE.

Tu as raison. Je suis heureux, complètement heureux. J'aime ma femme à plein cœur. Quand je pense à mon enfant, je ris tout seul de plaisir. Le mariage a été pour moi un port aux eaux calmes et sûres, non pas celui où l'on s'accroche d'un anneau à la rive au risque de s'y rouiller éternellement, mais une de ces anses bleues où l'on répare les voiles et les mâts pour des excursions nouvelles aux pays inconnus. Je n'ai jamais si bien travaillé

que depuis mon mariage, et mes meilleurs tableaux datent de là.

LE POÈTE.

Eh bien, alors!

LE PEINTRE.

Mon cher, au risque de te paraître fat, je te dirai que je regarde mon bonheur comme une sorte de miracle, quelque chose d'anormal et d'exceptionnel. Oui, plus je vois ce que c'est que le mariage, plus je suis épouvanté de la chance que j'ai eue. Je ressemble à ces ignorants du danger qui l'ont traversé sans s'en apercevoir, et qui pâlissent après coup, stupéfaits de leur propre audace.

LE POÈTE.

Mais quels sont donc ces dangers si terribles?...

LE PEINTRE.

Le premier, le plus grand de tous, est de perdre son talent et de l'amoindrir. Ceci compte, je crois, pour un artiste... Car remarque bien qu'en ce moment je ne parle pas des conditions ordinaires de la vie. Je conviens qu'en général le mariage est une chose excellente et que la plupart des hommes ne commencent à compter que lorsque la famille les complète ou les agrandit. Souvent même, c'est une exigence de profession. Un notaire garçon ne

s'imagine pas. Ça n'aurait pas l'air posé, étoffé... Mais pour nous tous, peintres, poètes, sculpteurs, musiciens, qui vivons en dehors de la vie, occupés seulement à l'étudier, à la reproduire, en nous tenant toujours un peu loin d'elle, comme on se recule d'un tableau pour mieux le voir, je dis que le mariage ne peut être qu'une exception. A cet être nerveux, exigeant, impressionnable, à cet homme-enfant qu'on appelle un artiste, il faut un type de femme spécial, presque introuvable, et le plus sûr est encore de ne pas le chercher... Ah! comme il avait bien compris cela, ce grand Delacroix que tu admires tant! Quelle belle existence que la sienne, bornée au mur de l'atelier, exclusivement vouée à l'art! Je regardais, l'autre jour, sa maisonnette de Champrosay et ce petit jardin de curé, rempli de roses, où il s'est promené tout seul pendant vingt ans! Cela a le calme et l'étroitesse du célibat... Eh bien! figure-toi Delacroix marié, père de famille, avec toutes les préoccupations des enfants à élever, de l'argent, des maladies; crois-tu que son œuvre serait la même?

LE POÈTE.

Tu me cites Delacroix, je te répondrai Victor Hugo... Crois-tu que le mariage l'a gêné, celui-là, pour écrire tant de livres admirables?...

LE PEINTRE.

Je pense, en effet, que le mariage ne l'a gêné

pour rien du tout... Mais tous les maris n'ont pas le génie pour se faire pardonner, ni un grand soleil de gloire pour sécher les larmes qu'ils font répandre... Avec cela que ce doit être amusant d'être la femme d'un homme de génie. Il y a des femmes de cantonniers qui sont bien plus heureuses.

LE POÈTE.

Singulière chose tout de même que ce plaidoyer contre le mariage, fait par un homme marié et heureux de l'être.

LE PEINTRE.

Je te répète que je ne parle pas d'après moi. Mon opinion est faite de toutes les tristesses que j'ai vues ailleurs, de tous ces malentendus si fréquents dans les ménages d'artistes et causés justement par notre vie anormale. Regarde ce sculpteur qui, en pleine maturité d'âge et de talent, vient de s'expatrier, de planter là sa femme, ses enfants. L'opinion l'a condamné, et certes je ne l'excuserai pas. Et, pourtant, comme je m'explique qu'il en soit arrivé là! Voilà un garçon qui adorait son art, avait le monde et les relations en horreur. La femme, bonne pourtant et intelligente, au lieu de le soustraire aux milieux qui lui déplaisaient, l'a condamné pendant dix ans à toutes sortes d'obligations mondaines. C'est ainsi qu'elle lui faisait faire un tas de bustes officiels, d'affreux bonshommes à calottes de velours, des femmes fagotées et sans

grâce, qu'elle le dérangeait dix fois par jour pour des visites importunes, puis tous les soirs lui préparait un habit, des gants clairs, et le traînait de salon en salon... Tu me diras qu'il aurait pu se révolter, répondre carrément : « Non! » Mais ne sais-tu pas que le fait même de nos existences sédentaires nous rend plus que les autres hommes dépendants du foyer? L'air de la maison nous enveloppe, et, s'il ne s'y mêle un grain d'idéal, nous alourdit et nous fatigue vite. D'ailleurs, l'artiste met en général tout ce qu'il a de force et d'énergie dans son œuvre, et, après ses luttes solitaires et patientes, se trouve sans volonté contre les minuties de la vie. Avec lui les tyrannies féminines ont beau jeu. Nul n'est plus facilement dompté, conquis. Seulement, gare! Il ne faut pas qu'il sente trop le joug. Si un jour ces bandelettes invisibles dont on l'enveloppe sournoisement serrent un peu trop fort, arrivent à empêcher l'effort artistique, d'un seul coup il les arrache toutes et, méfiant de sa propre faiblesse, se sauve comme notre sculpteur par delà les monts...

La femme de celui-là est restée saisie de ce départ. La malheureuse en est encore à se demander : « Qu'est-ce que je lui ai fait? » Rien. Elle ne l'avait pas compris... Car il ne suffit pas d'être bonne et intelligente pour être la vraie compagne d'un artiste. Il faut encore avoir un tact infini, une abnégation souriante, et c'est cela qu'il est miraculeux de trouver chez une femme jeune, ignorante et curieuse de la vie... On est jolie, on a épousé un homme connu, reçu partout. Dam! on

aime aussi à se montrer un peu à son bras. N'est-ce pas tout naturel ? Le mari, au contraire, devenu plus sauvage depuis qu'il travaille mieux, trouvant l'heure courte, le métier difficile, se refuse aux exhibitions. Les voilà malheureux tous deux, et que l'homme cède ou qu'il résiste, sa vie est désormais dérangée de son courant, de sa tranquillité... Ah ! que j'en ai connu de ces intérieurs disparates, où la femme était tantôt bourreau, tantôt victime, plus souvent bourreau que victime, et presque toujours sans s'en douter ! Tiens, l'autre soir, j'étais chez le musicien Dargenty. Il y avait quelques personnes. On le prie de se mettre au piano. A peine a-t-il commencé une de ces jolies mazurkas à brandebourgs qui en font l'héritier de Chopin, sa femme se met à causer, tout bas d'abord, puis un peu plus haut. De proche en proche, le feu prend aux conversations. Au bout d'un moment, j'étais seul à écouter. Alors, il a fermé le piano et m'a dit en souriant, d'un air navré : « C'est toujours comme cela, ici... ma femme n'aime pas la musique. » Connais-tu rien de plus terrible ? Épouser une femme qui n'aime pas votre art... Va, crois-moi, mon cher, ne te marie pas. Tu es seul, tu es libre. Garde précieusement ta solitude et ta liberté.

LE POÈTE.

Parbleu ! tu en parles à ton aise, toi, de la solitude. Tout à l'heure, quand je serai parti, s'il te vient des idées de travail, auprès de ton feu qui s'éteint tu les poursuivras doucement, sans sentir

autour de toi cette atmosphère d'isolement si vaste, si vide que l'inspiration s'y disperse, s'y évapore... Et puis, passe encore d'être seul aux heures de travail; mais il y a les moments d'ennui, de découragement, où on doute de soi, de son art. C'est alors qu'on doit être heureux de trouver là, toujours prêt et fidèle, un cœur aimant où l'on peut épancher son chagrin, sans crainte de troubler une confiance, un enthousiasme inaltérables... Et l'enfant!... Ce sourire du bébé, qui s'épanouit toujours et sans cause, n'est-il pas le meilleur rajeunissement moral qu'on puisse avoir? Ah! j'ai souvent pensé à cela. Pour nous autres artistes, vaniteux comme tous ceux qui vivent du succès, de cette estime de surface, capricieuse et flottante, qu'on appelle la vogue; pour nous autres surtout, les enfants sont indispensables. Eux seuls peuvent nous consoler de vieillir... Tout ce que nous perdons, c'est l'enfant qui le gagne. Le succès qu'on n'a pas eu, on se dit : « C'est lui qui l'aura, » et à mesure que les cheveux s'en vont, on a la joie de les voir repousser, frisés, dorés, pleins de vie, sur une petite tête blonde à côté de soi.

LE PEINTRE.

Ah! poète, poète... as-tu pensé aussi à toutes les becquées qu'il faut mettre au bout d'une plume ou d'un pinceau pour nourrir une couvée?...

LE POÈTE.

Enfin, tu auras beau dire, l'artiste est fait pour

vivre en famille, et cela est si vrai que ceux d'entre nous qui ne se marient pas s'acoquinent dans des ménages de rencontre, comme ces voyageurs qui, las d'être toujours sans logis, s'installent à la fin dans une chambre d'hôtel et passent toute leur vie sous l'étiquette banale de l'enseigne : « Ici on loge au mois et à la nuit. »

LE PEINTRE.

Ceux-là ont bien tort. Ils acceptent tous les ennuis du mariage et n'en connaîtront jamais les joies.

LE POÈTE.

Tu avoues donc qu'il y en a quelques-unes?... »

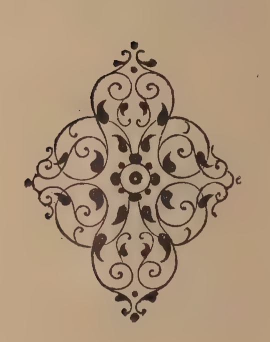
Ici le peintre, au lieu de répondre, se leva, alla chercher parmi des dessins, des esquisses, un manuscrit tout froissé, et revenant vers son compagnon :

« Nous pourrions, dit-il, discuter longtemps comme cela sans nous convaincre... Mais puisque, malgré mes observations, tu es décidé à tâter du mariage, voici un petit ouvrage que je t'engage à lire. C'est écrit — remarque bien — par un homme marié, très épris de sa femme, très heureux dans son intérieur, un curieux qui, passant sa vie au milieu des artistes, s'est amusé à croquer quelques-uns de ces ménages dont je te parlais tout à l'heure. De la première à la dernière ligne de ce livre, tout est vrai, tellement vrai que l'au-

teur n'a jamais voulu l'imprimer. Lis cela, et viens me trouver quand tu l'auras lu. Je crois que tu auras changé d'idée... »

Le poète prit le cahier et l'emporta chez lui; mais il n'en eut pas le soin désirable, car j'ai pu détacher quelques feuillets de ce petit livre, et je les offre au public effrontément.



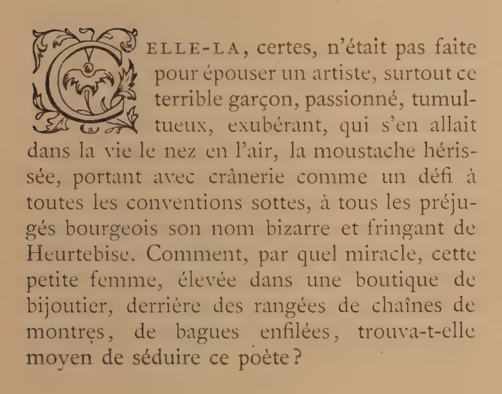




Les Femmes d'Artistes

I

MADAME HEURTEBISE



CELLE-LA, certes, n'était pas faite pour épouser un artiste, surtout ce terrible garçon, passionné, tumultueux, exubérant, qui s'en allait dans la vie le nez en l'air, la moustache hérissée, portant avec crânerie comme un défi à toutes les conventions sottes, à tous les préjugés bourgeois son nom bizarre et fringant de Heurtebise. Comment, par quel miracle, cette petite femme, élevée dans une boutique de bijoutier, derrière des rangées de chaînes de montres, de bagues enfilées, trouva-t-elle moyen de séduire ce poète?

Imaginez les grâces d'une dame de comptoir, des traits indécis, des yeux froids toujours souriants, une physionomie complaisante et placide, pas de vraie élégance, mais un certain amour du luisant, du clinquant, qu'elle avait pris sans doute à la devanture de son père, et qui lui faisait rechercher les nœuds de satin assorti, les ceintures, les boucles; avec cela des cheveux tirés par le coiffeur, bien lissés de cosmétique, au-dessus d'un petit front têtu, étroit, où l'absence de rides marquait moins la jeunesse qu'une nullité complète d'idées. Ainsi faite, Heurtebise l'aima, la demanda et, comme il avait quelque fortune, n'eut pas de peine à l'obtenir.

Elle, ce qui lui plaisait dans ce mariage, c'était l'idée d'épouser un auteur, un homme connu qui lui donnerait des billets de spectacle autant qu'elle voudrait. Quant à lui, je crois qu'en définitive cette fausse élégance de boutique, ces façons prétentieuses, bouche pincée, petit doigt en l'air, l'avaient ébloui comme le dernier mot de la distinction parisienne, car il était né paysan et, au fond, malgré son esprit, il le resta toujours.

Tenté de bonheur paisible, de cette vie de famille dont il était privé depuis si longtemps, Heurtebise passa deux ans loin de ses amis, s'enfouissant à la campagne, dans des coins de banlieue, toujours à la portée de ce grand Paris, qui le troublait et dont il recherchait l'atmosphère affaiblie, comme ces malades auxquels

on ordonne l'air de la mer, mais qui, trop délicats pour le supporter, viennent le respirer à quelques lieues de distance. De loin en loin son nom apparaissait dans un journal, dans une revue, au bas d'un article; mais déjà ce n'était plus cette verdeur de style, ces emportements d'éloquence qu'on lui avait connus. Nous pensions : « Il est trop heureux... son bonheur le gâte. »

Puis, un jour, il revint parmi nous, et nous vîmes bien qu'il n'était pas heureux. Sa mine pâlie, ses traits resserrés, contractés par un perpétuel agacement, la violence de ses manières rapetissées en colère nerveuse, son beau rire sonore déjà fêlé, en faisaient un tout autre homme. Trop fier pour convenir qu'il s'était trompé, il ne se plaignait pas, mais les anciens amis auxquels il rouvrit sa maison purent se convaincre qu'il avait fait le plus sot des mariages, et que sa vie était désormais hors de voie. Par contre, Mme Heurtebise nous apparut, après deux ans de ménage, telle que nous l'avions vue dans la sacristie, le jour des noces. Son même sourire minaudier et calme, son même air de boutiquière endimanchée; seulement l'aplomb lui était venu. Elle parlait maintenant. Dans les discussions artistiques où Heurtebise se lançait passionnément, avec des jugements absolus, le mépris brutal ou l'enthousiasme aveugle, la voix mielleuse et fausse de sa femme venait tout à coup l'interrompre, l'obligeant à écouter quelques raisonnements

oiseux, quelque réflexion sotte toujours en dehors du sujet. Lui, gêné, embarrassé, nous regardait d'un œil qui demandait grâce, essayait de reprendre la conversation interrompue. Puis devant la contradiction intime et persistante, la sottise de cette petite cervelle d'oisillon, gonflée et vide comme un échaudé, il se taisait, résigné à la laisser aller jusqu'au bout. Mais ce mutisme exaspérait madame, lui paraissait plus injurieux, plus dédaigneux que tout. Sa voix aigre-douce devenait criarde, montait, piquait, bourdonnait avec un harcellement de mouche, jusqu'à ce que le mari, furieux, éclatât à son tour, brutal et terrible.

De ces querelles incessantes, qui se terminaient par des larmes, elle sortait reposée, plus fraîche, comme une pelouse après l'arrosage; lui, chaque fois brisé, fiévreux, incapable de tout travail. Peu à peu sa violence même se lassa. Un soir que j'avais assisté à une de ces scènes pénibles, comme Mme Heurtebise sortait de table, triomphante, je vis sur la figure de son mari, restée baissée pendant la querelle et qu'il relevait enfin, l'expression d'un mépris, d'une colère que les paroles ne pouvaient plus traduire. Rouge, les yeux pleins de larmes, la bouche tordue d'un sourire ironique et navrant, pendant que la petite femme s'en allait en refermant la porte d'un coup sec, il lui fit, comme un gamin dans le dos de son maître, une grimace atroce de rage et de douleur. Au bout d'un moment, je l'entendis

murmurer d'une voix étranglée par l'émotion : « Ah! si ce n'était pas l'enfant, comme je filerais! »

Car ils avaient un enfant, un pauvre petit superbe et malpropre, qui se traînait dans tous les coins, jouait avec les chiens plus grands que lui, la terre, les araignées du jardin. La mère ne le regardait que pour constater qu'il était « dégoûtant » et regretter de ne l'avoir pas mis en nourrice. Elle avait en effet gardé ses traditions de petite bourgeoise de comptoir, et leur intérieur en désordre, où elle promenait dès le matin des robes parées et des coiffures étonnantes, rappelait les arrière-boutiques si chères à son cœur, les pièces noires de crasse et de manque d'air où l'on passe vite, dans les entr'actes de la vie de commerce, pour manger à la hâte un repas mal fait sur une table sans nappe, l'oreille au guet tout le temps vers la sonnette de la porte. Dans ce monde-là, il n'y a que la rue qui compte, la rue où passent les acheteurs, les flâneurs, et ce débordement de peuple en vacances qui, le dimanche, remplit le trottoir et la chaussée. Aussi, comme elle s'ennuyait, la malheureuse, à la campagne, comme elle regrettait son Paris! Heurtebise, au contraire, avait besoin des champs pour la santé de son esprit. Paris l'étourdissait comme un provincial en visite. La femme ne comprenait pas cela et se plaignait beaucoup de son exil. Pour se distraire, elle invitait d'anciennes amies. Alors, si le

mari n'était pas là, on s'amusait à feuilleter ses papiers, les notes, les travaux en train.

« Voyez donc, ma chère, comme c'est drôle... Il s'enferme pour écrire ça. Il marche, il parle tout seul... Moi, d'abord, je ne comprends rien à tout ce qu'il fait. »

Et c'étaient des regrets sans fin, des retours sur le passé.

« Ah! si j'avais su... Quand je pense que je pouvais épouser Aubertot et Fajon, les marchands de blanc... »

Elle citait toujours les deux associés en même temps, comme si elle avait dû épouser l'enseigne. En présence du mari, on ne se gênait pas davantage. Elle le dérangeait, empêchait tout travail, installant dans la pièce même où il écrivait la causerie niaise de femmes oisives qui parlaient haut, pleines de dédain pour ce métier de littérateur qui rapporte peu, et dont les heures les plus laborieuses ressemblent toujours à une capricieuse oisiveté.

De temps en temps, Heurtebise essayait d'échapper à cette existence qu'il sentait devenir chaque jour plus sinistre. Il accourait à Paris, prenait une petite chambre à l'hôtel, voulait se figurer qu'il était garçon; mais tout à coup il pensait à son fils, et avec une envie folle de l'embrasser retournait le soir même à la campagne. Dans ces cas-là, pour éviter la scène du retour, il emmenait un ami avec lui, et le gardait là-bas le plus qu'il pouvait. Dès qu'il n'était plus seul en face de sa femme, sa

belle intelligence se réveillait et ses projets de travail interrompus peu à peu, l'un après l'autre, lui revenaient au cœur. Mais quel déchirement quand on partait! Il aurait voulu retenir ses visiteurs, s'accrochait à eux de toute la force de son ennui. Avec quelle tristesse il nous accompagnait à la station du petit omnibus de banlieue qui nous ramenait vers Paris! et comme, nous partis, il s'en retournait lentement sur la route poudreuse, le dos rond, les bras inertes, écoutant les roues qui s'éloignaient!

C'est que le tête-à-tête était devenu insupportable. Pour l'éviter, il prit le parti d'avoir la maison toujours pleine. Son bon cœur aidant, sa lassitude, son insouciance, il s'entoura de tous les meurt-de-faim de la littérature. Un tas de valets de lettres, paresseux, toqués, visionnaires, s'installèrent chez lui, plus que lui; et comme la femme était très sotte, incapable de juger, elle les trouvait charmants, supérieurs à son mari parce qu'ils criaient plus fort. La vie se passait en discussions oiseuses. C'était un fracas de mots vides, de poudre aux moineaux, et le pauvre Heurtebise, immobile et muet au milieu de tout ce tapage, se contentait de sourire en haussant les épaules. Quelquefois pourtant, quand à la fin d'un repas interminable tous ses convives, les coudes sur la nappe, commençaient autour du flacon d'eau-de-vie une de ces longues flâneries de paroles asphyxiantes comme le

brouillard des pipes, un immense dégoût le prenait et, n'ayant pas la force de renvoyer tous ces malheureux, il s'en allait lui-même et restait huit jours sans revenir.

« Ma maison est pleine d'imbéciles, me disait-il un jour. Je n'ose plus rentrer. » Avec ce train de vie, il n'écrivait plus. Son nom devenait rare et sa fortune, gaspillée à ce perpétuel besoin de monde au logis, s'en allait aux mains tendues autour de lui.

Il y avait longtemps que nous ne nous étions vus, lorsqu'un matin je reçus un mot de sa chère petite écriture, autrefois si ferme, maintenant hésitante et tremblante. « Nous sommes à Paris. Viens me voir. Je m'ennuie. » Je le trouvai avec sa femme, son enfant, ses chiens, dans un lugubre petit appartement de Batignolles. Le désordre, qui n'avait plus l'espace pour s'étaler, semblait encore plus affreux qu'à la campagne. Pendant que l'enfant et les chiens se roulaient dans des chambres grandes comme des cases d'échiquier, Heurtebise, malade, était couché, le visage au mur, dans un état de prostration complète. La femme, toujours en tenue, toujours placide, le regardait à peine. — « Je ne sais pas ce qu'il a, » me dit-elle avec un geste d'insouciance. Lui, en me voyant, retrouva un moment de gaîté, une minute de son bon rire, mais aussitôt étouffé. Comme on avait gardé à Paris les habitudes de la banlieue, à l'heure du déjeuner, dans ce ménage bouleversé par la gêne, la maladie, il

arriva un parasite, petit homme chauve, râpé, roide, grincheux, qu'on appelait dans la maison : « l'homme qui a lu Proudhon ». C'est ainsi qu'Heurtebise, qui n'avait sans doute jamais su son nom, le présentait à tout le monde. Quand on lui demandait : « Qui est ça ? » il répondait avec conviction : « Oh ! un garçon très fort, qui a beaucoup lu Proudhon. » Il n'y paraissait guère, du reste, car cet esprit profond ne se manifestait jamais qu'à table pour se plaindre d'un rôti mal cuit ou d'une sauce manquée. Ce matin-là, l'homme qui avait lu Proudhon déclara le déjeuner détestable, ce qui ne l'empêcha pas d'en dévorer la moitié à lui tout seul.

Qu'il me sembla long et lugubre ce repas au chevet du malade ! La femme bavardait comme toujours, avec une tape par-ci par-là à l'enfant, un os aux chiens, un sourire au philosophe. Pas une fois Heurtebise ne se tourna vers nous, et pourtant il ne dormait pas. Je ne sais pas même s'il pensait... Cher et vaillant garçon ! Dans ces luttes mesquines et continuelles, le ressort de sa nature vigoureuse s'était brisé, et il commençait déjà à mourir. Cette agonie silencieuse, qui était plutôt un renoncement de vivre, dura quelques mois ; puis Mme Heurtebise se trouva veuve. Alors, comme les larmes n'avaient pas obscurci ses yeux clairs, qu'elle avait toujours le même soin de ses cheveux lisses, et qu'Aubertot et Fajon étaient encore disponibles, elle épousa Auber-

tot et Fajon. Peut-être Aubertot, peut-être Fajon, peut-être même tous les deux. En tout cas elle put reprendre la vie pour laquelle elle était faite, le bavardage facile et l'éternel sourire des dames de comptoir.





II

LE CREDO DE L'AMOUR

Elle avait toujours rêvé cela, être la femme d'un poète!... Mais l'implacable destinée, au lieu de l'existence romanesque et fiévreuse qu'elle ambitionnait, lui arrangea un petit bonheur bien tranquille, en la mariant à un riche rentier d'Auteuil, aimable et doux, un peu trop âgé pour elle, et qui n'avait qu'une passion — tout à fait inoffensive et reposante — l'horticulture. Le brave homme passait son temps, le sécateur à la main, à soigner, élaguer une magnifique collection de rosiers, à chauffer la serre, arroser les corbeilles ; et, ma foi ! vous conviendrez bien que pour un pauvre petit cœur affamé d'idéal il n'y avait pas là une pâture suffisante. Pourtant, pendant dix ans, sa vie se maintint droite et uniforme comme les allées finement sablées du jardin de son mari, et elle la suivit à pas comptés en écou-

tant, avec un ennui résigné, le bruit agaçant et sec des ciseaux toujours en mouvement, ou la pluie monotone, infinie, qui tombait des pommes d'arrosoirs sur les plantes touffues. Cet horticulteur enragé avait de sa femme le même soin méticuleux que de ses fleurs. Il mesurait le froid et le chaud à son salon encombré de bouquets, craignait pour elle la gelée d'avril ou le soleil de mars; et, comme ces plantes en caisse que l'on sort et que l'on rentre à des époques déterminées, la faisait vivre méthodiquement, les yeux fixés sur le baromètre et les variations de la lune.

Elle resta ainsi longtemps, prise entre les quatre murs du jardin conjugal, innocente comme une clématite, mais avec des élans vers d'autres jardins moins réguliers, moins bourgeois, où les rosiers pousseraient toutes leurs branches, où les herbes folles seraient plus hautes que des arbres et chargées de fleurs fantastiques, inconnues, en liberté sous un soleil plus chaud. Ces jardins-là, on ne les trouve guère que dans les livres des poètes; aussi lisait-elle beaucoup de vers en cachette du pépiniériste qui ne connaissait, lui, en fait de poésies, que des distiques d'almanach :

Quand il pleut à la Saint-Médard,
Il pleut quarante jours plus tard.

Sans choix, gloutonnement, la malheureuse dévorait les plus mauvais poèmes, pourvu

qu'elle y trouvât des rimes à « amour » et à « passion »; puis, le livre fermé, elle passait des heures à rêver, à soupirer : « Voilà le mari qu'il m'aurait fallu! »

Tout cela, probablement, serait toujours resté à l'état vague d'aspiration si, à ce terrible moment de la trentaine, qui est l'âge décisif pour la vertu des femmes comme midi est l'heure décisive pour la beauté du jour, l'irrésistible Amaury ne s'était pas trouvé sur son chemin. Amaury est un poète de salon, un de ces exaltés en habit noir et gants gris-perle qui vont, entre dix heures et minuit, raconter dans le monde leurs extases d'amour, leurs désespoirs, leurs ivresses, mélancoliquement appuyés aux cheminées, dans la lueur des lustres, pendant que les femmes en toilette de bal écoutent, rangées en cercle, derrière leurs éventails.

Celui-là peut passer pour l'idéal du genre. Tête de bottier fatal, l'œil cave, le teint blême, il se coiffe à la russe et se lisse fortement de pommade hongroise. C'est un de ces désespérés de la vie comme les dames les aiment, toujours vêtus à la dernière mode, un lyrique refroidi chez qui le désordre de l'inspiration se devine seulement au nœud de cravate un peu lâche, négligemment attaché. Aussi il faut voir ce succès quand, de sa voix stridente, il débite une tirade de son poème, le *Credo de l'amour*, celle surtout qui se termine par ce vers étonnant :

Moi, je crois à l'amour comme je crois en Dieu !...

Remarquez que je soupçonne fort ce farceur-là de se soucier aussi peu de Dieu que du reste ; mais les femmes n'y regardent pas de si près. Elles se prennent facilement à la glu des mots, et chaque fois qu'Amaury récite son *Credo de l'amour*, vous êtes sûr de voir tout autour du salon de petits becs roses s'ouvrir, se tendre vers cet hameçon facile du sentiment. Pensez donc ! Un poète qui a de si belles moustaches, et qui croit à l'amour comme il croit en Dieu...

La femme du pépiniériste n'y résista pas : en trois séances elle fut vaincue. Seulement, comme il y avait au fond de cette nature élégiaque quelque chose d'honnête et de fier, elle ne voulut pas d'une faute mesquine. D'ailleurs dans son *Credo*, le poète déclarait lui-même qu'il ne comprenait qu'une sorte d'adultère, celui qui marche la tête haute comme un défi à la loi et à la société. Prenant donc le *Credo de l'amour* pour guide, la jeune femme s'évada brusquement du jardin d'Auteuil et vint se jeter dans les bras de son poète. — « Je ne peux plus vivre avec cet homme ! Emmène-moi. » En pareil cas, le mari s'appelle toujours *cet homme*, même quand il est pépiniériste.

Amaury eut un moment de stupeur. Comment diable s'imaginer qu'une petite mère de

trente ans irait prendre au sérieux un poème d'amour et le suivre au pied de la lettre? Pourtant, il fit contre trop bonne fortune bon cœur, et comme dans son petit jardin d'Auteuil si bien abrité la dame s'était conservée fraîche et jolie, il l'enleva sans murmurer. Les premiers jours, ce fut charmant. On craignait les poursuites du mari. Il fallut se cacher sous des noms supposés, changer d'hôtel, habiter des quartiers invraisemblables, les faubourgs de Paris, les chemins de ceinture. Le soir, on sortait furtivement, on faisait des promenades sentimentales le long des fortifications. O puissance du romanesque! Plus elle avait peur, plus il fallait de précautions, de stores, de voilettes abaissées, plus son poète lui semblait grand. La nuit, ils ouvraient la petite fenêtre de leur chambre, et regardant les étoiles qui montaient par-dessus les fanaux du chemin de fer voisin, elle lui faisait dire et redire sa tirade :

Moi, je crois à l'amour comme je crois en Dieu.

Et c'était bon!...

Malheureusement cela ne dura pas. Le mari les laissait trop tranquilles. Que voulez-vous? Il était philosophe, *cet homme*. Sa femme une fois partie, il avait refermé la porte verte de son oasis et s'était paisiblement remis à soigner ses roses, en songeant avec bonheur que

celles-là, du moins, tenant au sol par de longues racines, ne pourraient pas s'en aller de chez lui. Nos amoureux rassurés rentrèrent dans Paris, et tout à coup il sembla à la jeune femme qu'on lui avait changé son poète. La fuite, les craintes d'être surpris, les alertes perpétuelles, toutes ces choses qui servaient sa passion n'existant plus, elle commença à comprendre, à voir clair. Du reste, à chaque instant, dans l'installation de leur petit ménage et ces mille détails bourgeois de la vie de tous les jours, l'homme avec qui elle vivait se faisait mieux connaître.

Le peu qu'il avait en lui de sentiments généreux, héroïques ou délicats, il le délayait dans ses vers sans en rien garder pour sa consommation personnelle. Il était mesquin, égoïste, surtout très ladre, ce que l'amour ne pardonne pas. Puis il avait coupé ses moustaches, et ce déguisement lui allait mal. Quelle différence avec ce beau ténébreux, frisé au petit fer, qui lui était apparu un soir récitant son *Credo* entre deux candélabres! Maintenant, dans la retraite forcée qu'il subissait à cause d'elle, il se laissait aller à toutes ses manies dont la plus grande était de se croire toujours malade. Dam! à force de poser au poitrinaire, on finit par se figurer qu'on l'est réellement. Le poète Amaury était tisanier, s'enveloppait de papier Fayard, couvrait sa cheminée de fioles et de poudres. Pendant quelque temps la petite femme prit au sérieux son rôle de

sœur grise. Le dévouement donnait au moins une excuse à sa faute, un but à sa vie. Mais elle se lassa vite. Malgré elle, dans la pièce étouffée où le poète s'entourait de flanelle, elle pensait à son petit jardin tout parfumé, et le bon pépiniériste, vu de loin au milieu de ses massifs, de ses corbeilles, lui semblait simple, touchant, désintéressé, autant que l'autre était exigeant et égoïste...

Au bout d'un mois elle aimait son mari, et elle l'aimait réellement, non pas d'une affection d'habitude, mais d'amour véritable. Un jour, elle lui écrivit une longue lettre passionnée et repentante. Il ne répondit pas. Peut-être ne la trouvait-il pas encore assez punie. Alors elle envoya lettres sur lettres, s'humilia, supplia pour rentrer, disant qu'elle aimerait mieux mourir que de continuer à vivre avec cet homme. C'était au tour de l'amant de s'appeler « cet homme ». Le rare, c'est qu'elle se cachait de lui pour écrire ; car elle le croyait encore épris, et tout en demandant pardon à son mari, elle craignait l'exaltation de son amant.

« Jamais il ne me laissera partir, » se disait-elle.

Aussi, lorsque à force de prier elle eut obtenu son pardon et que le pépiniériste — ne vous ai-je pas dit que c'était un philosophe ? — eut consenti à la reprendre, cette rentrée au logis conjugal eut tous les côtés mystérieux, dramatiques d'une fuite. Positivement

elle se fit enlever par son mari. Ce fut sa dernière jouissance de coupable. Un soir que le poète, las de la vie à deux et tout fier de ses moustaches repoussées, était allé dans le monde réciter son *Credo de l'amour*, elle sauta dans un fiacre où son vieux mari l'attendait au bout de la rue, et c'est ainsi qu'elle revint au petit jardin d'Auteuil, à jamais guérie de son ambition d'être la femme d'un poète... Il est vrai que ce poète-là l'était si peu !





III

LA TRANSTÉVÉRINE



A pièce venait de finir. Pendant que la foule, diversement impressionnée, se précipitait au dehors, ondoyant aux lumières sur le grand perron du théâtre, quelques amis, dont j'étais, attendaient le poète à la porte des artistes pour le féliciter. Son œuvre n'avait pourtant pas eu un immense succès. Trop forte pour l'imagination timide et banale de maintenant, elle dépassait le cadre de la scène, cette limite des conventions et des libertés permises. La critique pédante avait dit : « Ce n'est pas du théâtre!... » et les ricaneurs du boulevard se vengeaient de l'émotion que venaient de leur donner ces vers magnifiques en répétant : « Ça ne fera pas le sou!... » Nous, nous étions fiers de notre ami qui avait osé faire sonner, tourbillonner ses belles rimes d'or, tout l'essaim de sa ruche autour du soleil factice et

meurtrier du lustre, et présenter des personnages grands comme nature, sans s'inquiéter de l'optique du théâtre moderne, des lorgnettes troubles ni des mauvais yeux.

Parmi les machinistes, les pompiers, les figurants en cache-nez, le poète s'approcha de nous, sa grande taille courbée en deux, son collet relevé frileusement sur sa barbe grêle et ses longs cheveux déjà grisonnants. Il avait l'air triste. Les applaudissements de la claque et des lettrés, restreints à un coin de la salle, lui prédisaient un nombre très court de représentations, les spectateurs choisis et rares, l'affiche vite enlevée sans laisser à son nom le temps de s'imposer. Quand on a travaillé pendant vingt ans, qu'on est en pleine maturité de talent et d'âge, cette résistance de la foule à vous comprendre a quelque chose de lassant, de désespérant. On en vient à se dire : « Ils ont peut-être raison. » On a peur, on ne sait plus... Nos acclamations, nos poignées de main enthousiastes le réconfortèrent un peu. « Vraiment, vous croyez? C'est si bien que cela?... C'est vrai que j'ai fait tout ce que j'ai pu. » Et ses mains brûlantes de fièvre s'accrochaient aux nôtres avec inquiétude; ses yeux pleins de larmes cherchaient un regard sincère et rassurant. C'était l'angoisse suppliante du malade demandant au médecin : « N'est-ce pas que je ne vais pas mourir? » Non! poète, tu ne mourras pas. Les opérettes et les féeries qui ont des centaines de représentations, des

milliers de spectateurs, seront oubliées depuis longtemps, envolées avec leur dernière affiche, que ton œuvre restera toujours jeune et vivante...

Pendant que, sur le trottoir désert, nous étions là à l'exhorter, à le remonter, une forte voix de contralto éclata au milieu de nous, trivialisée par l'accent italien.

« Hé! l'artiste, assez de *pouégie*... Allons manger *l'estoufato !*... »

En même temps une grosse dame entourée d'une capeline et d'un tartan à carreaux rouges vint passer son bras sous celui de notre ami d'un mouvement si brutal, si despotique, que sa physionomie, son attitude en furent tout de suite gênées.

« Ma femme, » nous dit-il; puis, se tournant vers elle avec un sourire hésitant :

« Si nous les emmenions pour leur montrer comment tu fais l'*estoufato ?* »

Prise par son amour-propre de cordon bleu, l'Italienne consentit assez gracieusement à nous recevoir, et nous voilà partis cinq ou six avec eux pour aller manger du bœuf à l'étouffée sur les hauteurs de Montmartre où ils habitaient.

J'avoue que j'avais un certain désir de connaître cet intérieur d'artiste. Notre ami, de-

puis son mariage, vivait très retiré, presque toujours à la campagne; mais ce que je savais de sa vie tentait ma curiosité. Il y avait quinze ans de cela, dans toute la ferveur d'une imagination romantique, il avait rencontré aux environs de Rome une superbe fille dont il était devenu très amoureux. Maria Assunta habitait avec son père et toute une nichée de frères et de sœurs une de ces petites maisons du Transtévère qui ont les pieds dans le Tibre et un vieux bateau de pêche au ras de leurs murs. Un jour il aperçut cette belle Italienne, les pieds nus dans le sable, avec sa jupe rouge aux plis collants, ses manches de toile bise relevées jusqu'aux épaules, retirant des anguilles d'un grand filet ruisselant. Les écailles luisantes dans les mailles pleines d'eau, le fleuve d'or, la jupe écarlate, ces beaux yeux noirs, profonds, pensifs, dont la rêverie s'assombrissait de tout le soleil environnant, frappèrent l'artiste, peut-être même un peu vulgairement, comme une estampe de romance à la devanture d'un éditeur de musique. Par hasard, la fille avait le cœur libre, n'ayant encore aimé qu'un gros chat sournois et roux, grand pêcheur d'anguilles lui aussi, et qui hérissait son poil quand on s'approchait de sa maîtresse.

Bêtes et gens, notre amoureux parvint à apprivoiser tout ce monde, se maria à Sainte-Marie du Transtévère, et ramena en France la belle Assunta avec son *cato*...

Ah! *povero*, ce qu'il aurait dû emporter aussi, c'était un rayon de soleil de là-bas, un pan de ciel bleu, l'excentricité du costume, et les roseaux du Tibre, et les grands filets tournants du *Ponte Rotto*, tout le cadre avec l'image. Alors il n'aurait pas eu la cruelle désillusion qu'il éprouva quand, le ménage installé à un petit quatrième, tout en haut de Montmartre, il vit sa belle Transtévérine affublée d'une crinoline, d'une robe à volants et d'un chapeau parisien qui, toujours mal équilibré sur l'édifice de ses nattes lourdes, prenait des attitudes complètement indépendantes. A la froide et terrible clarté des ciels de Paris, le malheureux s'aperçut bientôt que sa femme était bête, irrémissiblement bête. Ces beaux yeux noirs, perdus en des contemplations infinies, ne roulaient pas une pensée dans leurs ondes de velours. Ils brillaient animalement du calme de la digestion, d'un heureux reflet du jour, rien de plus. Avec cela la dame était grossière, rustique, habituée à conduire d'un revers de main tout le petit monde de la cabane, et la moindre résistance lui causait des colères terribles.

Qui eût dit que cette belle bouche, contractée par le silence dans la forme la plus pure des visages antiques, s'ouvrait tout à coup pour laisser passer l'injure à flots pressés, tumultueux?... Sans respect d'elle ni de lui, tout haut, dans la rue, en plein théâtre, elle lui cherchait querelle, lui faisait des scènes de

jalousie épouvantables. Pour l'achever, aucun sentiment des choses artistiques, une ignorance complète du métier de son mari, de la langue, des usages, de tout. Le peu de français qu'on lui apprit ne servant qu'à lui faire oublier l'italien, elle arriva à se composer une espèce de jargon mi-parti, qui était du plus haut comique. Bref cette histoire d'amour, commencée comme un poème de Lamartine, se terminait comme un roman de Chamfleury... Après avoir longtemps essayé de civiliser sa sauvagesse, le poète vit bien qu'il fallait y renoncer. Trop honnête pour l'abandonner, peut-être amoureux encore, il prit le parti de se cloîtrer, de ne voir personne, de travailler beaucoup. Les rares intimes, qu'il avait admis dans son intérieur, s'aperçurent qu'ils le gênaient et ne vinrent plus. C'est ainsi que depuis quinze ans il vivait enfermé dans son ménage comme dans une logette de lépreux...

Tout en pensant à cette misérable existence, je regardais l'étrange couple marcher devant moi. Lui, frêle, long, un peu voûté. Elle, carrée, épaisse, secouant des épaules son châle qui la gênait, indépendante dans sa marche comme un homme. Elle était assez gaie, parlait fort, et de temps en temps se retournait pour voir si nous suivions, appelant ceux d'entre nous qu'elle connaissait, très haut, familièrement par leurs noms, en s'aidant de grands gestes, comme elle aurait hélé une barque de pêche sur le Tibre. Quand nous ar-

rivâmes chez eux, le concierge, furieux de voir entrer à une heure indue toute une bande bruyante, ne voulait pas nous laisser monter. Entre l'Italienne et lui ce fut dans l'escalier une scène terrible. Nous étions tous échelonnés sur les marches tournantes, à demi éclairés par le gaz qui mourait, gênés, malheureux, ne sachant pas s'il fallait redescendre.

« Venez vite, montons, » nous dit le poète à voix basse, et nous le suivîmes silencieusement, pendant qu'appuyée à la rampe qui tremblait de son poids et de sa colère, l'Italienne égrenait un chapelet d'injures où les imprécations romaines alternaient avec le vocabulaire des boulevards extérieurs. Quelle rentrée pour ce poète qui venait d'agiter tout le Paris artistique, et gardait encore dans ses yeux enfiévrés l'éblouissement de sa première ! Quel rappel humiliant à la vie !...

Ce fut seulement près du feu de son petit salon que le froid glacial causé par cette sotte aventure se dissipa, et bientôt nous n'y aurions plus pensé sans la voix éclatante et les gros rires de la signora qu'on entendait dans la cuisine raconter à sa bonne comment elle avait secoué cette espèce de *choulato !...* Le couvert mis, le souper préparé, elle vint s'asseoir au milieu de nous, sans châle, sans chapeau ni voile, et je pus la regarder à mon aise. Elle n'était plus belle. La figure carrée, le menton large, épaissi, les cheveux grisonnants et gros, surtout l'expression vulgaire de la

bouche contrastaient singulièrement avec l'éternelle et banale rêverie des yeux. Les deux coudes appuyés sur la table, familière et avachie, elle se mêlait à la conversation sans perdre un instant de vue son assiette. Juste au-dessus de sa tête, fier par les mélancoliques vieilleries du salon, un grand portrait signé d'un nom illustre s'avançait de l'ombre : c'était Maria Assunta à vingt ans. Le costume de pourpre vive, le blanc laiteux de la guimpe plissée, l'or brillant des bijoux abondants et faux faisaient magnifiquement ressortir l'éclat d'un teint de soleil, l'ombre veloutée des cheveux épais plantés bas sur le front et qu'un duvet presque imperceptible rattachait à la ligne superbe et droite des sourcils. Comment cette exubérance de beauté et de vie avait-elle pu arriver à tant de vulgarité?... Et curieusement, pendant que la Transtévérine parlait, j'interrogeais sur la toile son beau regard profond et doux.

La chaleur de la table l'avait mise de bonne humeur. Pour ranimer le poète, à qui son insuccès mêlé de gloire serrait doublement le cœur, elle lui donnait de grandes claques dans le dos, riait la bouche pleine, disant en son affreux jargon que ce n'était pas la peine pour si peu de se flanquer la tête en bas du *campanile del domo*.

« Pas vrai, *il cato ?* » ajoutait-elle en se tournant vers le vieux matou perclus de rhumatismes qui ronflait devant le feu. Puis, tout à

coup, au milieu d'une discussion intéressante, elle criait à son mari d'une voix bête et brutale comme un coup d'escopette :

« Hé! l'artiste..., *la lampo qui filo!* »

Vivement, le malheureux s'interrompait pour remonter la lampe, humble, soumis, attentif à éviter la scène qu'il craignait et que malgré tout il n'évita pas.

En revenant du théâtre, nous nous étions arrêtés à la *Maison d'or* pour prendre une bouteille de vin fin dont on devait arroser l'*estoufato*. Tout le temps de la route, Maria Assunta l'avait portée religieusement sous son châle et posée, en arrivant, sur la table où elle la couvait d'un œil attendri, car les Romains aiment le bon vin. Deux ou trois fois déjà, se méfiant des distractions de son mari et de ses grands bras, elle lui avait dit :

« Prends garde à la *boteglia*..., tu vas la casser. »

Enfin, en allant à la cuisine retirer elle-même le fameux *estoufato*, elle lui cria encore :

« Surtout ne casse pas la *boteglia*. »

Malheureusement, dès que sa femme ne fut plus là, le poète en profita pour parler de l'art, du théâtre, du succès, si librement, avec tant

de verve et d'abondance que... patatras!... A un geste plus éloquent que les autres, voilà la bouteille mirifique en mille pièces au milieu du salon.. Jamais je n'ai vu un saisissement pareil. Il s'arrêta court, devint très pâle... En même temps, le contralto d'Assunta gronda dans la pièce à côté et l'Italienne apparut sur la porte, les yeux en feu, la lèvre gonflée de colère, toute rouge de la chaleur des fourneaux.

« La *boteglia!* » cria-t-elle d'une voix terrible.

Alors lui, timidement, se pencha à mon oreille :

« Dis que c'est toi... »

Et le pauvre diable avait si peur que je sentais, sous la table, ses longues jambes qui tremblaient...





IV

UN MÉNAGE DE CHANTEURS



OMMENT ne se seraient-ils pas aimés? Beaux et célèbres tous les deux, chantant dans les mêmes pièces, vivant chaque soir pendant cinq actes de la même vie artificielle et passionnée. On ne joue pas impunément avec le feu. On ne se dit pas vingt fois par mois : « Je t'aime! » sur des soupirs de flûte et des tremolos de violon sans finir par se prendre à l'émotion de sa propre voix. A la longue, la passion leur vint dans des enveloppements d'harmonie, des surprises de rythme, des splen-

deurs de costumes et de toiles de fond. Elle leur arriva par la fenêtre qu'Elsa et Lohengrin ouvrent toute grande sur la nuit vibrante de sons et de clartés :

Viens respirer les senteurs enivrantes...

Elle se glissa entre les colonnes blanches du balcon des Capulets, où Roméo et Juliette s'attardent sous des lueurs d'aube :

Non! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette.

Et, mollement, elle surprit Faust et Marguerite dans ce rayon de lune qui monte du banc rustique aux volets de la petite chambre, parmi des entrelacements de lierre et de roses fleuries :

Laisse-moi, laisse-moi contempler ton visage.

Bientôt tout Paris connut leur amour et s'y intéressa. Ce fut la curiosité de la saison. On venait admirer ces deux belles étoiles gravitant doucement l'une vers l'autre dans le ciel musical de l'Opéra. Enfin, un soir, après un rappel enthousiaste, comme la toile achevait de se baisser, séparant la salle bruyante d'applaudissements et la scène semée de bouquets où la robe blanche de Juliette traînait sur des camélias effeuillés, les deux chanteurs furent

pris d'un élan irrésistible, comme si leur amour, un peu factice, n'attendait pour se révéler que l'émotion d'un grand triomphe. Leurs mains s'étreignirent, des serments s'échangèrent, consacrés par les bravos lointains et persistants de la salle. Les deux étoiles avaient fait leur conjonction.

Après le mariage, on resta quelque temps sans les revoir à la scène. Puis, le congé expiré, ils rentrèrent ensemble dans la même pièce. Cette rentrée fut une révélation. Jusqu'à ce jour, entre les deux chanteurs, c'était l'homme qui avait primé. Plus âgé, mieux fait au public dont il connaissait bien les faiblesses, les préférences, il jouait du parterre et des loges avec sa voix. Près de lui, l'autre ne semblait guère qu'une élève admirablement douée, la promesse d'un génie futur; sa voix trop jeune avait des angles, ainsi que ses épaules un peu minces et grêles. Aussi, au retour, quand elle parut dans un de ses rôles d'autrefois et que le son plein, riche, étoffé, s'échappa dès les premières notes, abondant et pur comme l'eau d'une source vive, il y eut dans la salle un charme d'étonnement si grand que tout l'intérêt de la soirée se concentra autour d'elle. Ce fut pour la jeune femme un de ces jours heureux où l'atmosphère qui vous entoure se fait limpide, légère, vibrante, pour vous apporter tous les rayons, toutes les adulations du succès. Quant au mari, on oublia presque de l'applaudir, et comme tous les éblouisse-

ments font une ombre auprès d'eux, il se trouva relégué, ni plus ni moins qu'un comparse, dans le coin le plus obscur de la scène.

Après tout, cette passion qui s'était révélée dans le jeu de la chanteuse, dans sa voix doublée de charme et de tendresse, était inspirée par lui. Lui seul donnait la flamme à ces yeux profonds, et cette idée aurait dû le rendre fier, mais la vanité du comédien fut plus forte. A la fin du spectacle, il appela le chef de claque et le secoua de la belle façon. On avait manqué ses entrées, ses sorties, oublié le rappel du troisième acte. Il se plaindrait au directeur...

Hélas! Il eut beau dire, et la claque eut beau faire, la faveur du public, désormais conquise à sa femme, lui resta définitivement. Il y eut pour elle un bonheur de rôles bien choisis, appropriés à son talent, à sa beauté, où elle apparaissait avec la tranquillité d'une mondaine entrant au bal parée des couleurs qui lui vont et sûre d'une ovation. A chaque nouveau succès, le mari se montrait triste, nerveux, irritable. Cela lui faisait l'effet d'un vol, cette vogue qui s'en allait de lui à elle, sans retour. Longtemps il essaya de cacher à tous, surtout à sa femme, cette souffrance inavouable; mais un soir, comme elle montait l'escalier de sa loge tenant à deux mains sa robe chargée de bouquets, et que tout à son triomphe elle lui disait d'une voix encore oppressée de la secousse des applaudissements : « Nous avions

une belle salle aujourd'hui, » il lui répondit un : « Tu trouves!... » si ironique, si amer, que l'esprit de la jeune femme s'ouvrit à la vérité subitement.

Son mari était jaloux! non pas d'une jalousie d'amant qui veut sa femme belle pour lui seul, mais d'une jalousie d'artiste, froide, féroce, implacable. Parfois, quand elle s'arrêtait à la fin d'un air et que les bravos multipliés tombaient vers elle de toutes les mains tendues, il affectait une physionomie impassible, distraite, et son regard absent semblait dire aux spectateurs : « Quand vous aurez fini d'applaudir, moi je chanterai. »

Oh! les applaudissements, ce bruit de grêle qui a de si douces résonnances dans les couloirs, la salle, les coulisses, lorsqu'une fois on l'a connu, il est impossible de s'en passer. Les grands comédiens ne meurent ni de maladie ni de vieillesse : ils cessent d'exister quand on ne les applaudit plus. Celui-ci, devant l'indifférence du public, fut pris d'un véritable désespoir. Il maigrissait, devenait hargneux, méchant. Il avait beau se raisonner, regarder bien en face son mal inguérissable, se répéter avant d'entrer en scène :

« C'est ma femme pourtant... Et je l'aime!.,. »

A la facticité du théâtre, le sentiment vrai tombait tout de suite. Il aimait encore la femme, mais il détestait la cantatrice. Elle s'en apercevait bien, et, comme on soigne un

malade, surveillait cette triste manie. D'abord, elle avait songé à amoindrir son succès en se ménageant, en ne donnant pas toute sa voix, tous ses moyens; mais ses résolutions comme celles du mari ne tenaient pas devant le feu de la rampe. Son talent, presque indépendant d'elle-même, dépassait sa volonté. Alors elle s'humilia, se fit petite devant lui. C'étaient des conseils qu'elle lui demandait; s'il l'avait trouvée bonne, s'il comprenait bien le rôle ainsi...

Naturellement, l'autre n'était jamais content. Avec cet air bonhomme, ce ton de fausse camaraderie que les comédiens ont entre eux, il lui disait, les soirs où elle avait le plus de succès :

« Surveille-toi, petite... ça ne va pas en ce moment... tu n'es pas en progrès... »

D'autres fois, il voulait l'empêcher de chanter :

« Prends garde, tu te prodigues... tu en fais trop... Ne lasse pas ta chance... Tiens, sais-tu! tu devrais prendre un congé. »

Il descendait jusqu'aux prétextes bêtes. Elle était enrhumée, pas en voix. Ou bien il lui cherchait des querelles de cabotin :

« Tu as repris trop vite le finale du duo... tu as tué mon effet... C'est un parti pris. »

Sans s'apercevoir, le malheureux! que c'était lui qui la gênait dans son jeu, précipitait les répliques pour l'empêcher d'être applaudie et, dans son désir de reprendre son

public, accaparait le haut bout de la scène, laissant sa femme chanter au second plan. Elle ne se plaignait pas, elle l'aimait trop. D'ailleurs, le triomphe rend indulgent, et chaque soir, de l'ombre où elle essayait de se blottir, de s'effacer, le succès l'obligeait à reparaître glorieusement en pleine lumière. Au théâtre, on s'aperçut vite de ce singulier cas de jalousie, et les camarades s'en amusèrent. On accablait le chanteur de compliments sur le talent de sa femme. On lui mettait sous les yeux l'article de la veille où, à la suite de quatre colonnes consacrées à l'étoile, le critique accordait quelques lignes à la vogue presque éteinte du mari. Un jour, en venant de lire un de ces articles, il entra dans la loge de sa femme, furieux, le journal déployé, et lui dit, blême de colère :

« Cet homme a donc été votre amant? » Il en arrivait à ce degré d'injure. Aussi la malheureuse femme, fêtée, enviée, dont le nom en vedette sur l'affiche se lisait maintenant à tous les coins de Paris, accaparé même par les étalages comme une chance de succès, par les étiquettes menues et dorées des confiseurs, des parfumeurs, avait l'existence la plus triste, la plus humiliée. Elle n'osait plus ouvrir un journal, de peur de lire son éloge, pleurait sur les fleurs qu'on lui jetait et qu'elle laissait mourir dans un coin de sa loge pour ne pas perpétuer à la maison le souvenir cruel de ses triomphantes soirées. Elle

voulut renoncer au théâtre, mais son mari s'y opposa.

« On dira que c'est moi qui t'ai fait partir. »

Et l'horrible supplice continua pour tous deux.

*
* *

Un soir de première représentation, la chanteuse allait entrer en scène. Quelqu'un lui dit : « Tenez-vous bien... Il y a une cabale dans la salle contre vous. » Cela la fit rire : une cabale contre elle? Et à propos de quoi, bon Dieu!... Elle qui n'avait que des sympathies, qui vivait en dehors de toute coterie. C'était bien vrai, pourtant. Au milieu de la pièce, dans un grand duo avec son mari, au moment où sa voix superbe, montée au plus haut point de son registre, achevait le son sur une suite de notes égales et pures comme les perles rondes d'un collier, une bordée de sifflets l'arrêta net. La salle était aussi émue, aussi surprise qu'elle-même. Le souffle des respirations paraissait suspendu, prisonnier dans les poitrines comme le trait qu'elle n'avait pas pu finir. Tout à coup une idée folle, épouvantable, lui traversa l'esprit... Il était seul en scène, en face d'elle. Elle le regarda fixement et vit passer dans ses yeux l'éclair d'un mauvais sourire. La pauvre femme com-

prit. Les sanglots l'étouffaient. Elle ne put que fondre en larmes et disparaître aveuglée dans l'encombrement des coulisses...

C'était son mari qui l'avait fait siffler!





V

UN MALENTENDU

VERSION DE LA FEMME



U'EST-CE *qu'il y a? De quoi m'en veut-il? Je n'y comprends rien. J'ai pourtant tout fait pour le rendre heureux... Mon Dieu! Je ne dis pas qu'au lieu d'un poète je n'aurais pas mieux aimé épouser un notaire, un avoué, quelque chose de plus posé, de moins en l'air comme profession; mais enfin, tel qu'il était, il me plaisait. Je le trouvais un peu exalté, mais gentil tout de même, bien élevé; puis il avait quelque fortune, et je pensais qu'une fois marié, sa poésie ne l'empêcherait pas de chercher une bonne place, ce qui nous mettrait tout à fait à l'aise. Lui aussi, dans ce temps-là, me trouvait à son idée. Quand il venait me voir chez ma tante, à la campagne, il n'avait pas assez de paroles pour admirer l'ordre et l'ar-*



V

UN MALENTENDU

VERSION DU MARI

J'AVAIS pensé à tout, pris toutes mes précautions. Je ne voulais pas d'une Parisienne, parce que les Parisiennes me faisaient peur. Je ne voulais pas d'une femme riche qui m'apporterait avec elle tout un train d'exigences. Je craignais aussi la famille, ce terrible enlacement d'affections bourgeoises, accapareuses qui vous emprisonnent, vous rapetissent, vous étouffent. Ma femme était bien ce que je rêvais. Je me disais :

« Elle me devra tout. » Quelle joie de former cet esprit naïf aux belles choses, d'initier cette âme pure à mes enthousiasmes, à mes espérances, de donner la vie à cette statue!

C'est qu'elle avait l'air, en effet, d'une sta-

VERSION DE LA FEMME

rangement de notre petit logis, tenu comme un couvent. « C'est amusant!... » disait-il. Il riait, m'appelait de toutes sortes de noms pris dans des poèmes, des romans qu'il avait lus. Cela me choquait un peu, je l'avoue; je l'aurais voulu plus sérieux. Mais ce n'est que quand nous avons été mariés, installés à Paris, que j'ai senti la différence de nos deux natures.

Moi qui rêvais un petit intérieur bien tenu, clair et propret, je l'ai vu tout de suite encombrer notre appartement de meubles inutiles, passés de mode, perdus de poussière, avec des tapisseries fanées, et si anciennes... Pour tout, ç'a été la même chose. Concevez-vous qu'il m'a fait mettre au grenier une très belle pendule Empire qui me venait de ma tante, et des tableaux magnifiquement encadrés, donnés par des amies de pension. Il trouvait tout cela hideux. J'en suis encore à me demander pourquoi. Car enfin son cabinet de travail était un ramassis de vieilles toiles enfumées, de statuettes que j'avais honte de regarder, d'antiquailles ébréchées, bonnes à rien, des chandeliers pleins de vert-de-gris, des vases où fuyait l'eau, des tasses dépareillées. A côté de mon beau piano en palissandre, il en avait mis un petit, tout vilain, tout écaillé, où manquait la moitié des notes, et si usé qu'on l'entendait à peine. A part moi, je commençais à me dire : « Ah çà! mais un artiste, c'est donc un peu un fou... Il n'aime que

tue, avec ses grands yeux sérieux et calmes, son profil grec si régulier, ses traits légèrement arrêtés et sévères, mais adoucis par le flou des jeunes visages, ce duvet nuancé de rose, l'ombre des cheveux soulevés. Joignez à cela un petit accent provincial qui faisait ma joie, que j'écoutais les yeux fermés comme un souvenir d'heureuse enfance, l'écho d'une vie tranquille dans un coin bien loin, bien ignoré. Et dire que maintenant cet accent-là m'est devenu insupportable!... Mais alors, j'avais la foi. J'aimais, j'étais heureux, disposé à l'être encore plus. Plein d'ardeur au travail, j'avais, sitôt marié, commencé un nouveau poème, et, le soir, je lui lisais les vers de la journée. Je voulais la faire entrer complètement dans mon existence. Les premières fois, elle me disait : « C'est gentil... » et je lui étais reconnaissant de cette approbation enfantine, espérant qu'à la longue elle comprendrait mieux ce qui faisait ma vie.

La malheureuse! comme j'ai dû l'assommer! Après lui avoir lu mes vers, je les lui expliquais, cherchant dans ses beaux yeux étonnés la lueur attendue, croyant l'y voir toujours. Je l'obligeais à me donner son avis et je glissais sur les sottises pour retenir seulement ce que le hasard lui inspirait de bon. J'aurais tant désiré en faire ma vraie femme,

VERSION DE LA FEMME

les choses inutiles, il méprise tout ce qui peut servir. »

Quand je vis ses amis, le monde qu'il recevait, ce fut bien pis. Des gens à cheveux longs, à grandes barbes, mal peignés, mal habillés, qui ne se gênaient pas pour fumer devant moi et me faisaient mal à entendre, tellement toutes leurs idées se trouvaient à l'envers des miennes. C'étaient de grands mots, de grandes phrases, rien de naturel, rien de simple. Avec cela pas la moindre notion des convenances : vous pouviez les avoir à dîner vingt fois de suite, jamais une visite, jamais une politesse. Pas même une carte, un bonbon au jour de l'an, rien... Quelques-uns de ces messieurs étaient mariés et nous amenaient leurs femmes. Il fallait voir le genre de ces personnes-là ! A tous les jours des toilettes superbes, comme je n'en porterai jamais, Dieu merci ! Et si mal arrangées, sans ordre ni méthode. Des cheveux bouffants, des jupes traînantes, puis des talents qu'elles montraient effrontément. Il y en avait qui chantaient comme des actrices, jouaient du piano comme des professeurs, toutes bavardaient de tout comme des hommes. Est-ce raisonnable, je vous le demande ? Est-ce que des femmes sérieuses, une fois mariées, doivent penser à autre chose qu'aux soins de l'intérieur ? C'est ce que j'ai essayé de faire comprendre à mon mari qui était peiné de me voir abandonner la musique. La musique, c'est bon quand on est petite

la femme d'un artiste!... Mais non! Elle ne comprenait pas. J'avais beau lui lire les grands poètes, m'adresser aux plus forts, aux plus tendres, les rimes d'or des poèmes d'amour tombaient devant elle avec l'ennui et la froideur d'une averse. Une fois, je me souviens, nous lisions la *Nuit d'octobre;* elle m'interrompit pour me demander quelque chose de plus sérieux. J'essayai alors de lui expliquer qu'il n'y a rien de plus sérieux au monde que la poésie, qui est l'essence même de la vie et flotte au-dessus d'elle comme une lumière vibrante où les mots, les pensées s'élèvent et se transfigurent. Oh! le sourire dédaigneux de sa jolie bouche et la condescendance du regard!... On eût dit que c'était un enfant ou un fou qui lui parlait.

Ce que j'ai dépensé ainsi de forces, d'éloquence inutile!... Rien n'y pouvait. Je me butais perpétuellement à ce qu'elle appelait le bon sens, la raison, cette excuse éternelle des cœurs secs et des esprits étroits. Et ce n'est pas seulement la poésie qui l'ennuyait. Avant notre mariage, je l'avais crue musicienne. Elle paraissait comprendre les morceaux qu'elle jouait, soulignés par son professeur. A peine mariée, elle a fermé son piano, renoncé à la musique... Savez-vous rien de plus triste que cet abandon par la jeune femme de tout ce

VERSION DE LA FEMME

fille et qu'on n'a rien de mieux à faire. Mais, franchement, je me serais trouvée ridicule à me mettre tous les jours devant un piano.

Oh! je le sais bien. Son grand grief contre moi, c'est que j'aie voulu l'arracher à cet étrange milieu si dangereux pour lui. « Vous avez éloigné tous mes amis, » me reproche-t-il souvent. Oui, je l'ai fait, et je ne m'en repens pas. Ces gens-là auraient fini par me le rendre fou. Quelquefois, en les quittant, il passait la nuit à rimailler, à se promener de long en large en parlant haut. Comme s'il n'était pas déjà assez bizarre, assez original par lui-même, sans qu'on vînt encore l'exciter! En ai-je supporté des caprices, des lubies! Tout à coup, le matin, il arrivait dans ma chambre: « Vite, ton chapeau... Nous allons à la campagne. » Il fallait tout laisser là, la couture, le ménage, prendre des voitures, des chemins de fer, dépenser un argent! Et moi qui ne songeais qu'à économiser. Car enfin, ce n'est pas avec quinze mille francs de rente qu'on est riche à Paris et qu'on fait un avoir à ses enfants. Dans le commencement, il riait de mes observations, tâchait de me faire rire; puis, quand il a vu ma ferme intention de rester sérieuse, il m'en a voulu de ma simplicité, de mes goûts d'intérieur. Est-ce ma faute, à moi, si je déteste le théâtre, les concerts, toutes ces soirées artistiques où il voulait m'entraîner et où il re-

qui plaisait dans la jeune fille? La réplique donnée, le rôle fini, l'ingénue quitte son costume. Tout cela n'était qu'en vue du mariage, une surface de petits talents, de jolis sourires et de passagère élégance. Chez elle, le changement a été instantané. J'avais d'abord espéré que le goût que je ne pouvais pas lui donner, l'intelligence de l'art, des belles choses, lui viendraient malgré elle dans cet admirable Paris où les yeux, l'esprit s'affinent sans s'en douter. Mais que faire d'une femme qui ne sait pas ouvrir un livre, regarder un tableau, que tout ennuie, qui ne veut rien voir? Je compris qu'il fallait me résigner à n'avoir près de moi qu'une ménagère active et économe, oh! très économe. La femme selon Prudhon, rien de plus. J'en aurais pris mon parti; tant d'artistes sont dans mon cas! Mais ce rôle modeste ne lui suffisait pas.

Peu à peu, sournoisement, silencieusement, elle est arrivée à éloigner tous mes amis. Devant elle, nous ne nous gênions pas. Nous parlions comme par le passé; et de nos exagérations artistiques, de ces axiomes fous, de ces paradoxes où l'idée se travestit pour mieux sourire, elle ne comprenait ni la fantaisie ni l'ironie. Tout cela ne faisait que l'irriter et la confondre. Assise dans un petit coin du salon, elle écoutait sans rien dire, se promettant bien d'éliminer un à un tous ceux qui la choquaient

VERSION DE LA FEMME

trouvait ses connaissances d'autrefois, un tas d'écervelés, de bohêmes, de dissipateurs ?

Un moment, j'avais cru qu'il deviendrait plus raisonnable. J'étais parvenue à le sortir de son vilain monde, à nous faire un entourage de gens sensés, bien posés, à lui créer des relations utiles... Eh bien ! non. Monsieur s'ennuyait. Il s'ennuyait du matin au soir. A nos petites soirées, où j'installais un whist, un thé, tout ce qu'il fallait, il apportait une figure, une humeur ! Quand nous étions seuls, la même chose. Pourtant j'étais pleine d'attentions. Je lui disais : « Lis-moi un peu ce que tu fais. » Il me récitait des vers, des tirades. Je n'y comprenais rien, mais j'avais l'air de m'y intéresser, et, par-ci par-là, je faisais au hasard une petite remarque qui, du reste, avait le don de l'agacer toujours. En un an, en travaillant jour et nuit, il n'a pu faire de toutes ses rimes qu'un seul livre qui ne s'est pas vendu du tout. Je lui ai dit : « Ah !... tu vois bien... » par raison, pour l'amener à quelque chose de mieux compris, de plus productif. Il a eu une colère épouvantable, et depuis, une tristesse perpétuelle qui me rendait très malheureuse. Mes amies me conseillaient de leur mieux : « Voyez-vous, ma chère, c'est l'ennui, la mauvaise humeur d'un homme inoccupé... S'il travaillait un peu plus, il ne serait pas aussi sombre. »

Alors je me suis mise en quête, et tout le monde autour de moi pour lui chercher une place. J'ai

si fort. Malgré le bon accueil apparent, on sentait déjà chez moi ce petit courant d'air froid qui vous avertit que la porte est entr'ouverte et qu'il sera bientôt temps de s'en aller.

Mes amis partis, elle les a remplacés par les siens. Je me suis vu envahir par un monde inepte, étranger à l'art, ennuyeux et méprisant profondément la poésie, parce que « ça ne rapporte pas ». Exprès, on citait très haut devant moi les noms des faiseurs à la mode, des fabricants de pièces et de romans à la douzaine : « Un tel gagne beaucoup d'argent!... »

Gagner de l'argent! tout est là pour ces monstres, et j'avais la douleur de voir ma femme penser avec eux. Dans ce milieu sinistre, toutes ses habitudes provinciales, ses vues mesquines et bornées s'étaient rétrécies encore en une incroyable avarice.

Quinze mille francs de rente! Il me semblait pourtant qu'avec cela on pouvait vivre sans souci du lendemain. Eh bien! non. Je l'entendais toujours se plaindre, parler d'économies, de réformes, de placements avantageux. A mesure qu'elle m'envahissait de ces détails bêtes, je sentais s'en aller de moi le goût et le désir du travail. Parfois, elle venait près de ma table, feuilletait dédaigneusement les vers commencés. — « Que ça! » disait-elle, en comptant les heures perdues sur ces insignifiantes petites lignes. Ah! si j'avais voulu l'écouter, ce beau

VERSION DE LA FEMME

remué ciel et terre, j'ai fait je ne sais combien de visites à des femmes de secrétaires généraux, de chefs de division, je suis allée jusqu'au cabinet du ministre, tout cela sans l'avertir. C'était une surprise que je lui réservais. Je me disais : « Nous verrons bien s'il sera content cette fois. » Enfin, le jour où j'ai reçu sa nomination, une belle enveloppe à cinq cachets, je suis allée la porter sur sa table, folle de joie. C'était l'avenir assuré, l'aisance, le calme du travail, le contentement de soi... Savez-vous ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit « qu'il ne me pardonnerait jamais ». Après quoi, il a déchiré la lettre du ministre en mille morceaux, et il s'est sauvé en battant les portes. Oh ! ces artistes, ces pauvres têtes détraquées qui prennent la vie à rebours ! Que devenir avec un homme pareil ? J'aurais voulu lui parler, le raisonner. Mais non. On me l'avait bien dit : « C'est un fou. » A quoi bon lui parler, d'ailleurs ? Nous n'avons pas la même langue. Il ne me comprendrait pas, pas plus que je ne le comprends... Et maintenant nous sommes là tous les deux à nous regarder. Je sens de la haine dans ses yeux, et pourtant j'ai de l'affection pour lui... C'est bien pénible.



nom de poète, que j'ai mis tant d'années à me faire, traînerait maintenant dans la boue noire des productions à outrance... Et quand je pense qu'à cette même femme j'avais livré d'abord tout mon cœur, tous mes rêves ; quand je pense que ce dédain qu'elle me témoigne, parce que je ne gagne pas d'argent, date des premiers moments du mariage. Vraiment j'en ai honte pour moi et pour elle.

Je ne gagne pas d'argent ! Cela explique tout, le reproche de son regard, son admiration pour les banalités productives, jusqu'à cette démarche qu'elle a faite dernièrement pour m'obtenir je ne sais quelle place dans un bureau du ministère.

Par exemple, j'ai résisté. Il ne me reste plus que cela, une volonté inerte, faite à tous les assauts, à toutes les persuasions. Elle peut parler pendant des heures, me glacer de son plus froid sourire, ma pensée lui échappe toujours... Et nous en sommes là !... Mariés, condamnés à vivre ensemble, des lieues entières nous séparent, et nous sommes trop las, trop découragés pour tenter un pas l'un vers l'autre. En voilà pour la vie. C'est horrible !





VI

LES VOIES DE FAIT

CABINET
DE Me PETITBRY
Avocat consultant
—

Madame Nina de B..., chez sa tante,
à Moulins.

Madame, conformément aux désirs de Mme votre tante, je me suis occupé de l'affaire en question. J'ai pris les faits l'un après l'autre et soumis tous vos griefs à l'investigation la plus scrupuleuse. Eh bien, en mon âme et conscience, je ne trouve pas que la poire soit encore assez mûre, ou, pour parler plus net, que vous soyez fondée d'une façon sérieuse à introduire une demande en séparation. Ne l'oublions pas, en effet, la loi française est une personne très positive, qui n'a ni délicatesse ni instinct des nuances. Elle ne connaît que le fait, le fait sérieux, brutal, et malheureusement c'est ce fait-là qui nous manque. Certes,

j'ai été profondément touché en lisant le récit de cette première année de mariage si pénible pour vous. Vous avez payé bien cher la gloire d'épouser un artiste fameux, un de ces hommes chez qui la renommée, l'adulation développent un monstrueux égoïsme, et qui doivent vivre seuls sous peine de briser la frêle et timide existence qui tente de s'attacher à la leur... Ah! madame, depuis le commencement de ma carrière, combien ai-je vu de malheureuses épouses dans la triste position où vous vous trouvez! Ces artistes, qui vivent du public et rien que pour lui, n'apportent au foyer que la fatigue de leur gloire ou la tristesse de leurs échecs. Une existence désheurée, sans boussole ni gouvernail, des idées subversives, à l'envers de toute convention sociale, le mépris de la famille et de ses joies, l'excitation cérébrale cherchée dans l'abus du tabac, des liqueurs fortes, sans parler du reste, voilà ce qui constitue ce terrible élément artistique auquel votre chère tante désire vous soustraire; mais, je vous le répète, tout en comprenant ses inquiétudes, ses remords même d'avoir consenti à un pareil mariage, je ne vois pas que les choses soient au point pour ce que vous demandez.

J'ai pourtant commencé déjà un projet de mémoire judiciaire où vos principaux griefs se trouvent groupés et mis en lumière assez habilement. Voici les grandes divisions de l'ouvrage :

1° *Grossièretés de Monsieur envers la famille de Madame.* — Refus de recevoir notre tante de Moulins, qui nous a élevée et qui nous adore. — Surnoms de Tata Bobosse, Fée Carabosse et autres, donnés à cette vénérable demoiselle dont le dos est un peu voûté. — Railleries, épigrammes, dessins au crayon et à la plume sur ladite et son infirmité.

2° *Insociabilité.* — Refus de voir les amis de Madame, de faire des visites de noces, d'envoyer des cartes, de répondre aux invitations, etc...

3° *Dilapidation.* — Argent prêté sans reçu à toutes sortes de bohèmes. — Table toujours ouverte, maison transformée en hôtellerie. — Souscriptions continuelles pour des statues, des tombeaux, des œuvres de confrères malheureux. — Fondation d'une revue artistique et littéraire ! ! ! !

4° *Grossièretés envers Madame.* — Avoir dit tout haut, en parlant de nous : « Quelle dinde !... »

5° *Sévices et violences.* — Excessive brutalité de Monsieur. — Fureur aux moindres prétextes. — Bris de vaisselle et de meubles. — Tapage, scandale, expressions malsonnantes.

Tout cela, comme vous le voyez, chère madame, forme un corps d'accusation assez respectable, mais insuffisant. Il nous manque les voies de fait. Ah ! si nous avions seulement une voie de fait, une toute petite voie de fait devant témoins, notre affaire serait superbe.

Mais ce n'est pas maintenant que vous avez mis cinquante lieues entre vous et votre mari que nous pouvons espérer un événement de ce genre. Je dis « espérer » parce que, la situation étant donnée, une brutalité de cet homme eût été ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

Je suis, madame, en attendant vos ordres, votre dévoué et respectueux serviteur.

PETITBRY.

P. S. — Brutalité devant témoins, bien entendu!...

Maître Petitbry, à Paris.

Eh quoi! monsieur, voilà où nous en sommes... Voilà ce que vos lois ont fait de l'ancienne chevalerie française!... Ainsi, quand il suffit souvent d'un malentendu pour séparer deux cœurs à jamais, il faut à vos tribunaux des actes de violence pour motiver cette séparation. N'est-ce pas indigne, injuste, barbare, criant?... Penser que, pour recouvrer sa liberté, ma pauvre petite est obligée d'aller tendre son cou au bourreau, de se livrer à toute la fureur du monstre, de l'exciter

même... Mais, n'importe, notre parti est pris. Il faut des voies de fait. Eh bien! nous en aurons... Dès demain, Nina retourne à Paris. Comment sera-t-elle accueillie? Que va-t-il se passer, là-bas? Je n'ose y songer sans frémir. A cette idée, ma main tremble, mes yeux se mouillent... Ah! monsieur... Ah! maître Petitbry... Ah!

La tante infortunée de Nina.

ÉTUDE
DE Me MARESTANG
Avoué
près le tribunal de la Seine.

—

*Monsieur Henri de B***, homme de lettres, à Paris.*

Du calme, du calme, du calme!... Je vous défends d'aller à Moulins, de vous élancer à la poursuite de votre fugitive. Il est plus sage, il est plus sûr de l'attendre chez vous au coin du feu. En somme, que s'est-il passé? Vous refusiez de recevoir cette vieille fille ridicule et méchante; votre femme est allée la rejoindre. Il fallait vous y attendre. La famille est bien forte dans le cœur d'une si jeune ma-

riée. Vous avez voulu aller trop vite. Songez que c'est cette tante qui l'a élevée, qu'elle n'a pas d'autres parents qu'elle... Elle a son mari, me direz-vous... Eh! mon cher enfant, entre nous nous pouvons bien nous faire cet aveu, les maris ne sont pas aimables tous les jours. J'en connais un surtout qui, malgré son bon cœur, est d'une nervosité, d'une violence! Je veux bien que le travail, les préoccupations artistiques y soient pour quelque chose. Toujours est-il que l'oiseau s'est effarouché et qu'il est retourné à son ancienne cage. N'ayez pas peur; il n'y restera pas longtemps. Ou je me trompe fort, ou cette Parisienne d'hier s'ennuiera vite dans ce milieu suranné et ne sera pas longue à regretter les turbulences de son poète... Surtout ne bougez pas.

Votre vieil ami,

MARESTANG.

Maître Marestang, avoué à Paris.

En même temps que votre lettre si raisonnable, si amicale, je reçois un télégramme de Moulins m'annonçant le retour de Nina. Ah! que vous avez été bon prophète! Elle revient ce soir, toute seule, comme elle était partie, sans la moindre démarche de ma part. Il s'agit

maintenant de lui arranger une vie si douce, si agréable, qu'elle n'ait jamais plus la tentation de partir. J'ai fait des provisions de tendresse, de patience, pendant cette absence de huit jours. Il n'y a qu'un point sur lequel je ne varie pas : je ne veux plus voir chez nous l'horrible Tata Bobosse, ce bas-bleu de 1820, qui m'a donné sa nièce uniquement dans l'espoir que ma petite célébrité servirait à la sienne. Songez, mon cher Marestang, que depuis notre mariage cette méchante petite vieille s'est toujours mise entre ma femme et moi, roulant sa bosse à travers tous nos plaisirs, toutes nos fêtes, au théâtre, aux expositions, dans le monde, à la campagne, partout. Étonnez-vous après cela que j'aie mis une certaine précipitation à la congédier, à la renvoyer dans sa bonne ville de Moulins. Tenez! mon cher, on ne se doute pas du mal que ces vieilles filles, ignorantes de la vie et soupçonneuses, sont capables de faire dans un jeune ménage. Celle-là avait fourré dans la jolie petite tête de ma femme une provision d'idées fausses, arriérées, saugrenues, un sentimentalisme rococo du temps d'Ipsiboe, du jeune Florange : *Ah! si ma dame me voyait!...* Pour elle, j'étais un *poàte,* ce *poàte* qu'on voit aux frontispices de Renduel ou de Ladvocat, couronné de lauriers, une lyre sur la hanche, et le coup de vent des hautes cimes dans un manteau-crispin à collet de velours. Voilà le mari qu'elle avait promis à sa nièce, et vous

pensez si ma pauvre Nina a dû être désillusionnée. Du reste, je conviens que j'ai été bien maladroit avec cette chère enfant. Comme vous dites, j'ai voulu aller trop vite, je l'ai effarouchée. Cette éducation un peu étroite, faussée par le couvent et les rêvasseries sentimentales de la tante, c'était à moi de la refaire tout doucement, en laissant au bouquet provincial le temps de s'évaporer... Enfin tout cela est réparable, puisqu'elle revient... Elle revient, mon cher ami!... Ce soir, j'irai l'attendre à la gare, et nous rentrerons chez nous au bras l'un de l'autre, réconciliés et heureux.

HENRI DE B...

Nina de B... à sa tante, à Moulins.

Il m'attendait au chemin de fer et m'a reçue en souriant, les bras tendus, comme si je revenais d'un voyage ordinaire. Tu penses si je lui ai fait ma mine la plus glacée. A peine rentrée, je me suis enfermée dans ma chambre, où j'ai dîné toute seule sous prétexte de fatigue. Ensuite, double tour de clef. Il est venu me dire bonsoir à la serrure, et, ce qui m'a bien surprise, s'est éloigné à pas de loup sans colère ni insistance... Ce matin, visite de Me Petit-

bry, qui m'a donné de longues instructions sur la façon dont je devais m'y prendre, l'heure, l'endroit, les témoins... Ah! ma chère tante, à mesure que le moment approche, si tu savais comme j'ai peur. Ses colères sont si terribles. Même quand il est doux comme hier, ses yeux ont des éclairs d'orage... Enfin, je serai forte en pensant à toi, ma chérie... D'ailleurs, comme m'a dit Me Petitbry, ce n'est qu'un mauvais moment à passer; puis nous reprendrons toutes les deux notre vie d'autrefois, calme et heureuse.

NINA DE B...

De la même à la même.

Chère tante, je t'écris de mon lit, brisée par l'émotion de cette scène épouvantable. Qui aurait pu croire que les choses tourneraient ainsi? Pourtant, toutes mes précautions étaient prises. J'avais prévenu Marthe et sa sœur qui devaient venir à une heure, et choisi pour la grande scène le moment où l'on sort de table, pendant que les domestiques ôtent le couvert dans la salle à manger voisine du cabinet de travail. Dès le matin, mes batteries étaient préparées : une heure de gammes, d'études au piano, les *Cloches du monastère,* les *Rêveries de*

Rosellen, tous les morceaux qu'il déteste. Cela ne l'avait pas empêché de travailler sans la moindre irritation. Au déjeuner, même patience. Un déjeuner exécrable, des restes, des plats sucrés qu'il ne peut pas souffrir. Et si tu avais vu ma toilette! Une robe à pèlerine qui a cinq ans de date, un petit tablier de soie noire, des cheveux défrisés!... Je cherchais sur son front des signes d'irritation, ce pli droit si connu que monsieur creuse entre ses sourcils à la moindre contrariété. Eh bien! non, rien. C'était à croire qu'on m'avait changé mon mari. Il m'a dit d'un ton calme, un peu triste :

« Tiens! vous avez repris votre ancienne coiffure? »

Je répondais à peine, ne voulant rien hâter avant l'arrivée des témoins, et puis, c'est drôle! Je me sentais émue, secouée d'avance de la scène que je cherchais. Enfin, à quelques réponses un peu plus sèches de ma part, il se leva de table et se retira chez lui. Je le suivis, toute tremblante. J'entendais mes amis s'installer dans le petit salon, et Pierre qui allait, venait, rangeait l'argenterie et les verres. Le moment était venu. Il fallait l'amener aux grandes violences, et cela me semblait facile après ce que j'avais fait depuis le matin pour l'irriter.

En entrant dans son cabinet, je devais être très pâle. Je me sentais dans la cage du lion. Cette pensée me vint : « S'il allait me tuer! »

Il n'avait pourtant pas l'air bien terrible, couché sur son divan, le cigare à la bouche.

« Est-ce que je vous dérange? » demandai-je de ma voix la plus ironique.

Lui, tranquillement :

« Non. Vous voyez... je ne travaille pas. »

Moi, toujours très méchante :

« Ah çà! vous ne travaillez donc jamais? »

Lui, toujours très doux :

« Vous vous trompez, mon amie. Je travaille beaucoup, au contraire... Seulement, notre métier est de ceux où l'on peut travailler sans avoir un outil dans la main. »

Moi :

« Et qu'est-ce que vous faites, en ce moment?... Ah! oui, je sais, votre pièce en vers, toujours la même depuis deux ans. Savez-vous que c'est bien heureux que votre femme ait eu de la fortune!... Cela vous permet de paresser à votre aise. »

Je croyais qu'il allait bondir. Pas du tout. Il est venu me prendre les mains très gentiment.

« Voyons, c'est donc toujours la même chose? Nous allons donc recommencer notre vie de guerre?... Alors, pourquoi êtes-vous revenue? »

J'avoue que je me suis sentie un peu émue de son ton affectueux et triste; mais j'ai pensé à toi, ma pauvre tante, à ton exil, à tous ses torts, et cela m'a donné du courage. J'ai cherché ce que je pouvais lui dire de plus amer,

de plus blessant... Est-ce que je sais, moi?... que j'étais désolée d'avoir épousé un artiste; qu'à Moulins, tout le monde me plaignait; que j'avais trouvé mes amies mariées à des magistrats, des hommes sérieux, influents, bien posés, tandis que lui... Encore, s'il gagnait de l'argent. Mais non, monsieur travaillait pour la gloire. Et quelle gloire!... A Moulins, personne ne le connaissait; à Paris, on sifflait ses pièces. Ses livres ne se vendaient pas. Et patati, et patata... La tête me tournait de toutes les méchantes paroles qui me venaient à mesure. Lui me regardait sans répondre, avec une colère froide. Naturellement, cette froideur m'exaspérait davantage. J'étais tellement excitée, que je ne reconnaissais plus ma voix montée à un diapason extraordinaire, et les derniers mots que je lui criai — je ne sais plus quelle épigramme injuste et folle — bourdonnèrent à mes oreilles troublées... Pour le coup, je crus que Me Petitbry tenait sa voie de fait. Blême, les dents serrées, Henri avait fait deux pas vers moi :

« Madame!... »

Puis, subitement sa colère tomba, sa figure redevint impassible, et il me regarda d'un air si méprisant, si insolent, si calme... Oh! ma foi, ma patience était à bout : je levai la main et, vlan! je lui appliquai le plus beau soufflet que j'aie donné de ma vie. Au bruit, la porte s'ouvre, mes témoins se présentent suffoqués, solennels.

« Monsieur, c'est une indignité !...

— N'est-ce pas ! » disait le pauvre garçon en montrant sa joue toute rouge.

Tu penses si j'étais confuse. Heureusement, j'ai pris le parti de m'évanouir et de pleurer toutes mes larmes, ce qui m'a beaucoup soulagée... Maintenant, Henri est dans ma chambre. Il me veille, il me soigne et se montre véritablement très bon pour moi... Que faire ? quelle impasse !... C'est Me Petitbry qui ne sera pas content.

Nina de B...





VII

LA BOHÈME EN FAMILLE



Je ne crois pas qu'on puisse trouver dans tout Paris un intérieur plus bizarre et plus gai que celui du sculpteur Simaise. La vie, dans cette maison-là, est une fête perpétuelle. A quelque heure que vous arriviez, vous entendez des chants, des rires, le bruit d'un piano, d'une guitare, d'un tam-tam. Si vous entrez dans l'atelier, il est rare que vous ne tombiez pas au milieu d'une partie de volants, d'un temps de valse, d'une figure de quadrille, ou bien parmi des préparatifs de bal, des rognures de tulle, des rubans traînant à côté de l'ébauchoir, des fausses fleurs accrochées aux bustes, des jupes pailletées qui s'étalent sur un groupe encore humide.

C'est qu'il y a là quatre grandes filles de seize à vingt-cinq ans, très jolies, mais très en-

combrantes; et quand ces demoiselles tourbillonnent, leurs cheveux tombant dans le dos avec des flots de rubans, de longues épingles, des boucles voyantes, on dirait qu'au lieu de quatre elles sont huit, seize, trente-deux demoiselles Simaise aussi fringantes les unes que les autres, parlant haut, riant fort, ayant toutes cet air un peu garçon particulier aux filles d'artistes, des gestes d'atelier, un aplomb de rapin, et s'entendant comme personne à éconduire un créancier ou à savonner la tête d'un fournisseur assez insolent pour présenter sa note en temps inopportun.

Ces jeunes personnes sont les véritables maîtresses de la maison. Le père travaille dès l'aube, sculptant, modelant sans relâche, car il n'a pas de fortune. Dans le commencement, il était ambitieux, s'efforçait de bien faire. Quelques succès d'exposition lui présageaient une certaine gloire. Mais cette famille exigeante à nourrir, habiller, lancer, l'a maintenu dans la médiocrité du métier. Quant à Mme Simaise, elle ne s'occupe de rien. Très belle au moment du mariage, très entourée dans le monde artistique où son mari la présenta, elle se condamna à n'être qu'une jolie femme et plus tard qu'une ancienne jolie femme. D'origine créole, à ce qu'elle prétend — bien qu'on m'assure que ses parents n'ont jamais quitté Courbevoie, — elle passe ses journées du matin au soir dans un hamac accroché tour à tour dans toutes les pièces de l'appartement,

s'évente, fait la sieste, avec un profond dédain pour les détails matériels de l'existence. Elle a posé si souvent à son mari des Hébé, des Diane, qu'elle se figure traverser la vie un croissant au front, une coupe à la main, chargée d'emblèmes pour tout travail. Aussi, il faut voir le désordre du logis. On cherche une heure les moindres objets.

« As-tu vu mon dé!... Marthe, Éva, Geneviève, Madeleine, qui est-ce qui a vu mon dé ? »

Les tiroirs, où gisent pêle-mêle des livres, de la poudre, du rouge, des paillettes, des cuillers, des éventails, sont remplis jusqu'au bord mais ne renferment rien d'utile ; d'ailleurs, ils tiennent à des meubles bizarres, curieux, incomplets, endommagés. Et la maison elle-même est si singulière! Comme on déménage souvent, on n'a pas le temps de s'installer, et cet intérieur joyeux a toujours l'air d'attendre le rangement complet, indispensable, qui suit une nuit de bal. Seulement, il manque tant de choses que ce n'est pas la peine de ranger, et pourvu qu'on ait un peu de toilette, qu'on circule dans les rues avec l'éclat d'un météore, un semblant de chic et des apparences de luxe, l'honneur est sauf. Le campement n'a rien qui gêne cette tribu de nomades. Par des portes ouvertes, la misère se laisse voir tout à coup dans les quatre murs vides d'une pièce non meublée, dans le fouillis d'une chambre encombrée. C'est la vie de bohème en famille, une vie d'imprévu, de surprises...

Au moment de se mettre à table, on s'aperçoit que tout manque, et qu'il faut aller chercher le déjeuner dehors, bien vite. De cette façon, les heures passent rapidement, agitées, oisives; et puis cela a un avantage. Quand on déjeune tard, on ne dîne pas, quitte à souper au bal, où l'on va presque tous les soirs. Souvent aussi ces dames donnent des soirées. On prend le thé dans des récipients bizarres, hanaps, vidrecomes, coquilles japonaises, le tout ébréché par le bric-à-brac, écorné par les déménagements. La sérénité de la mère et des filles au milieu de cette détresse est quelque chose d'admirable. Elles ont, ma foi! bien d'autres idées en tête que le ménage. L'une s'est nattée en Suissesse, l'autre frisée en baby anglais, et Mme Simaise, au fond de son hamac, vit dans la béatitude de sa beauté d'autrefois. Quant au père Simaise, il est toujours ravi. Pourvu qu'il entende le joli rire de ses filles autour de lui, il se charge allègrement de tout le poids de cette existence déroutée. C'est à lui qu'on s'adresse en câlinant : « Papa, j'ai besoin d'un chapeau... papa, il me faut une robe. » Parfois l'hiver est dur. On est si répandu, on reçoit tant d'invitations... Bah! le père en est quitte pour se lever deux heures plus tôt. On fait un seul feu dans l'atelier où toute la famille se réunit. Ces demoiselles taillent, cousent leurs robes elles-mêmes, pendant que la corde du hamac grince régulièrement et que le père travaille, grimpé sur son escabeau.

Avez-vous quelquefois rencontré ces dames dans le monde? Dès qu'elles entrent, il y a une rumeur. Depuis longtemps on connaît les deux aînées, mais elles sont toujours si parées, si pimpantes, que c'est à qui les prendra pour danseuses. Elles ont du succès autant que les sœurs cadettes, presque autant que la mère autrefois, d'ailleurs une grâce à porter les chiffons, les bijoux à la mode, un laisser-aller si charmant, des rires fous d'enfants mal élevées, des façons de s'éventer à l'espagnole... Malgré tout, elles ne se marient pas. Jamais aucun admirateur n'a pu résister au spectacle de cet intérieur singulier. Le gâchis des dépenses inutiles, le manque d'assiettes, la profusion des vieilles tapisseries à trous, de lustres antiques disloqués et dédorés, le courant d'air des portes, le coup de sonnette des créanciers, le négligé de ces demoiselles en pantoufles et en peignoirs traînants d'hôtel garni, mettent en fuite les mieux intentionnés. Que voulez-vous? Tout le monde ne se résigne pas à accrocher près de soi pour la vie le hamac d'une femme oisive.

Je le crains bien, les demoiselles Simaise ne se marieront pas. Elles ont eu pourtant une occasion magnifique et unique de le faire pendant la Commune. La famille s'était retirée en Normandie, dans une petite ville très processive, pleine d'avoués, de notaires, d'agents d'affaires. Le père, à peine arrivé, chercha des travaux. Son renom de sculpteur le servit; et

comme il y avait de lui sur une place publique de la ville une statue de Cujas, ce fut parmi les notabilités de l'endroit à qui lui commanderait son buste. Immédiatement la mère accrocha son hamac dans un coin de l'atelier, et ces demoiselles organisèrent de petites fêtes. Elles eurent tout de suite beaucoup de succès. Ici, du moins, la pauvreté semblait un accident d'exil, l'en-l'air de l'installation avait une raison d'être. Ces belles élégantes riaient elles-mêmes très haut de leur misère. On était parti sans rien emporter. De Paris fermé rien ne pouvait venir. Pour elles, c'était un charme de plus. Cela faisait penser aux tziganes en voyage qui peignent leurs beaux cheveux dans une grange, et se désaltèrent aux ruisseaux. Les moins poétiques les comparaient dans leur esprit aux exilées de Coblentz, aux dames de la cour de Marie-Antoinette parties bien vite, sans poudre ni paniers, ni camérières, obligées à toutes sortes d'expédients, apprenant à se servir elles-mêmes, et gardant la frivolité des cours de France, le sourire si piquant des mouches disparues.

Chaque soir, une foule de bazochiens éblouis encombrait l'atelier Simaise. Avec un piano de louage, tout ce monde polkait, valsait, scottischait — on scottische encore en Normandie... « Je finirai bien par en marier une, » se disait le père Simaise, et le fait est que, la première partie, toutes les autres auraient suivi. Malheureusement, la première ne partit pas, mais il

s'en fallut de bien peu. Parmi les nombreux valseurs de ces demoiselles, dans ce corps de ballet d'avoués, de substituts, de notaires, le plus enragé pour la danse était un avoué veuf, très assidu près de la fille aînée. Dans la maison, on l'appelait « le premier avoué dansant », en souvenir des ballets de Molière, et certes, à voir le train dont le gaillard tourbillonnait, le papa Simaise fondait sur lui les plus grandes espérances. Mais les gens d'affaires, ça ne danse pas comme tout le monde. Celui-là, tout en valsant, faisait ses petites réflexions : « Cette famille Simaise est charmante... Tra la la... La la la... mais ils ont beau me presser... la la la... la la lère... je ne conclurai rien avant que les portes de Paris soient rouvertes... Tra la la... et que j'aie pu prendre mes renseignements... la la la... » Ainsi pensait le premier avoué dansant ; et, en effet, sitôt Paris débloqué, il se renseigna sur la famille, et le mariage fut manqué.

Depuis, les pauvres petites en ont manqué bien d'autres. Mais cela n'a troublé en rien la gaieté de ce singulier ménage. Au contraire, plus ils vont, plus ils sont joyeux. L'hiver dernier ils ont déménagé trois fois, on les a vendus une, et ils ont tout de même donné deux grands bals travestis.





VIII

FRAGMENT D'UNE LETTRE DE FEMME

TROUVÉE RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS

. . . m'en a coûté pour avoir épousé un artiste. Ah! ma chérie, si j'avais su!... mais les jeunes filles se font sur toutes choses de si singulières idées. Figure-toi qu'à l'Exposition, quand je voyais sur le livret ces adresses lointaines de rues calmes, à l'extrême bout de Paris, je m'imaginais des vies paisibles, sédentaires, toutes au travail et à la famille, et je me disais, sentant d'avance combien je serais jalouse : « Voilà comme je veux un mari. Il sera toujours avec moi. Nous passerons toutes nos journées ensemble, lui à son tableau ou à sa sculpture, moi lisant, cousant à ses côtés dans le jour recueilli de l'atelier. » Pauvre innocente, va! Je ne me doutais pas alors de ce que c'était qu'un atelier, ni du singulier monde qu'on y rencontre. Jamais, en regar-

dant ces statues de déesses si effrontément décolletées, l'idée ne me serait venue qu'il y avait des femmes assez osées pour... Et que moi-même je... Sans cela, je te prie de croire que je n'aurais pas épousé un sculpteur. Ah! mais non, par exemple... Je dois dire qu'à la maison ils étaient tous contre ce mariage, malgré la fortune de mon mari, son nom déjà célèbre, le bel hôtel qu'il faisait bâtir pour nous deux. C'est moi seule qui l'ai voulu. Il était si élégant, si charmant, si empressé. Je trouvais pourtant qu'il se mêlait un peu trop de ma toilette, de mes coiffures : « Relevez donc vos cheveux comme ceci, là... » et monsieur s'amusait à placer une fleur tout au milieu de mes boucles avec bien plus d'art que n'importe laquelle de nos modistes. Tant d'expérience chez un homme, c'était effrayant, n'est-ce pas? J'aurais dû me méfier... Enfin tu vas voir. Écoute.

Nous revenions de notre voyage de noces. Pendant que je m'installais dans mon joli appartement si bien meublé, tout ce paradis que tu connais, mon mari, sitôt arrivé, s'était mis au travail et passait ses journées à son atelier, en dehors de l'hôtel. Le soir, en rentrant, il me parlait avec fièvre de son exposition prochaine. Le sujet était une « dame romaine sortant du bain ». Il voulait faire rendre au marbre ce petit frisson de la peau au contact de l'air, la mouillure des fins tissus plaquant sur les épaules, et toutes sortes d'autres belles

choses que je ne me rappelle plus. Entre nous, quand il me parle de la sculpture, je ne comprends pas toujours très bien. Tout de même, je disais de confiance : « Ce sera très joli... » et je me voyais déjà sur le sable fin des allées, admirant l'œuvre de mon mari, un beau marbre tout blanc sur la tenture verte, pendant qu'on murmurait derrière moi : « La femme de l'auteur... »

Enfin, un jour, curieuse de voir où nous en étions de notre dame romaine, j'eus l'idée d'aller le surprendre à son atelier que je ne connaissais pas encore. C'était une de mes premières sorties toute seule, et je m'étais faite belle, dam!... En arrivant, je trouvai la porte du petit jardin, au rez-de-chaussée, grande ouverte. J'entrai donc tout droit, et juge de mon indignation quand j'aperçus mon mari, en blouse blanche comme un maçon, mal peigné, les mains sales de terre, ayant en face de lui une femme, ma chère, une grande créature debout sur un tréteau, presque pas vêtue, et l'air tranquille dans cette tenue, comme si elle l'avait trouvée parfaitement naturelle. Toute une vilaine défroque remplie de boue, des bottines de course, un chapeau rond avec une plume défrisée, était jetée à côté d'elle, sur une chaise. J'ai vu tout cela très vite, car tu comprends si je me suis sauvée. Étienne voulait me parler, me retenir, mais j'eus un geste d'horreur pour ses mains pleines de glaise, et je courus chez maman, où j'arri-

vai à peine vivante. Tu vois mon entrée d'ici :

« Ah! mon Dieu, mon enfant, qu'est-ce que tu as ? »

Je raconte à maman ce que je viens de voir, comment était cette affreuse femme, dans quel costume. Et je pleurais, je pleurais... Ma mère, très émue, essaye de me consoler, m'explique que ce devait être un modèle.

« Comment!... mais c'est abominable... On ne m'avait pas parlé de ça, avant de me marier!... »

Là-dessus, voilà Étienne qui arrive tout effaré, et tâche à son tour de me faire comprendre qu'un modèle n'est pas une femme comme une autre, et que, d'ailleurs, les sculpteurs ne peuvent pas s'en passer; mais ces raisons ne me persuadent guère, et je déclare formellement que je ne veux plus d'un mari qui passe ses journées en tête-à-tête avec des demoiselles dans cette tenue-là.

« Voyons, mon ami, dit alors cette pauvre maman qui s'efforce de tout arranger, est-ce que, par convenance pour votre femme, vous ne pourriez pas remplacer cela par un semblant, un cartonnage ? »

Mon mari mordait sa moustache avec fureur : « Mais c'est impossible, ma chère maman.

— Pourtant, mon cher, il me semble... Tenez, nos modistes ont des têtes en carton qui leur servent à monter les bonnets... Eh bien, ce qu'on fait pour la tête, ne pourrait-on pas le faire pour... ? »

Il paraît que ce n'était pas possible. C'était du moins ce qu'Étienne essaya de nous démontrer longuement, avec toutes sortes de détails, de mots techniques. Il avait vraiment l'air malheureux. Je le regardais du coin de l'œil tout en essuyant mes larmes, et je voyais bien que mon chagrin l'affligeait beaucoup. Enfin, après une interminable discussion, il fut convenu que, puisque le modèle était indispensable, toutes les fois qu'elle viendrait, je serais là. Il y avait justement, à côté de l'atelier, un petit débarras très commode, d'où je pourrais voir sans être vue. — C'est honteux, diras-tu, d'être jalouse d'espèces pareilles et de montrer sa jalousie. Mais, vois-tu, ma biche, il faut avoir passé par ces émotions-là pour pouvoir en parler.

Le lendemain, le modèle devait venir. Je prends mon courage à deux mains et je m'installe dans ma logette, avec la condition expresse qu'au moindre coup frappé à la cloison, mon mari viendrait vite vers moi. A peine étais-je enfermée, le vilain modèle de l'autre jour arrive, attifée Dieu sait comme, avec une tournure si misérable que je me demandais comment j'avais pu être jalouse d'une femme qui s'en va dans la rue sans manchettes blanches aux poignets, avec un vieux châle à franges vertes. Eh bien, ma chère, quand j'ai vu cette créature jeter son châle, sa robe au milieu de l'atelier, se défaire avec cette aisance, cette impudeur, cela m'a fait un effet que je ne peux

pas te dire. La colère m'étouffait... Vite, je frappe à la cloison... Étienne arrive. Je tremblais, j'étais pâle. Il se moque de moi, me rassure tout doucement, et s'en retourne à son travail... Maintenant, la femme était debout, à demi nue, ses grands cheveux dénoués et tombant dans le dos avec une lourdeur lisse. Ce n'était plus la créature de tout à l'heure, mais presque une statue déjà, malgré sa mine fatiguée et commune. J'avais le cœur serré. Cependant je ne dis rien. Tout à coup, j'entends mon mari qui crie : « La jambe gauche... Avancez la jambe gauche. » Et, comme le modèle ne comprenait pas bien, il s'approcha d'elle, et... Ah ! pour le coup, je n'y tiens plus. Je tape. Il ne m'entend pas. Je tape encore, je tape avec fureur. Cette fois il accourt, le sourcil un peu froncé, dans la fièvre du travail.

« Voyons, Armande... soyez donc raisonnable !... » Et moi, tout en larmes, j'appuyais la tête sur son épaule : « C'est plus fort que moi, mon ami... Je ne peux pas... je ne peux pas... » Alors, brusquement, sans me répondre, il passa dans l'atelier et fit un signe à cette horreur de femme qui s'habilla et partit.

Pendant quelques jours, Étienne ne retourna pas à son atelier. Il restait près de moi, ne sortait plus, refusait même de voir ses amis, toujours très bon, d'ailleurs, mais l'air si triste. Une fois, je lui demandai bien timidement : « Vous ne travaillez donc plus ? » ce qui me valut cette réponse : « On ne travaille pas

sans modèle. » Je n'eus pas le courage d'insister, car je sentais combien j'étais coupable, et qu'il avait le droit de m'en vouloir. Pourtant, à force de tendresses, de gentillesses, j'obtins de lui qu'il retournerait à son atelier et qu'il essayerait de finir sa statue, de... Comment donc disent-ils ça?... de chic, c'est-à-dire d'imagination; bref, le procédé de maman. Moi, je trouvais cela très faisable; mais le pauvre garçon avait bien du mal. Tous les soirs, il rentrait crispé, découragé, presque malade. Pour le remonter, j'allais le voir souvent. Je disais toujours: « C'est charmant. » Mais le fait est que la statue n'avançait guère. Je ne sais même pas s'il y travaillait. Quand j'arrivais, je le trouvais toujours en train de fumer sur son divan, ou bien roulant des boulettes d'argile qu'il envoyait rageusement contre le mur.

Une après-midi que j'étais là à regarder cette pauvre dame romaine, ébauchée à demi, si longue à sortir de son bain, une idée fantastique me traversa l'esprit. La Romaine était à peu près de ma taille, peut-être qu'à la rigueur je pourrais...

« Qu'est-ce qu'on appelle une jolie jambe? » demandai-je tout à coup à mon mari.

Il m'expliqua cela très au long, en me montrant ce qui manquait encore à sa statue et qu'il ne pouvait pas parvenir à lui donner sans un modèle... Pauvre garçon! il avait l'air si navré en disant cela... Sais-tu ce que j'ai fait... Ma foi, tant pis, j'ai ramassé bravement la dra-

perie qui traînait dans un coin, je suis allée dans ma logette; puis, tout doucement, sans rien dire, pendant qu'il regardait encore sa statue, je suis venue me mettre sur l'estrade en face de lui, dans le costume et l'attitude où j'avais vu cet affreux modèle... Ah! ma chérie, quelle émotion quand il a relevé la tête! J'avais envie de rire et de pleurer. J'étais rouge... Et cette maudite mousseline qu'il fallait rajuster de tous les côtés... C'est égal! Étienne avait l'air si ravi que cela m'a rassurée bien vite. Figure-toi, ma chère, qu'à l'entendre...





IX

LA VEUVE D'UN GRAND HOMME

QUAND on apprit qu'elle se remariait, cela n'étonna personne. Malgré tout son génie, peut-être même à cause de son génie, le grand homme lui avait fait quinze ans d'une existence très dure, traversée de caprices, de fantaisies éclatantes dont Paris s'était quelquefois occupé. Sur la grande route de gloire qu'il avait parcourue triomphalement et à toute vitesse, comme ceux qui doivent mourir jeunes, elle l'avait suivi, humble et craintive, assise dans un coin du char, s'attendant toujours à des chocs. Quand elle se plaignait, parents, amis, tout le monde était contre elle : « Respectez ses faiblesses, lui disait-on, ce sont les faiblesses d'un dieu. Ne le troublez pas, ne le dérangez pas. Songez que votre mari n'est pas à vous seulement. Il appartient bien plus au

pays, à l'art, qu'à la famille... Et qui sait si chacune de ces fautes que vous lui reprochez ne nous a pas valu des œuvres sublimes?... » A la fin, pourtant, lassée de tant de patience, elle eut des révoltes, des indignations, des injustices, si bien qu'au moment où le grand homme mourut, ils étaient prêts à plaider en séparation et à traîner leur beau nom célèbre à la troisième page des journaux à scandale.

Après les agitations de cette union malheureuse, les inquiétudes de la dernière maladie, et le coup subit de la mort qui avait réveillé pour un moment l'affection primitive, les premiers mois de son veuvage firent à la jeune femme l'effet salutaire, reposant, d'une saison de bains. La retraite forcée, le charme tranquille de la douleur apaisée lui donnèrent à trente-cinq ans une seconde jeunesse presque aussi séduisante que la première. D'ailleurs, le noir lui allait bien; puis elle avait la contenance responsable, un peu fière, d'une femme restée seule dans la vie avec tout l'honneur d'un grand nom à porter. Très soigneuse de la gloire du défunt, cette gloire maudite qui lui avait coûté tant de larmes et qui maintenant grandissait de jour en jour comme une fleur splendide nourrie par la terre noire du tombeau, on la voyait, entourée de ses longs voiles sombres, apparaître chez les directeurs de théâtre, chez les éditeurs, s'occupant de faire reprendre les opéras de son mari, surveillant l'impression des œuvres posthumes,

des manuscrits inachevés, apportant à tous ces détails une espèce de soin solennel et comme un respect de sanctuaire.

C'est à ce moment que son second mari la rencontra. Il était musicien, lui aussi, à peu près inconnu, auteur de valses, de mélodies et de deux petits opéras dont les partitions, délicieusement imprimées, ne s'étaient guère plus jouées que vendues. Avec une figure aimable, une belle fortune qu'il tenait d'une famille excessivement bourgeoise, il avait par-dessus tout le respect suprême du génie, la curiosité des hommes célèbres et la naïveté enthousiaste des artistes encore jeunes. Aussi, quand on lui montra la femme du maître, il en eut un éblouissement. C'était comme l'image même de la muse glorieuse qui lui apparaissait. Tout de suite, il fut amoureux, et la veuve commençant déjà à revoir un peu le monde, il se fit présenter chez elle. Là, sa passion s'accrut de l'atmosphère de génie qui flottait encore dans tous les coins du salon. C'était le buste du maître, le piano où il composait, ses partitions étalées sur tous les meubles, mélodieuses même à regarder, comme si de leurs feuillets entr'ouverts les phrases écrites résonnaient musicalement... Le charme très réel de la veuve, fixée dans ce souvenir austère comme dans un cadre qui lui allait bien, acheva de le rendre éperdu d'amour.

Après avoir hésité longtemps, le brave garçon finit par se déclarer, mais dans des termes

si humbles, si timides... « Il savait combien il était peu de chose pour elle. Il comprenait tout le regret qu'elle pourrait avoir à échanger son nom illustre contre le sien, inconnu et chétif... » Et mille autres naïvetés de ce genre. Pensez qu'au fond du cœur la dame était très flattée de sa conquête, mais elle joua la comédie du cœur brisé et prit les airs dédaigneux, blasés, de la femme dont la vie est finie sans espoir de recommencement. Elle, qui n'avait jamais été aussi tranquille que depuis la mort de son grand homme, trouva encore des larmes pour le regretter, une ardeur enthousiaste à parler de lui. Cela, bien entendu, ne fit qu'exalter son jeune adorateur, le rendre plus éloquent, plus persuasif.

Bref, ce veuvage sévère se termina par un mariage; mais la veuve n'abdiqua pas, et resta — quoique mariée — plus veuve de grand homme que jamais, comprenant bien qu'aux yeux du second mari, c'était là son vrai prestige. Comme elle se sentait moins jeune que lui, pour l'empêcher de s'en apercevoir elle l'accabla de son dédain, d'une espèce de pitié vague, d'un regret de mésalliance inexprimé et blessant. Mais lui ne s'en blessait pas, au contraire. Il était si convaincu de son infériorité et trouvait si naturel que le souvenir d'un pareil homme se fût installé despotiquement dans un cœur! Pour l'entretenir dans cette humilité d'attitude, elle relisait quelquefois avec lui les lettres que le maître lui écrivait quand il lui faisait la cour.

Ce retour au passé la rajeunissait de quinze ans, lui donnait l'assurance de la femme belle, aimée, regardée à travers tous les dithyrambes amoureux, l'exagération charmante de la passion écrite. Si elle avait changé depuis, son jeune mari s'en inquiétait peu, l'adorait sur la foi d'un autre, en tirait je ne sais quelle vanité singulière. Il lui semblait que ces supplications passionnées s'ajoutaient aux siennes, et qu'il héritait de tout un passé d'amour.

Étrange couple! C'est dans le monde qu'ils étaient curieux à voir. Je les apercevais quelquefois au théâtre. Personne n'aurait reconnu la jeune femme craintive, un peu timide, qui accompagnait jadis le *maëstro*, perdue dans l'ombre gigantesque qu'il faisait autour de lui. Maintenant, droite au bord de la loge, elle se montrait, attirait tous les regards à l'orgueil du sien. On eût dit qu'elle avait sur la tête l'auréole de son premier mari, dont le nom résonnait autour d'elle comme un hommage ou un reproche. L'autre, assis un peu en arrière, avec la physionomie empressée des sacrifiés de la vie, observait tous ses mouvements, attentif à la servir.

Dans leur intérieur, cette bizarrerie d'allure était encore plus marquée. Je me souviens d'une soirée qu'ils donnèrent, un an après leur mariage. Le mari circulait dans la foule de ses invités, fier et un peu embarrassé de réunir chez lui tant de monde. La femme, dédaigneuse, mélancolique, supérieure, était

ce soir-là veuve de grand homme comme il n'est pas possible de l'être plus. Elle avait une certaine façon de regarder son mari par-dessus l'épaule, de l'appeler « mon pauvre ami », en l'accablant des corvées de réception, d'un air de dire : « Vous n'êtes bon qu'à ça. » Autour d'elle se tenait le cercle des intimes d'autrefois, de ceux qui avaient assisté aux éclatants débuts du maître, à ses luttes, à ses succès. Avec eux elle minaudait, faisait la petite fille. Ils l'avaient connue si jeune ! Presque tous l'appelaient « Anaïs » de son petit nom. C'était comme un cénacle, dont le pauvre mari s'approchait respectueusement pour entendre parler de son prédécesseur. On se rappelait les *premières* glorieuses, ces soirs de batailles presque toutes gagnées, puis les manies du grand homme, ses façons de travailler quand, pour amener l'inspiration, il voulait que sa femme fût à côté de lui, parée, décolletée... « Vous rappelez-vous, Anaïs ? » Et Anaïs soupirait, rougissait...

De ce temps-là, dataient ses belles pièces amoureuses, *Savonarole*, surtout, la plus passionnée de toutes, avec son grand duo traversé de clairs de lune, de parfums de rose et de trilles de rossignol. Un enthousiaste le joua au piano, au milieu de l'émotion recueillie. A la dernière note de cet admirable morceau, la dame fondit en larmes. « C'est plus fort que moi, disait-elle. Je n'ai jamais pu l'entendre sans pleurer. » Les vieux amis du maître, en-

tourant sa malheureuse veuve de leurs sympathiques condoléances, venaient à tour de rôle, comme aux cérémonies funèbres, lui donner une poignée de main vibrante.

« Allons, allons, Anaïs, du courage. »

Et le plus drôle, c'est que le second mari, debout à côté de sa femme, l'air ému, pénétré, distribuait des poignées de main, lui aussi, et prenait sa part des condoléances.

« Quel génie! quel génie! » disait-il en s'épongeant les yeux. C'était à la fois comique et attendrissant.





X

LA MENTEUSE



Je n'ai aimé qu'une femme dans ma vie, nous disait un jour le peintre D... J'ai passé avec elle cinq ans de parfait bonheur, de joies tranquilles et fécondes. Je peux dire que je lui dois ma célébrité d'aujourd'hui, tellement à ses côtés le travail m'était facile, l'inspiration naturelle. Dès que je l'eus rencontrée, il me sembla qu'elle était mienne depuis toujours. Sa beauté, son caractère répondaient à tous mes rêves. Cette femme ne m'a jamais quitté; elle est morte chez moi, dans mes bras, en m'aimant... Eh bien, quand je pense à elle, c'est avec colère. Si je cherche à me la représenter telle que je l'ai vue pendant cinq ans, dans tout le rayonnement de l'amour, avec sa grande taille pliante, sa pâleur dorée, ses traits de juive d'Orient, réguliers et fins dans la bouffissure du visage, son parler lent,

velouté comme son regard, si je cherche à donner un corps à cette vision délicieuse, c'est pour mieux lui dire : « Je te hais !... »

Elle s'appelait Clotilde. Dans la maison amie où nous nous étions rencontrés, on la connaissait sous le nom de Mme Deloche, et on la disait veuve d'un capitaine au long cours. En effet, elle paraissait avoir beaucoup voyagé. En causant, il lui arrivait de dire tout à coup : « Quand j'étais à Tampico... » ou bien : « Une fois dans la rade de Valparaiso... » A part cela, rien dans son allure, dans son langage, ne sentait la vie nomade, rien ne trahissait le désordre, la précipitation des prompts départs et des brusques arrivées. Elle était Parisienne, s'habillait avec un goût parfait, sans aucun de ces burnous, de ces *zarapés* excentriques qui font reconnaître les femmes d'officiers et de marins, perpétuellement en tenue de voyage.

Quand je sus que je l'aimais, ma première, ma seule idée fut de la demander en mariage. Quelqu'un lui parla de moi. Elle répondit simplement qu'elle ne se remarierait jamais. J'évitai dès lors de la revoir ; et comme ma pensée était trop atteinte, trop occupée pour me permettre le moindre travail, je résolus de voyager. Je faisais mes préparatifs de départ lorsque, un matin, dans mon appartement même, parmi l'encombrement des meubles ouverts et des malles éparses, je vis à ma grande stupeur entrer Mme Deloche.

« Pourquoi partez-vous? me dit-elle doucement... Parce que vous m'aimez! Moi aussi, je vous aime... Seulement (ici sa voix trembla un peu), seulement, je suis mariée. » Et elle me raconta son histoire.

Tout un roman d'amour et d'abandon. Son mari buvait, la frappait. Ils s'étaient séparés au bout de trois ans. Sa famille, dont elle semblait très fière, occupait une haute situation à Paris, mais depuis son mariage on ne voulait plus la recevoir. Elle était nièce du grand rabbin. Sa sœur, veuve d'un officier supérieur, avait épousé en secondes noces le garde général de la forêt de Saint-Germain. Quant à elle, ruinée par son mari, elle avait heureusement gardé d'une éducation première complète et très soignée des talents dont elle se faisait une ressource. Elle donnait des leçons de piano dans des maisons riches, Chaussée d'Antin, faubourg Saint-Honoré, et gagnait largement sa vie...

L'histoire était touchante, mais un peu longue, pleine de ces jolies redites, de ces incidents interminables qui embrouillassent les discours féminins. Aussi mit-elle plusieurs jours à me la raconter. J'avais loué, avenue de l'Impératrice, entre des rues silencieuses et des pelouses tranquilles, une petite maison pour nous deux. J'aurais passé là un an à l'écouter, à la regarder, sans songer au travail. Ce fut elle la première qui me renvoya à mon atelier, et je ne pus pas l'empêcher de reprendre ses

leçons. Cette dignité de sa vie, dont elle avait souci, me touchait beaucoup. J'admirais cette âme fière, tout en me sentant un peu humilié devant sa volonté formelle de ne rien devoir qu'à son travail. Toute la journée nous étions donc séparés, et réunis seulement le soir à la petite maison.

Avec quel bonheur je rentrais chez nous, si impatient lorsqu'elle tardait à venir et si joyeux quand je la trouvais là avant moi! De ses courses dans Paris elle me rapportait des bouquets, des fleurs rares. Souvent je la forçais d'accepter quelque cadeau, mais elle se disait en riant plus riche que moi, et le fait est que ses leçons devaient produire beaucoup, car elle s'habillait toujours avec une élégance chère, et le noir, dont elle se couvrait par une coquetterie de teint et de beauté, avait des mats de velours, des luisants de satin et de jais, des fouillis de dentelles soyeuses où l'œil étonné découvrait sous une simplicité apparente des mondes d'élégance féminine dans les mille reflets d'une couleur unique.

Du reste son métier n'avait rien de pénible, disait-elle. Toutes ses élèves, des filles de banquiers, d'agents de change, l'adoraient, la respectaient; et plus d'une fois elle me montra un bracelet, une bague qu'on lui donnait en reconnaissance de ses soins. En dehors du travail, nous ne nous quittions jamais; nous n'allions nulle part. Seulement, le dimanche, elle partait pour Saint-Germain voir sa sœur,

la femme du garde général, avec qui, depuis quelque temps, elle avait fait sa paix. Je l'accompagnais à la gare. Elle revenait le soir même, et souvent, dans les longs jours, nous nous donnions rendez-vous à une station du parcours, au bord de l'eau ou dans les bois. Elle me racontait sa visite, la bonne mine des enfants, l'air heureux du ménage. Cela me navrait pour elle, privée à jamais d'une vraie famille, et je redoublais de tendresse afin de lui faire oublier cette position fausse, qui devait éprouver cruellement une âme de sa valeur.

Quel temps heureux de travail et de confiance ! Je ne soupçonnais rien. Tout ce qu'elle disait avait l'air si vrai, si naturel. Je ne lui reprochais qu'une chose. Quelquefois, en me parlant des maisons où elle allait, des familles de ses élèves, il lui venait une abondance de détails supposés, d'intrigues imaginaires qu'elle inventait en dépit de tout. Si calme, elle voyait toujours le roman autour d'elle, et sa vie se passait en combinaisons dramatiques. Ces chimères troublaient mon bonheur. Moi qui aurais voulu m'éloigner du reste du monde pour vivre enfermé auprès d'elle, je la trouvais très occupée de choses indifférentes. Mais je pouvais bien pardonner ce travers à une femme jeune et malheureuse, dont la vie avait été jusque-là un roman triste sans dénoûment probable.

Une seule fois, j'eus un soupçon, ou plutôt un pressentiment. Un dimanche soir, elle ne

rentra pas coucher. J'étais au désespoir. Que faire? Aller à Saint-Germain? Je pouvais la compromettre. Pourtant, après une nuit affreuse, j'étais décidé à partir lorsqu'elle arriva toute pâle, toute troublée. Sa sœur était malade; elle avait dû rester pour la soigner. Je crus ce qu'elle me disait, sans me méfier de ce flux de paroles débordant à la moindre question, noyant toujours l'idée principale sous une foule de détails inutiles, l'heure de l'arrivée, un employé très impoli, un retard du train. Deux ou trois fois dans la même semaine, elle retourna coucher à Saint-Germain; ensuite, la maladie finie, elle reprit sa vie régulière et tranquille.

Malheureusement, quelque temps après, ce fut son tour de tomber malade. Un jour, elle revint de ses leçons tremblante, mouillée, fiévreuse. Une fluxion de poitrine se déclara, grave tout de suite, et bientôt — me dit le médecin — irrémédiable. J'eus une douleur folle, immense. Puis je ne songeai plus qu'à lui rendre ses dernières heures plus douces. Cette famille qu'elle aimait tant, dont elle était si glorieuse, je la ramènerais à ce lit de mourante. Sans lui rien dire, j'écrivis d'abord à sa sœur, à Saint-Germain, et moi-même je courus chez son oncle, le grand rabbin. Je ne sais à quelle heure indue j'arrivai. Les grandes catastrophes bouleversent la vie jusqu'au fond, l'agitent dans ses moindres détails... Je crois que ce brave rabbin était en train de dîner. Il

vînt tout effaré, me reçut dans l'antichambre.

« Monsieur, lui dis-je, il y a des moments où toutes les haines doivent se taire... »

Sa figure respectable se tournait vers moi, très étonnée.

Je repris :

« Votre nièce va mourir.

— Ma nièce!... Mais je n'ai pas de nièce; vous vous trompez.

— Oh! je vous en prie, monsieur, oubliez ces sottes rancunes de famille... Je vous parle de Mme Deloche, la femme du capitaine...

— Je ne connais pas de Mme Deloche... Vous confondez, mon enfant, je vous assure. »

Et, doucement, il me poussait vers la porte, me prenant pour un mystificateur ou pour un fou. Je devais avoir l'air bien étrange, en effet. Ce que j'apprenais était si inattendu, si terrible... Elle m'avait donc menti... Pourquoi?... Tout à coup, une idée me vint. Je me fis conduire à l'adresse d'une de ses élèves dont elle me parlait toujours, la fille d'un banquier très connu.

Je demande au domestique : « Mme Deloche?

— Ce n'est pas ici.

— Oui, je sais bien... C'est une dame qui donne des leçons de piano à vos demoiselles.

— Nous n'avons pas de demoiselles chez nous, pas même de piano... Je ne sais pas ce que vous voulez dire. »

Et il me ferma la porte au nez avec humeur.

Je n'allai pas plus loin dans mes recherches.

J'étais sûr de trouver partout la même réponse et le même désappointement. En rentrant à notre pauvre petite maison, on me remit une lettre timbrée de Saint-Germain. Je l'ouvris, sachant d'avance ce qu'elle renfermait. Le garde général, lui non plus, ne connaissait pas Mme Deloche. Il n'avait d'ailleurs ni femme ni enfant.

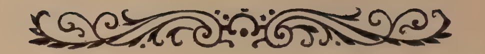
Ce fut le dernier coup. Ainsi, pendant cinq ans, chacune de ses paroles avait été un mensonge... Mille idées de jalousie me saisirent à la fois; et follement, sans savoir ce que je faisais, j'entrai dans la chambre où elle était en train de mourir. Toutes les questions qui me tourmentaient tombèrent ensemble sur ce lit de douleur : « Qu'alliez-vous faire à Saint-Germain, le dimanche?... Chez qui passiez-vous vos journées?... Où avez-vous couché, cette nuit-là!... Allons, répondez-moi. » Et je me penchais sur elle, cherchant tout au fond de ses yeux encore fiers et beaux les réponses que j'attendais avec angoisse; mais elle resta muette, impassible.

Je repris en tremblant de rage : « Vous ne donniez pas de leçons. J'ai été partout. Personne ne vous connaît... Alors, d'où venaient cet argent, ces dentelles, ces bijoux? » Elle me jeta un regard d'une tristesse horrible, et ce fut tout... Vraiment, j'aurais dû l'épargner, la laisser mourir en repos... Mais je l'avais trop aimée. La jalousie était plus forte que la pitié. Je continuai : « Tu m'as trompé pendant cinq

ans. Tu m'as menti tous les jours, à toutes les heures... Tu connaissais toute ma vie, et moi je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom. Car il n'est pas à toi, n'est-ce pas? ce nom que tu portais... Oh! la menteuse, la menteuse! Dire qu'elle va mourir, et que je ne sais de quel nom l'appeler... Voyons, qui es-tu? D'où viens-tu? Qu'est-ce que tu es venue faire dans ma vie... Mais parle-moi donc! Dis-moi quelque chose. »

Efforts perdus! Au lieu de me répondre, elle tournait péniblement la tête vers la muraille, comme si elle avait craint que son dernier regard me livrât son secret... Et c'est ainsi qu'elle est morte, la malheureuse! Morte en se dérobant, menteuse jusqu'au bout.





XI

LA COMTESSE IRMA

« M. Charles d'Athis, homme de lettres, a l'honneur de vous faire part de la naissance de son fils Robert.

« L'enfant se porte bien. »

Tout le Paris lettré et artistique a reçu, il y a une dizaine d'années, ce petit billet de part sur papier satiné, aux armes des comtes d'Athis-Mons, dont le dernier, Charles d'Athis, avait su, si jeune encore, se faire un vrai renom de poète.

« ..... L'enfant se porte bien. »

Et la mère? Oh! celle-là, la lettre n'en parlait pas. Tout le monde la connaissait trop. C'était la fille d'un vieux braconnier de Seine-et-Oise, un ancien modèle qu'on appelait Irma Sallé, et dont le portrait avait traîné dans toutes

les expositions, comme l'original dans tous les ateliers. Son front bas, sa lèvre relevée à l'antique, ce hasard d'un visage de paysanne ramené aux lignes primitives, une gardeuse de dindons avec des traits grecs, ce teint un peu hâlé des enfances en plein air, qui donne aux cheveux blonds des reflets de soie pâle, faisaient à cette drôlesse une espèce d'originalité sauvage que complétaient deux yeux d'un vert magnifique, enfoncés sous d'épais sourcils.

Une nuit, en sortant d'un bal de l'Opéra, d'Athis l'avait emmenée souper, et depuis deux ans le souper continuait. Mais, quoique Irma fût entrée complètement dans la vie du poète, ce billet de part insolent et aristocratique vous indique assez le peu de place qu'elle y tenait. En effet, dans ce ménage provisoire, la femme n'était guère plus qu'une intendante, apportant à gérer la maison du poète-gentilhomme l'âpreté de sa double nature de paysanne et de courtisane, et s'efforçant, à n'importe quel prix, de se rendre indispensable. Trop rustique et trop sotte pour jamais rien comprendre au génie de d'Athis, à ces beaux vers raffinés et mondains qui faisaient de lui une sorte de Tennyson parisien, elle avait su pourtant se plier à tous ses dédains, à toutes ses exigences, comme si, au fond de cette nature vulgaire, il était resté un peu de l'admiration humiliée de la paysanne pour le noble, de la vassale pour son seigneur. La naissance de l'enfant ne fit qu'accentuer sa nullité dans la maison.

Quand la comtesse douairière d'Athis-Mons, la mère du poète, femme distinguée et du plus grand monde, apprit qu'il lui était né un petit-fils, un joli petit vicomte, bien et dûment reconnu par son auteur, elle eut l'envie de le voir et de l'embrasser. Certes, pour une ancienne lectrice de la reine Marie-Amélie, c'était dur de penser que l'héritier d'un si grand nom avait une mère pareille; mais s'en tenant à la formule des petits billets de part, la vieille dame oublia que cette créature existait. Elle choisit, pour aller voir l'enfant en nourrice, les jours où elle était sûre de ne rencontrer personne, l'admira, le choya, l'adopta dans son cœur, en fit son idole, ce dernier amour des grand'mères qui leur est un prétexte de vivre encore quelques années pour voir grandir et pousser les tout petits...

Puis, lorsque bébé vicomte fut un peu plus grand, qu'il revint habiter entre son père et sa mère, la comtesse ne pouvant renoncer à ses chères visites, il y eut une convention faite : au coup de sonnette de la grand'mère, Irma disparaissait humblement, silencieusement; ou bien on amenait l'enfant chez son aïeule, et gâté par ses deux mères, il les aimait autant l'une que l'autre, un peu étonné de sentir dans la force de leurs caresses comme une volonté d'exclusion, d'accaparement. D'Athis, insouciant, tout à ses vers, à sa renommée grandissante, se contentait d'adorer son petit Robert, d'en parler à tout le monde et de s'imaginer

que l'enfant était à lui, à lui seul. Cette illusion ne dura pas.

« Je voudrais te voir marié... lui dit un jour sa mère.

— Oui... mais l'enfant?

— Sois sans inquiétude. Je t'ai découvert une jeune fille noble, pauvre, et qui t'adore. Je lui ai fait connaître Robert, et ce sont déjà de vieux amis. D'ailleurs, la première année, je garderai le cher petit avec moi. Après, on verra.

— Et cette... cette fille? hasarda le poète, en rougissant un peu, car c'était la première fois qu'il parlait d'Irma devant sa mère.

— Bah! répondit la vieille douairière en riant, nous lui ferons une jolie dot, et je suis bien sûre qu'elle trouvera à se marier, elle aussi. Le bourgeois de Paris n'est pas superstitieux. »

Le soir même, d'Athis, qui n'avait jamais été fou de sa maîtresse, lui parla de ces arrangements et la trouva, comme toujours, soumise et prête à tout. Mais le lendemain, quand il rentra chez lui, la mère et l'enfant étaient partis. On finit par les découvrir chez le père d'Irma, dans un affreux petit chaume, à la lisière de la forêt de Rambouillet; et quand le poète arriva, son fils, son petit prince, tout en velours et en dentelles, sautant sur les genoux du vieux braconnier, jouait avec sa pipe, courait après les poules, heureux de secouer ses boucles blondes au grand air. D'Athis, quoique

très ému, voulut prendre la chose en riant et ramener tout de suite ses deux fugitifs avec lui. Mais Irma ne l'entendit pas ainsi. On la chassait de la maison; elle emmenait son enfant. Quoi de plus naturel?... Il ne fallut rien moins que la promesse du poète qu'il renonçait à se marier pour la décider à revenir. Encore fit-elle ses conditions. On avait trop longtemps oublié qu'elle était la mère de Robert. Se cacher toujours, disparaître quand Mme d'Athis arrivait, cette vie-là n'était plus possible. L'enfant devenait trop grand pour qu'elle s'exposât à ces humiliations devant lui. Il fut convenu que, puisque Mme d'Athis ne voulait pas se rencontrer avec la maîtresse de son fils, elle ne viendrait plus chez lui et qu'on lui amènerait le petit tous les jours.

Alors commença pour la vieille grand'mère un supplice véritable. Chaque jour, il y avait des prétextes d'empêchement. L'enfant avait toussé; il faisait froid, il pleuvait. Puis c'était la promenade, l'équitation, la gymnastique. Elle ne voyait plus son petit-fils, la pauvre vieille. D'abord, elle voulut s'en plaindre à d'Athis; mais les femmes seules ont le secret de ces petites guerres. Leurs ruses restent invisibles, comme les points cachés qui tiennent les volants et les dentelles de leur toilette. Le poète était incapable d'y rien voir; et la triste grand'mère passait sa vie à attendre la visite de son chéri, à le guetter dans la rue quand il sortait avec un domestique, et par ces bai-

sers furtifs, ces regards à la hâte, elle augmentait sa passion maternelle sans jamais arriver à la contenter.

Pendant ce temps-là, Irma Sallé — toujours à l'aide de l'enfant — faisait son chemin dans le cœur du père. Maintenant, elle était à la tête de la maison, recevait, donnait des fêtes, s'installait comme une femme qui restera. Toutefois, elle avait soin de dire de temps en temps au petit vicomte devant son papa : « Te rappelles-tu les poules de grand-papa Sallé? Veux-tu que nous retournions les voir? » Et par cette éternelle menace de départ, elle préparait l'installation définitive du mariage.

Il lui fallut cinq ans pour devenir comtesse; mais enfin elle le fut... Un jour, le poète vint en tremblant annoncer à sa mère qu'il était décidé à épouser sa maîtresse, et la vieille dame, au lieu de s'indigner, accueillit cette calamité comme une délivrance, ne voyant qu'une chose dans ce mariage, la possibilité de retourner chez son fils et d'aimer librement son petit Robert. Le fait est que la vraie lune de miel fut pour la grand'mère. D'Athis, après son coup de tête, voulut s'éloigner quelque temps de Paris. Il s'y sentait gêné. Et comme l'enfant pendu aux jupes de sa mère menait toute la maison, on alla s'établir dans le pays d'Irma, à côté des poules du père Sallé. C'était bien l'intérieur le plus curieux, le plus disparate qu'on pût imaginer. La bonne maman d'Athis et le grand-papa Sallé se rencontraient

tous les soirs au coucher de leur petit-fils. Le vieux braconnier, son bout de pipe noire rivé au coin de la bouche, l'ancienne lectrice au Château, avec ses cheveux poudrés, son grand air, regardaient ensemble le bel enfant qui se roulait devant eux sur le tapis, et l'admiraient autant tous deux. L'une lui apportait de Paris tous les nouveaux jouets, les plus brillants, les plus chers; l'autre lui fabriquait des sifflets magnifiques avec des bouts de sureau; et dam! le dauphin hésitait.

En somme, parmi tous ces êtres groupés comme de force autour d'un berceau, le seul vraiment malheureux était Charles d'Athis. Son inspiration élégante et patricienne souffrait de cette vie au fond des bois, comme ces Parisiennes délicates pour qui la campagne a trop de grand air et de sève. Il ne travaillait plus, et loin de ce terrible Paris qui se referme si vite sur les absents, il se sentait déjà presque oublié. Heureusement l'enfant était là, et, quand l'enfant souriait, le père ne pensait plus à ses succès de poète ni au passé d'Irma Sallé.

Et maintenant, voulez-vous savoir le dénoûment de ce singulier drame? Lisez le petit billet encadré de noir que j'ai reçu, il y a quelques jours, et qui est comme le dernier feuillet de cette aventure parisienne :

« M. le comte et Mme la comtesse d'Athis ont la douleur de vous faire part de la mort de leur fils Robert. »

Les malheureux! les voyez-vous, là-bas, tous les quatre, se regardant devant ce berceau vide!...





XII

LES CONFIDENCES D'UN HABIT A PALMES VERTES



E matin-là était le matin d'un beau jour pour le sculpteur Guillardin. Nommé de la veille membre de l'Institut, il allait inaugurer devant les cinq académies réunies en assemblée solennelle son habit d'académicien, un magnifique habit à palmes vertes, tout luisant du drap neuf et de la broderie soyeuse couleur d'espérance. Le bienheureux habit, ouvert, prêt à passer, était étalé sur un fauteuil, et Guillardin le regardait avec amour, en achevant de nouer sa cravate blanche.

« Surtout, ne nous pressons pas... J'ai tout le temps... » pensait le bonhomme.

Le fait est que dans sa fièvre d'impatience il s'était habillé deux heures trop tôt; et la belle Mme Guillardin — toujours très longue à sa

toilette — lui avait déclaré que ce jour-là, spécialement, elle ne serait prête qu'à l'heure juste; pas une minute avant, vous m'entendez bien!

Infortuné Guillardin! que faire pour tuer le temps jusque-là?

« Essayons toujours notre habit, » se dit-il, et doucement, comme s'il maniait du tulle, des dentelles, il souleva la précieuse défroque, et, l'ayant endossée avec des précautions infinies, il vint se mettre devant sa glace. Oh! la gracieuse image que la glace lui renvoya! Quel aimable petit académicien tout frais pondu, gras, heureux, souriant, grisonnant, bedonnant, avec des bras trop courts qui avaient dans les manches neuves une dignité roide et automatique! Évidemment satisfait de sa tournure, Guillardin marchait de long en large, saluait comme pour entrer en séance, souriait à ses collègues des beaux-arts, prenait des poses académiques. Mais, si fier de sa personne qu'on soit, on ne peut pas rester deux heures en tenue, debout devant une glace. A la longue, notre académicien se fatigua, et, craignant de chiffonner son habit, prit le parti de le retirer et de le remettre à sa place, bien soigneusement posé sur un fauteuil. Lui-même s'assit en face, à l'autre coin de la cheminée; puis, les jambes allongées, les deux mains croisées sur son gilet de cérémonie, il se mit à songer délicieusement en regardant son habit vert.

Comme le voyageur arrivé enfin au terme de sa route aime à se souvenir des périls, des difficultés du voyage, Guillardin reprenait sa vie année par année depuis le jour où il avait commencé la sculpture à l'atelier Jouffroy. Ah! les débuts sont rudes dans ce sacré métier. Il se rappelait les hivers sans feu, les nuits sans sommeil, les courses pour chercher de l'ouvrage, et ces rages sourdes qu'on éprouve à se sentir tout petit, perdu, inconnu, dans l'immense foule qui vous pousse, vous bouscule, vous renverse, vous écrase. Dire pourtant qu'à lui seul, sans protecteurs, sans fortune, il avait su se tirer de là. Rien que par le talent, monsieur! Et la tête renversée, les yeux à demi clos, plongé dans une contemplation béate, le digne homme se répétait tout haut à lui-même : « Rien que par mon talent. Rien que par mon tal... »

Un long éclat de rire, sec et cassé comme un rire de vieux, l'interrompit subitement. Guillardin, un peu saisi, regarda autour de lui dans la chambre. Il était seul, bien seul, en tête-à-tête avec son habit vert, cette ombre d'académicien solennellement étalée en face de lui, de l'autre côté du feu. Et, cependant, le rire insolent continuait toujours. Alors, en regardant mieux, le sculpteur crut s'apercevoir que son habit n'était plus à la place où il l'avait mis, mais véritablement assis dans le fauteuil, les basques relevées, les deux manches accoudées sur les bras du meuble, le plastron

gonflé avec une apparence de vie. Chose incroyable! c'était lui qui riait. Oui, c'était de ce singulier habit vert que venaient ces rires fous qui l'agitaient, le secouaient, le tordaient, le renversaient, faisaient frétiller ses basques, et par moments ramenaient ses deux manches vers les côtés, comme pour arrêter cet excès de gaieté surnaturelle et inextinguible. En même temps, on entendait une petite voix futée et malicieuse qui disait, entre deux hoquets : « Mon Dieu! mon Dieu, que ça fait mal de rire!... Que ça fait mal de rire comme ça!

— Qui diable est donc là, à la fin des fins? » demanda le pauvre académicien en ouvrant de gros yeux.

La voix reprit, encore plus futée et malicieuse : « Mais c'est moi, monsieur Guillardin, c'est moi, votre habit à palmes, qui vous attends pour aller à la séance. Je vous demande pardon d'avoir interrompu si intempestivement vos songeries; mais, vraiment, c'était si drôle de vous entendre parler de votre talent! Je n'ai pas pu me retenir... Voyons, est-ce que c'est sérieux? Pensez-vous en conscience que votre talent a suffi pour vous mener aussi vite, aussi loin, aussi haut dans la vie, vous donner tout ce que vous avez : honneurs, position, renommée, fortune?... Croyez-vous cela possible, Guillardin?... Descendez en vous-même, mon ami, avant de me répondre. Descendez encore, encore, là! Main-

tenant, répondez-moi. Vous voyez bien que vous n'osez pas.

— Pourtant, bégaya Guillardin avec une hésitation comique, j'ai... j'ai beaucoup travaillé.

— Oui, beaucoup, énormément. Vous êtes un piocheur, un manœuvre, un grand abatteur de besogne. Vous comptez vos journées à l'heure, comme un cocher de fiacre. Mais le rayon, mon cher; l'abeille d'or qui traverse le cerveau du véritable artiste en y mettant l'éclair et le bourdonnement de ses ailes, quand vous a-t-elle rendu visite? Pas une fois, vous le savez bien. Elle vous a toujours fait peur, la divine petite abeille. Et cependant, c'est elle qui donne le vrai talent. Ah! j'en connais qui travaillent aussi, mais autrement que vous, avec tout le trouble, toute la fièvre des chercheurs, et qui n'arriveront jamais où vous êtes... Tenez! convenons d'une chose, pendant que nous sommes seuls. Votre talent, à vous, ç'a été d'épouser une jolie femme.

— Monsieur!... » fit Guillardin, en devenant tout rouge.

La voix reprit sans s'émouvoir :

« A la bonne heure! Voilà une indignation qui me fait plaisir. Elle me prouve ce que tout le monde sait, du reste : vous êtes certainement plus bête que coquin... Là, là, vous n'avez pas besoin de me faire ces yeux furibonds. D'abord, si vous me touchez, si j'ai seulement un faux pli ou un accroc, impos-

sible d'aller à la séance; et Mme Guillardin ne serait pas contente. Car enfin, c'est à elle que revient toute la gloire de cette belle journée. C'est elle que les cinq académies vont recevoir tout à l'heure, et je vous réponds que si j'arrivais à l'Institut passé sur sa jolie taille, toujours élégante et droite malgré l'âge, j'aurais un autre succès qu'avec vous... Que diable! monsieur Guillardin, il faut se rendre compte des choses! Vous lui devez tout à cette femme-là; tout, votre hôtel, vos quarante mille francs de rente, vos croix, vos lauriers, vos médailles... »

Et d'un geste de manchot, l'habit vert, avec sa manche brodée, montrait au malheureux sculpteur les cadres glorieux accrochés au mur de son alcôve. Puis, comme s'il eût voulu, pour mieux torturer sa victime, prendre tous les aspects, toutes les attitudes, cet habit cruel se rapprocha de la cheminée, et se penchant en avant sur son fauteuil d'un petit air vieillot et confidentiel, il parla familièrement sur le ton d'une camaraderie déjà ancienne :

« Voyons, mon vieux, ça paraît te faire de la peine, ce que je te dis là. Il faut pourtant bien que tu saches ce que tout le monde sait. Et qui te l'apprendra, si ce n'est pas ton habit? Tiens! raisonnons un peu. Qu'est-ce que tu avais en te mariant? Rien. Qu'est-ce que ta femme t'a apporté? Zéro. Alors comment t'expliques-tu ta fortune actuelle? Tu vas me dire encore que tu as beaucoup travaillé. Mais,

malheureux, en travaillant jour et nuit, avec les faveurs, les commandes du gouvernement, qui ne t'ont certes pas manqué depuis ton mariage, tu n'as jamais gagné plus de quinze mille francs par an. Crois-tu que cela suffisait dans une maison comme la vôtre? Songe que la belle Mme Guillardin a toujours été citée comme une élégante, lancée dans tous les mondes où l'on dépense... Parbleu! je sais bien que, claquemuré du matin au soir dans ton atelier, tu n'as jamais réfléchi à ces choses-là. Tu te contentais de dire à tes amis : « J'ai une « femme étonnante pour s'entendre aux af- « faires. Avec ce que je gagne et le train que « nous menons, elle s'arrange encore pour « nous faire des économies. » C'est toi qui étais étonnant, pauvre homme... La vérité, c'est que tu avais épousé un de ces jolis monstres comme il s'en trouve dans Paris, une femme ambitieuse et galante, sérieuse pour ton compte et légère pour le sien, sachant mener du même train vos affaires et son plaisir. La vie de ces femmes-là, mon cher, ressemble à un carnet de bal où l'on alignerait des chiffres à côté des noms des danseurs. La tienne s'est fait ce raisonnement : « Mon mari « n'a pas de talent, pas de fortune, pas grande « tournure non plus; mais c'est un excellent « homme, complaisant, crédule, aussi peu gê- « nant que possible. Qu'il me laisse m'amuser « tranquille, je me charge, moi, de lui donner « tout ce qui lui manque. » Et à partir de ce

jour-là, l'argent, les commandes, les croix de tous les pays ont commencé à pleuvoir dans ton atelier avec leur joli son métallique, leurs cordons de toutes les couleurs. Regarde ma brochette... Puis, un matin, la fantaisie est venue à madame — fantaisie de beauté mûre — d'être la femme d'un académicien, et c'est sa main finement gantée qui t'a ouvert une à une toutes les portes du sanctuaire... Dam! mon vieux, ce qu'il t'en a coûté pour porter les palmes vertes, tes collègues seuls pourraient te le dire...

— Tu mens, tu mens!... cria Guillardin, étranglé par l'indignation.

— Eh! non, mon vieux, je ne mens pas... Tu n'as qu'à regarder autour de toi tout à l'heure en entrant en séance. Tu verras de la malice au fond de tous les yeux, des sourires au coin de toutes les lèvres, pendant qu'on chuchotera sur ton passage : « Voilà le mari de « la belle Mme Guillardin. » Car tu ne seras jamais que cela dans la vie, mon cher, le mari d'une jolie femme... »

Pour le coup, Guillardin n'y tient plus. Blême de rage, il s'élance, va saisir pour le jeter au feu, après lui avoir arraché sa jolie guirlande verte, cet habit insolent et radoteur ; mais voilà qu'une porte s'ouvre et qu'une voix bien connue, nuancée de dédain et de douce condescendance, vient l'éveiller à propos de son horrible rêve :

« Ah! c'est bien vous, par exemple!...

s'endormir au coin du feu, un jour pareil!... »

Mme Guillardin est devant lui, grande, belle encore, quoiqu'un peu trop imposante avec son teint rose presque naturel sous ses cheveux poudrés et l'éclair exagéré de ses yeux peints. D'un geste de maîtresse femme, elle prend l'habit à palmes vertes et, lestement, avec un petit sourire, elle aide son mari à l'endosser, pendant que le pauvre homme, encore tout trempé de la sueur de son cauchemar, respire d'un air soulagé et pense en lui-même : « Quel bonheur!... C'était un rêve... »

FIN DES FEMMES D'ARTISTES



ROBERT HELMONT



Robert Helmont

1870-1871

A l'Ermitage, ce 3 septembre.

Il y a eu hier six semaines que je me suis cassé la jambe. C'était juste le jour de la déclaration de la guerre. Pendant que M. de Gramont soulevait au Sénat tant de bruit et d'enthousiasme, moi, en revenant de pêcher à l'épervier, je trébuchais au bord de la Seine contre un poteau caché par l'herbe, et j'étais rapporté à mon ermitage de la forêt de Sénart dans un chariot de bûcheron...

Ce matin, je suis sorti pour la première fois, après cinquante jours de fièvre, de souffrances encore accrues par les nouvelles de la guerre. J'ai eu des cauchemars faits de batailles lointaines; et les sinistres dépêches de Forbach, de Reischoffen restent pour moi confondues avec mes douleurs de blessé, la chaleur du bandage en plâtre, cette immobilité dans l'agitation qui est le plus cruel des supplices. Enfin, c'est fini! Après n'avoir si longtemps regardé que la cime des arbres et ces grandes nappes de ciel bleu où ne passent que des ailes, je me suis senti tout heureux de poser mes pieds à terre et de descendre mon escalier en hésitant. Mais quelle faiblesse! La tête me tournait. Ma jambe, tant de jours immobile, avait oublié l'équilibre, le mouvement. Il me semblait qu'elle ne faisait plus partie de moi-même, que je n'étais plus maître de la diriger. Pourtant, à petits pas, avec cette méfiance extrême qui double l'infirmité, j'ai pu aller jusqu'à la basse-cour et pousser sa petite porte à claire-voie, enfouie sous les hautes herbes. Cela m'a fait plaisir d'entrer là! En mon absence, la femme du garde, mon voisin, a bien soigné tout ce petit monde qui me regarde avec des yeux étonnés, brillants et familiers, Les lapins, les uns sur les autres, sont venus au bord de leur cage, les oreilles dressées et remuantes. Les poules ont continué dans l'herbe leurs éternels coups de bec, secs comme de petites pioches. Plus démonstratif, le coq a ouvert ses ailes

toutes grandes avec un cocorico retentissant.

Ensuite je suis venu m'asseoir sur le vieux banc de pierre, verdi, usé, qui, avec la muraille pleine de brèches et deux ou trois pommiers rongés de mousse, date du temps où ma maison, les clos qui l'entourent, faisaient partie d'un ancien couvent bâti au milieu de la forêt... Jamais mon jardin ne m'avait paru si beau. Les espaliers, un peu défeuillés, étaient lourds de pêches mûres et de grappes dorées. Les groseilliers s'étalaient en touffes claires, semées de quelques points rouges, et dans ce soleil d'automne, qui fait mûrir toutes les baies, éclater les gousses, tomber les graines, les moineaux se poursuivaient avec des vols inégaux, des cris jeunes où l'on reconnaissait bien, à travers la bande, la recrue des nouvelles couvées. De temps en temps, le vol lourd d'un faisan passait par-dessus le mur en ruines et s'abattait sur un champ de sarrasin. En haut d'un gros arbre, un écureuil jouait, cassait des noix. La chaleur douce, où tout se meut tranquillement, donnait à ce petit coin rustique un calme extraordinaire. J'avais oublié les Prussiens, l'invasion... Tout à coup, le garde et sa femme sont entrés. C'était si étonnant de voir le père Guillard à l'Ermitage dans la journée, lui, l'éternel coureur du bois, j'ai compris qu'il y avait du nouveau.

« Lisez ça, monsieur Robert... » m'a dit le bonhomme.

Et, tirant de sa grosse veste de velours un

numéro du *National*, froissé, gauchement plié par des mains peu habituées à manier des journaux, il me l'a tendu d'un air consterné. A la première page, un cadre noir et ces mots sinistres : *« L'armée française a capitulé. »* Je n'en ai pas lu davantage...

... Ébloui, les yeux fermés, j'ai revu pendant cinq minutes cette petite ligne entourée de bluettes, de rayonnements, comme si je venais de la lire sur un mur blanc, plein de soleil. Ainsi donc, plus d'espoir. La dernière ligne est rompue. C'est l'invasion, la grande... Le garde croit que, dans huit jours, les Prussiens seront chez nous :

« Ah! mon pauvre monsieur, il faut voir cette débâcle sur les routes. D'ici Paris, c'est un encombrement de troupeaux, de voitures. Tout le monde fuit, déménage. A Champrosay, il ne reste plus personne. Il n'y a que le fermier Goudeloup qui n'ait pas voulu s'en aller. Il a renvoyé sa femme, ses enfants, chargé ses deux fusils, et il attend.

— Et vous, père Guillard, qu'est-ce que vous comptez faire?

— Moi, monsieur, je ferai comme Goudeloup. Nos chefs ont oublié de nous donner des ordres. J'en profiterai pour rester à mon poste, et garder ma forêt jusqu'au dernier moment. Quand les Prussiens arriveront, nous nous barricaderons dans l'Ermitage; car je pense bien que vous n'allez pas vous en aller, vous, avec votre jambe malade. Et puis, si on nous

attaque, eh bien! nous nous défendrons. Vous, vous tirerez par les croisées; moi, je garderai la porte Pacôme, et la mère Guillard chargera les fusils... Pas vrai, la mère?... »

Brave homme! J'avais chaud au cœur en l'entendant parler. Malgré ses soixante ans, l'Indien, comme on l'appelle dans le pays, fait encore un beau soldat, avec sa haute taille, ses larges épaules, ses yeux brillants, pleins de ruse et de vie. Je pensais, en le regardant, qu'il y aurait eu vraiment de quoi s'occuper en compagnie d'un gars pareil. On aurait pu s'embusquer à la lisière de cette forêt qu'il connaît si bien, démolir quelques Prussiens au passage. Mais alors le sentiment de ma faiblesse, de mon inutilité, m'est revenu, et m'a navré.

Quand le garde et sa femme m'ont eu quitté, je suis resté tout seul, assis sur mon banc, à réfléchir. Étrange détresse que la mienne! Sentir en soi ce besoin d'agitation, de dépense vitale, que donne l'approche du danger, et ne pas pouvoir faire seulement dix pas dans ce petit jardin. Combien de temps resterai-je ainsi? Le médecin dit que j'en ai encore au moins pour deux mois. Deux mois! Ah! misère... Le vent fraîchissait, ma jambe me faisait mal. Je suis rentré et j'ai dîné tristement. Après dîner, le garde est venu, — comme tous les soirs depuis mon accident, — fumer sa pipe avec moi. Il est plus que jamais décidé à rester à l'Ermitage. Pendant qu'il me faisait

tout haut ses plans, ses projets de défense, j'entendais de loin, par la fenêtre ouverte, les bruits ordinaires du crépuscule, des roues criant aux ornières, des trains en marche, des bruissements de feuilles aux fourrés du bois; et par moments, une autre rumeur faite de toutes celles-là, confondues et augmentées, me semblait monter du sol, suivre le cours de la rivière, les petites collines de l'horizon, grandissant, grandissant toujours. C'était comme le pas multiple d'une armée en route, qui se hâte au jour tombant, cherchant l'étape, pendant que le premier rayon de lune allume les canons des fusils et la pointe dorée des casques...

Soudain, une détonation sourde, au ras de terre, nous a fait tressaillir. La mère Guillard, qui enlevait mon petit couvert, a senti trembler dans ses mains la pile d'assiettes qu'elle emportait.

« C'est le pont de Corbeil qui saute!... » a dit le garde.

Et ce gentil pays, où je suis allé tant de fois déjeuner les jours de chasse, m'a semblé reculé de vingt lieues... Nous nous sommes regardés un moment, tous les trois, sans parler. A la fin, le père Guillard s'est levé; il a pris son fusil, sa lanterne, et tout bas, les dents serrées :

« Je vais fermer la porte Pacôme, » m'a-t-il dit avec un geste héroïque.

Fermer la porte Pacôme! cela n'a l'air de rien; pourtant, je crois que le bonhomme aura

du mal. Depuis près de cent ans que la vieille porte du cloître est entr'ouverte, la forêt en a profité pour se glisser dans l'entre-bâillement, et faire grimper ses ronces indiscrètes à toutes les fentes des ais désunis... Si nous avons un siège à subir, je ne compte pas beaucoup sur cette porte-là!...

5 septembre...

... J'avais cherché cela longtemps, un coin solitaire, pas trop loin de Paris, et où cependant le Parisien ne vienne pas trop souvent. Un jour, en traversant la forêt de Sénart, j'ai découvert l'Ermitage, et, depuis dix ans, j'y passe tous mes étés. C'est un ancien couvent de Cordeliers, brûlé en 93. Les quatre grands murs sont restés debout, rouillés, avec, de place en place, des éboulements qui font dans la verdure des amas de pierres rouges, vite recouverts par une végétation riche, envahissante; des coquelicots, des avoines, des plantes raides, aux feuilles régulières et pointues, s'écartant entre les pierres comme des appliques de métal. Un portail s'ouvre sur la route; l'autre, la fameuse porte Pacôme, donne sur des fourrés du bois, des petits sentiers à peine tracés, pleins de baume, de menthe sauvage, où, les matins de brume, il m'a semblé souvent voir disparaître le capuchon d'un vieux moine cherchant des simples. De loin en loin, le long du mur, de petites poternes

basses, condamnées depuis des siècles, laissent passer, dans l'assombrissement des futaies, de grands filets lumineux, comme si le cloître enfermait tout le soleil du bois.

A l'intérieur, ce sont des terrains vagues, aux herbes brûlées, des petits jardins de paysans, des vergers séparés de treillages, et deux ou trois maisons bâties en cette même pierre rouge, qu'on trouve dans les carrières de la forêt. Le garde habite une de ces maisons, l'autre est toujours à louer; la mienne, une espèce de tourelle irrégulière et bizarre, se distingue surtout par une vigne vierge qui la couvre complètement. J'en ai coupé juste ce qu'il fallait pour pouvoir ouvrir mes fenêtres. Laissant à la cuisine ses grandes poutres vermoulues, au seuil sa marche usée, je me suis contenté d'exhausser un grenier à foin placé sous le toit, d'y mettre un vitrage à la place des murs, et cela m'a fait un atelier splendide, où je n'ai pour voisins que les nids de ramiers et de pies, balancés à la cime des arbres. Quand je suis là, la forêt m'entoure de solitude comme une mer, avec la houle du feuillage, des flux et des reflux de brises, le murmure d'un temps calme. En été, l'après-midi, à l'heure de la chaleur endormie et silencieuse, un bourdon passe régulièrement, se heurte à ma vitre entr'ouverte dont la clarté l'attire, puis, comme une balle qui rebondit, il part en secouant la poussière dorée de ses grosses ailes et va se perdre dans les buissons de troëne

aux parfums de miel. Ce bourdon est mon horloge. Quand il passe, je me dis : « Ah! voilà deux heures... » Et je suis bien...

En somme, un coin merveilleux pour travailler, et où j'ai fait mes meilleurs tableaux. Aussi, comme je l'aime, ce vieil Ermitage! Depuis dix ans, je l'embellis de mon mieux. J'y ai porté ce que j'appelle mes richesses : mes livres, mes cartons, mes collections d'eaux-fortes, d'anciennes armes... Et maintenant, il faudrait quitter tout cela, abandonner mon *home* à ces bandits? Pourquoi faire? Pour aller m'enfermer dans Paris?... Mais, puisque je ne peux pas marcher, à quoi leur serais-je bon, là-bas? Ils en ont déjà trop de bouches inutiles...

Eh bien! non. Décidément, cet homme a raison. Il ne faut pas nous en aller d'ici... *Pro aris et focis!...*

Je n'ai pu défendre ma patrie, c'est bien le moins que je défende mon foyer.

6 septembre...

Ce matin, le garde entre dans ma chambre. Il était en grand costume, comme au 15 août : tunique verte, casquette, baudrier, couteau de chasse, et une figure de circonstance, aussi solennelle que sa tenue.

« Mauvaise nouvelle, m'a-t-il dit en se plantant devant mon lit... On rappelle à Paris tous les gardes-forestiers pour les incorporer

dans la douane... Nous partons tout à l'heure. »

Il avait l'air ému en me parlant ainsi, ce brave père Guillard. Moi-même, j'étais troublé par l'annonce subite de ce départ. Je me suis habillé à la hâte, et nous sommes descendus. Le garde général était en bas, sur la route, avec une vingtaine de forestiers et de cantonniers, tout le personnel du bois ; puis des femmes, des enfants, des chiens d'arrêt, et deux grosses charrettes chargées de meubles, de cages à lapins, de poulets attachés par les pattes. La mère Guillard allait et venait dans sa maison ouverte, cherchant ce qu'elle devait laisser ou emporter, car les voitures étaient pleines et les premiers embarqués avaient pris toute la place. Il fallait voir les perplexités de la pauvre ménagère, courant d'un meuble à l'autre, traînant une grosse commode jusqu'à la porte, et laissant là, oubliant les choses les plus utiles pour s'encombrer d'objets sans valeur, mais qui étaient des souvenirs pour elle : la vieille pendule avec son globe, des portraits incroyables, une trompe de chasse, une quenouille, et tout cela plein de poussière, cette bonne poussière des reliques de famille, dont chaque grain parle de jeunesse et de beaux jours passés.

« J'espère bien que vous n'allez pas rester ici, monsieur Robert, m'a crié la bonne femme en traversant l'enclos... On vous mettra sur une charrette. »

Et, pour achever de me convaincre :

« D'abord, si vous restez, qui vous fera votre cuisine? »

Au fond, ces braves gens étaient un peu honteux de m'abandonner. Ce départ, quoique involontaire, leur semblait une trahison. J'ai essayé de les rassurer sur mon compte, en me rassurant, moi aussi, par la même occasion. Après tout, qui sait? Les Prussiens ne viendront peut-être pas jusque-là. D'ailleurs, l'Ermitage, perdu dans la forêt, n'était pas sur le passage des troupes. Il n'y avait donc pas le moindre danger. Quelques jours de solitude, mais cela ne m'effrayait pas.

Me voyant si bien décidé, le garde m'a serré la main.

« Bonne chance, monsieur Robert... La femme va vous laisser notre clef... Vous trouverez du vin et des pommes de terre à la cave. Prenez ce que vous voudrez. Nous compterons au retour... Et maintenant, la mère, en route! les camarades s'impatientent... Surtout, tu sais ce que je t'ai dit, tâche de ne pas pleurer. »

Elle en avait pourtant bien envie. En donnant le dernier tour de clef, sa main tremblait. Elle serrait les lèvres... A ce moment, un « *hi! han!* » formidable a fait retentir l'Ermitage. Le garde et sa femme se sont regardés, consternés :

« C'est Colaquet... Qu'est-ce qu'on va en faire? »

Ce malheureux Colaquet, qu'ils avaient ou-

blié dans le trouble du départ, était leur âne, un joli petit âne gris, à l'œil ouvert et naïf. Piqué au museau, quelques jours auparavant, par une vipère, on l'avait mis au vert dans un petit champ de regain ; et maintenant, il était là à regarder partir ses maîtres, appuyant contre la haie sa tête enflée qui le faisait ressembler à une bête de l'Apocalypse. Comment l'emmener? Il serait mort pendant la route, et pourtant le vétérinaire avait bien promis de le sauver. Le sort de ce pauvre animal, un peu semblable au mien, m'a touché.

J'ai promis de veiller sur Colaquet, de le rentrer tous les soirs à l'écurie. Alors les bonnes gens m'ont dit merci, et l'on s'est séparé.

Triste départ! Les charrettes, lourdes, surchargées, suivaient lentement le grand chemin de la forêt en faisant crier les cailloux. A côté couraient les enfants, excités par l'imprévu du voyage. Les hommes, à la file, longeaient la lisière du bois, le fusil sur l'épaule, tous d'anciens soldats, aguerris et disciplinés. Derrière eux, s'écartant à peine pour écouter le vol d'une poule faisane ou flairer le passage d'un lapin, les chiens s'en allaient, inquiets, la tête basse. Les animaux domestiques n'aiment pas à être dépaysés, et ceux-là suivaient, à la piste des charrettes, le logis devenu ambulant. La mère Guillard venait la dernière, tenant à la main la grande cage de sa pie, et, de temps en temps, elle se retournait.

Je les ai regardés, assis sur la borne près du grand portail, jusqu'au moment où tout le convoi a disparu dans ce resserrement des chemins qui s'éloignent. J'ai vu luire le dernier fusil, j'ai entendu grincer le dernier essieu. Puis la poussière des grandes routes les a pris tous dans un tourbillon... C'est fini! J'étais seul. Cette idée m'a laissé un malaise inexprimable...

7, 8, 9 septembre...

C'est une existence nouvelle qui ne serait pas sans charme, si elle n'était troublée par une angoisse, une inquiétude, une attente singulière qui suspend la pensée, rend tout travail artistique impossible. Je ne peux me prendre qu'à des occupations bêtes, à ces détails de la vie matérielle dont j'ai toujours eu l'horreur, et auxquels il faut bien que je me résigne, maintenant que je suis mon propre domestique. Dois-je l'avouer? ces niaiseries ne m'ennuient pas trop. Je comprends les solitaires qui s'amusent à sculpter des racines, à tresser des paniers. Les travaux manuels sont de bons régulateurs pour les existences encombrées de loisir et de liberté. Donc, tous les matins, je commence par faire une visite au poulailler et, quand je sens la tiédeur d'un œuf sous la paille, je suis heureux. Ensuite, à petits pas, en m'appuyant sur un bâton, je tourne autour du jardin, je cueille les fruits

mûrs, et dans les grandes rames sèches, brûlées de soleil, je récolte les haricots dont les cosses s'ouvrent tout à coup et s'égrènent entre mes doigts. On rirait de me voir assis devant ma porte, taillant le pain de ma soupe ou lavant ma salade à grande eau. J'éprouve à toutes ces choses un bien-être un peu enfantin, mais la convalescence n'est-elle pas elle-même une enfance, un recommencement de vivre?

Pour éviter les montées et les descentes dans l'escalier aux marches cassées, irrégulières, j'ai fait mon lit dans la salle du rez-de-chaussée. Cette pièce-là me sert de salon, de chambre, de cuisine. Par ces temps fort doux, la porte reste grande ouverte tout le jour sur le jardin. J'entends le bruit des poules, toujours occupées et bavardes, les petites pattes sur le sable, la paille remuée. A côté, dans le clos du garde, je vois le pauvre Colaquet étendu, secouant ses mouches, et, avec sa paresse de malade, allongeant sa langue devant lui sur le pré tout violet des mille grappes de la luzerne. Le soir venu, il s'approche péniblement de la clôture qui nous sépare. Moi-même, je me traîne jusque-là. Je lave sa plaie, je renouvelle son eau, je lui jette une couverture sur le dos pour la nuit, et il me remercie en remuant ses longues oreilles.

Ce qui me coûte, dans l'état de souffrance où je suis encore, c'est d'aller chercher de l'eau à l'ancien puits du couvent, tout au bout de l'enclos. Quand j'arrive, je suis obligé de m'as-

seoir un moment au bord de la margelle fendue, mangée d'herbes folles. Les ornements en fer forgé, d'une courbe ancienne et élégante, ont l'air, sous la rouille qui les ternit, de tiges grimpantes, dépouillées par l'automne. Cette mélancolie est bien en rapport avec le grand silence de l'Ermitage et cette atmosphère d'abandon qui m'entoure... Le seau est lourd. En revenant, je m'arrête deux ou trois fois. Il y a là-bas, au fond, une vieille porte que le vent fait battre. Le bruit de mes pas résonne et me gêne...

O solitude!...

10 septembre...

... Je venais de déjeuner sur la pelouse. Un excellent déjeuner, ma foi! Des œufs frais, des raisins cueillis à ma belle vigne rouge. J'étais là, sans penser, entouré de lumière, de chaleur, de silence, très occupé à regarder la fumée de ma pipe et mes assiettes peintes, où quelque guêpe s'acharnait aux grappes vides. Autour de moi, je sentais le même recueillement, le même endormement de toutes choses, dans cette claire journée d'automne, sous un ciel d'un bleu profond et pur, encore plus beau que les ciels d'été souvent voilés et pâlis par des brumes chaudes... Tout à coup, une détonation formidable, très voisine, a ébranlé la maison, secoué les vitres, le feuillage, et fait sortir de partout des vols éperdus, des cris,

des effarements, une galopade!... Cette fois, ce n'était pas le pont de Corbeil, mais le nôtre, notre joli pont de Champrosay, qui venait de sauter. Cela voulait dire : « Les Prussiens sont là! » Aussitôt mon cœur s'est serré, un voile a passé sur le soleil. Puis cette idée m'est venue, que demain, ce soir peut-être, les chemins du bois seraient envahis, tout noirs de ces cancrelats, que j'allais être obligé de me terrer, de ne plus sortir. Et j'ai voulu revoir une fois encore ma chère forêt, dont je suis privé depuis deux mois.

Les allées étaient admirables, élargies, dégagées des grandes herbes de l'été, ouvertes d'en haut par leurs rameaux éclaircis sur une longue ligne lumineuse. Aux ronds-points inondés de soleil, des bruyères roses un peu passées fleurissaient en bouquets, et, dans les fourrés, parmi les troncs noirs, comme une petite forêt sous la grande, les fougères montraient leurs arbres microscopiques, aux feuillages bizarres. Et quel silence! Ordinairement mille bruits vagues nous arrivent du lointain : les trains en marche qui marquent la ligne d'horizon, les pioches des carriers, des essieux de charrettes tournant lentement aux ornières, les coups de sifflet déchirants de la *chaîne*. Aujourd'hui, rien. Pas même ce murmure perpétuel qui est comme la respiration des forêts endormies, ces soulèvements de feuilles, ces crépitements d'insectes, ces jolis « *frrrt!* » d'éventail déployé que font les oiseaux sous le

feuillage... Il semblait que la détonation de tout à l'heure eût stupéfié la nature.

Un peu las, je m'étais assis sous un gros chêne, quand j'ai entendu un froissement de branches. Enfin!... Je m'attendais à voir un lièvre ou un chevreuil détaler sur le chemin, mais, le feuillage écarté, un grand diable tout habillé de noir, avec un fusil sur l'épaule, un revolver à la ceinture, et la tête couverte d'un immense chapeau tyrolien, a bondi à dix pas de moi. J'ai eu peur. Je croyais avoir affaire à quelque tirailleur bavarois ou saxon. C'était un franc-tireur parisien. Il y en avait une vingtaine dans la forêt en ce moment, reculant jour par jour devant les Prussiens, s'embusquant pour surveiller leur marche et démonter de temps en temps un uhlan de l'avant-garde. Pendant que cet homme me parlait, ses camarades, sortis du fourré, sont venus nous rejoindre. Presque tous d'anciens soldats, ouvriers dans les faubourgs de Paris. Je les ai emmenés à l'Ermitage et leur ai fait vider quelques bouteilles. Ils m'ont appris que la division du prince de Saxe était arrivée à Montereau, juste à une étape d'ici. J'ai su aussi par eux les travaux de défense commencés autour de Paris, l'organisation des troupes; et de les entendre parler avec cette tranquillité, cette confiance, et surtout l'accent parisien, cela m'a réchauffé le cœur. Ah! les braves gens! si j'avais pu m'en aller avec eux, me coiffer de leur chapeau ridicule et combattre dans

leurs rangs, sous les murs de la bonne ville... Mais, hélas! rien que pour avoir fait vingt pas dans la forêt, ma jambe est enflée et je souffre. C'est égal! J'étais ému en me séparant d'eux. Voilà les derniers Français que je verrai peut-être de longtemps...

Ils sont partis au jour tombant, égayés par ma piquette. Je leur ai donné une poule, mais ils m'en ont emporté quatre...

11 septembre...

Rien.

12 septembre...

Rien encore. Pourquoi? Qu'est-ce qui se passe? Auraient-ils été obligés de reculer? Cette attente est vraiment insupportable.

13 septembre...

Je n'ai plus de pain que pour deux jours. Je me suis aperçu de cela ce matin en ouvrant le bahut où la mère Guillard mettait la provision de la semaine, six grands pains farineux et dorés, qu'elle retirait pour moi du four chaque dimanche. Comment vais-je faire? J'ai bien un four, une huche, mais pas la moindre farine. Peut-être en trouverai-je à la ferme de Champrosay, si Goudeloup est resté comme il en avait l'intention. Mais le moyen d'aller jus-

que-là, dans l'état de faiblesse où je suis?... Assis devant ma porte sur le banc du jardin, je faisais d'assez tristes réflexions, quand j'ai entendu galoper près de moi, dans le champ du garde. C'était Colaquet, Colaquet si indolent d'ordinaire, qui gambadait autour du clos, levant de petites touffes d'herbes sous ses sabots, et se roulant les quatre fers en l'air, avec un contentement, une joie de vivre! A mon appel, il est venu en deux bonds poser sur le treillage sa tête désenflée et naturelle; et l'agitation de ses longues oreilles, dont je commence à comprendre le langage, me disait le bonheur qu'il avait de se sentir libre, déprisonné de sa souffrance et de son infirmité. Heureux Colaquet, le voilà guéri avant moi! Et tandis que je le regardais d'un œil d'envie, je me suis souvenu qu'il y avait là-bas, sous le hangar, une vieille carriole dont le père Guillard se servait autrefois, les jours de fête, pour promener des Parisiens en partie dans la forêt. Si j'attelais Colaquet, nous pourrions aller chercher de la farine... Me voilà fouillant dans le hangar. Parmi les pioches rouillées, des râteaux à foin, des herses hors d'usage, j'ai fini par découvrir un char-à-bancs vermoulu, délaissé, désœuvré, les deux bras à terre. Avec quelques bouts de corde, des clous, je l'ai remis à peu près en état. Cela m'a pris jusqu'au soir; mais quel bon travail! J'étais enchanté de chercher dans ces vieux clous, ces chevilles usées. Une fois ou deux, je me suis surpris à

siffler en travaillant. C'est beau, quand on attend les Prussiens... Maintenant tout est prêt, la charrette, l'attelage. Demain matin, s'il n'y a rien de nouveau, en route pour Champrosay!

14 septembre...

Je me suis juré de tenir un journal très fidèle de l'étrange et terrible existence où je m'engage; si j'ai beaucoup de journées aussi agitées, aussi dramatiques que celle-ci, je n'irai jamais jusqu'au bout. Ma main tremble, ma tête est en feu. Essayons toujours...

En partant, tout allait bien. Le temps était superbe. J'avais mis une botte de foin dans la charrette, et quoiqu'il eût les paupières encore gonflées de sa piqûre, Colaquet nous menait assez droit; il avait fait cette route tant de fois pour porter des paquets de linge à la rivière! Malgré quelques petits cahots, je trouvais la promenade charmante. Pas un bruit suspect. Pas le moindre casque à pointe, ni de fusil luisant au soleil. Seulement, en arrivant dans Champrosay, ce grand silence qui m'avait si fort impressionné, à travers bois, me parut plus frappant encore. Les petites maisons de paysans étaient méconnaissables; le toit sans pigeons, le seuil fermé, les cours silencieuses. Au-dessus, le clocher de la petite église se dressait en vigie, muet, avec un cadran sans heure. Plus loin, toutes ces villas qui bordent le chemin, prolongeant leurs parcs jusque dans

la forêt, étaient fermées strictement aussi. Pourtant leur parure d'été continuait à fleurir; et sous l'enfoncement des charmilles, les allées, blondes de sable chaud, avaient à peine quelques feuilles mortes. Rien ne donnait mieux l'idée du départ forcé, de la fuite, que ces maisons désertes et parées derrière leurs hautes grilles. On y sentait encore comme un frémissement, une chaleur de vie, et par moments, au tournant des allées, j'avais des visions de chapeaux de paille, d'ombrelles tendues, de chèvres à l'attache au milieu des pelouses, à la place accoutumée.

Ce qui semblait bien mort, par exemple, c'était la route, cette grande route de Corbeil que j'avais laissée si vivante avec son va-et-vient continu de charrettes, de diligences, les voitures de maraîchers, basses-cours ambulantes, pleines de caquets et de piaillements, les équipages emportés dans le coup de vent de leur vitesse où flottent par les temps les plus calmes les voiles et les rubans, et ces hautes charretées d'herbages, chargées de faulx et de fourches, promenant une grande ombre en travers du chemin. Maintenant, rien. Personne. Dans les ornières comblées, la poussière avait l'aspect tranquille d'une tombée de neige, et les deux roues de ma carriole glissaient sans le moindre bruit. La ferme, qui est au bout du pays, m'apparut de loin, close et muette du pied de ses murs à la plus haute tuile de ses grands toits sans jour. Est-ce que

Goudeloup serait parti, lui aussi?... Me voici devant le portail. Je frappe, j'appelle. Une fenêtre s'entr'ouvre au-dessus de la laiterie, et je vois paraître la tête fruste, un peu sauvage du fermier, sa barbe en broussaille, ses petits yeux ronds et méfiants embusqués derrière de gros sourcils.

« Ah! c'est vous, monsieur Robert... Attendez, je descends. »

Nous entrons ensemble dans la petite salle du bas où les charretiers, les moissonneurs, les batteurs en grange viennent d'ordinaire toucher leur paye à la fin de la journée. Dans un coin, j'aperçois deux fusils tout armés.

« Vous voyez, me dit Goudeloup, je les attends... S'ils me laissent tranquille, je ne bougerai pas... Mais s'ils ont le malheur de toucher à la ferme... Gare! »

Nous causions à voix basse, comme si on était en pays ennemi. Il m'a cédé quelques pains, un sac de farine; puis, le tout chargé sur ma charrette, nous nous sommes séparés en nous promettant bien de nous revoir... Pauvre homme!

Avant de rentrer, n'apercevant toujours pas de Prussien, j'ai eu la curiosité de descendre le petit chemin qui conduit à la Seine, en longeant les murs de la ferme. Une fantaisie de peintre. Le fleuve est l'âme du paysage. C'est lui surtout qui le fait vivre avec ses vagues sans cesse en mouvement, tout ce qui passe en un jour, et cet élargissement de la nature par le

reflet, les rives doubles, les soleils couchants profonds comme des abîmes de feu. Cette fois, l'eau réfléchissait bien la mélancolie environnante. Ce pont abattu, les piles écroulées s'entassant des deux côtés en monceaux de pierres blanches, les cordages de fer trempant dans l'eau, tout cela faisait sur l'horizon comme une grande déchirure qui parlait d'invasion. Plus de bateaux, plus de trains de bois. La rivière redevenue sauvage, sillonnée de libres courants, de tourbillons, de remous autour des débris du pont, et charriant seulement des paquets de racines où les bergeronnettes fatiguées de voler s'abandonnaient au fil de l'eau. Sur les pentes de chaque rive, des blés encore debout, des carrés de vigne, des champs fraîchement coupés où les hautes meules s'entouraient d'ombre; toute une récolte perdue, à l'abandon...

J'étais là depuis un moment à regarder ce grand désastre, quand j'ai entendu deux coups de feu suivis de cris, de hurlements. Cela semblait venir de la ferme. Vite, allons voir. A mesure que j'approche, les cris redoublent :

« Au secours!... A moi!... »

Je reconnais la voix du fermier au milieu d'autres voix irritées, d'un jargon effroyable. Je fouette Colaquet, mais la côte est rude, et Colaquet n'avance pas. On dirait qu'il a peur. Il couche les oreilles, se serre contre les murs. Avec cela, le chemin tourne, et je ne peux pas voir ce qui se passe là-haut, sur la grand'route.

Tout à coup, par une brèche que l'éboulement du pont voisin semble avoir faite exprès pour moi dans la muraille, tout l'intérieur de la ferme m'apparaît : la cour, les hangars, des hommes, des chevaux, des casques, de grandes lances, des sacs de farine éventrés, un cavalier démonté, étendu de tout son long devant le puits dans une mare de sang, et le malheureux Goudeloup, blême, effaré, hideux, hurlant et se débattant entre deux uhlans gigantesques qui lui ont noué une corde autour du cou et sont en train de le hisser à la poulie de son grenier à foin. Impossible de dire ce qui s'est passé en moi. Un sentiment d'indignation, de pitié, de révolte, de colère... J'oublie que je suis blessé, que je n'ai pas d'armes. Je prends mon élan pour franchir la brèche, me ruer sur ces misérables... Mais le pied me manque... J'entends comme un craquement de bois sec dans ma jambe, suivi d'une douleur horrible. Je vois tout tourner : la cour, les hangars, la poulie...

... Je me suis retrouvé devant la porte de l'Ermitage, étendu sur le foin de ma charrette. Le soleil se couchait, le bois était toujours paisible. Colaquet broutait tranquillement de l'herbe aux fentes de notre mur. Comment suis-je venu là? Comment ai-je pu éviter les uhlans, dont la grand'route était pleine? A moins que Colaquet ait eu l'idée de prendre à travers champs et de gagner la forêt par le chemin des carrières?... Le fait est que le

brave animal levait la tête très fièrement et remuait ses oreilles de l'air de me dire : « Je t'en ai tiré d'une belle!... » Je souffrais beaucoup. Pour descendre de charrette, dételer, rentrer chez moi, il m'a fallu un vrai courage. Je croyais m'être cassé la jambe une seconde fois. Pourtant, après une heure de repos, j'ai pu me lever, manger un peu, écrire ces quelques pages. La douleur n'est plus aussi vive, rien qu'une grande lassitude... C'est égal! je crois que cette nuit, je ne dormirai guère. Je sais qu'ils rôdent, qu'ils sont là, et je les ai vus à l'œuvre... Oh! ce malheureux paysan assassiné dans la cour de sa ferme, se traînant, s'accrochant aux murs!...

20 septembre...

Aux quatre coins de l'horizon, dans ce lointain des routes que le vent prend tout à coup en passant pour me l'apporter aux oreilles, c'est un roulement confus, continuel, un bruit de flot, lourd et monotone, qui enveloppe toute la forêt et s'écoule lentement vers Paris, pour s'arrêter là-bas où finissent les grands chemins, à la zone immense de l'investissement. Jusqu'à présent, l'inondation m'a épargné; et je suis là, dans mon Ermitage, anxieux, blotti, écoutant le flot qui monte, comme un naufragé sur une roche entourée d'eau.

Heureusement pour moi, si le pays est envahi, il n'est pas encore régulièrement occupé.

Les troupes passent et ne séjournent pas. Pourtant deux ou trois fois déjà j'ai entendu, la nuit, des patrouilles à cheval longer les murs de l'Ermitage. Aux approches de la chasse, les gendarmes forestiers passaient ainsi quelquefois, s'arrêtant un moment sous le portail pour jeter à la petite maison du garde un bonsoir retentissant. Les chiens aboyaient, se pressaient au chenil en soufflant. Puis une porte s'ouvrait, et le père Guillard apportait sur la route un grand pot de vin mousseux où trempait un fil de lune et qu'on vidait sans quitter l'étrier. Quelle différence avec ces patrouilles fantômes dont l'approche me fait battre le cœur! Cela passe silencieusement. De temps en temps un cliquetis de sabre, un ébrouement de cheval, quelques paroles à voix basse dans une langue dure et barbare qui écorche la brume. En voilà assez pour me tenir éveillé toute la nuit.

Le jour, des clairons aigres, criards, m'arrivent par bouffées dans le petit jardin, avec des batteries de tambours, sourds et fêlés, marquant lourdement le pas sur un rythme sautillant et baroque qui semble promener une danse de cannibales. Et c'est au son de ces tambours sauvages que toutes les races du Nord, les Goths, les Visigoths, les Ostrogoths, défilent sur nos belles routes de l'Ile-de-France, où cet automne superbe leur donne l'éblouissement d'un soleil inconnu et d'un ciel incomparable... Moi, pendant ce temps, je

fais ma vie aussi ignorée que possible. Je n'allume plus ma cheminée, pour supprimer la fumée qui rend le toit visible et vivant. Je ne sors plus, même dans l'enclos. Je suis sûr qu'il y a des herbes en travers de ma porte et que la forêt envahissante me barricade déjà. Enfin, par mesure de sûreté, j'ai tué mon coq. Ç'a été un dur sacrifice. J'aimais ce réveil brusque du petit jour, cet appel à la vie, au travail, que le coq lance à tout l'horizon, dressé droit sur ses ergots de bataille, avec un grand secouement d'ailes. Mais les Prussiens auraient pu l'entendre... Maintenant je n'ai plus dans ma basse-cour que trois ou quatre poules silencieuses et tranquilles et quelques lapins qui ne risquent pas de me trahir.

21, 22, 23 septembre...

... J'écris ceci, la nuit, à la lueur d'un petit feu de mottes sèches, une espèce de brasero allumé dans un petit coin de la salle sur le carreau. Je n'ai plus ni huile ni bougie. Il pleut. J'entends tout autour de l'Ermitage l'eau ruisseler sur deux lieues de feuilles. Le vent souffle. J'ai mon revolver tout armé près de moi, un fusil de chasse chargé à chevrotines, et j'attends que les bandits reviennent, car ils sont venus.

J'ai eu leur première visite il y a trois jours, dans l'après-midi du 21. Des pas lourds sur les pavés du cloître m'ont fait entr'ouvrir ma

lucarne, et j'ai vu cinq ou six grands diables en bérets, mines rougeaudes, figures basses et féroces comme celles des assassins de Goudeloup. Ils parlaient à demi-voix, s'avançaient timidement, aussi lâches que pillards. Je n'aurais eu qu'à tirer sur eux pour les mettre en fuite, mais l'éveil une fois donné, ils seraient revenus plus nombreux. J'ai attendu. Grâce à l'aspect sauvage de la maison, aux vignes, aux lierres qui la ferment comme une ruine, les bandits ont passé sans s'arrêter. Pourtant l'un d'eux, le dernier, s'est penché une minute à la serrure. Debout, derrière ma porte, le revolver au poing, j'entendais sa respiration tout en retenant la mienne. Peut-être avait-il vu la lumière de mon feu déjà en cendres et presque éteint. Le fait est que le misérable ne s'en allait pas et commençait à fourrager ma serrure avec sa baïonnette. Heureusement ses camarades l'ont appelé :

« Hartmann... Hartmann... »

Alors il est allé les rejoindre et j'ai pu regarder dans le clos par la lucarne.

Ils venaient d'enfoncer la porte du garde. Pauvre mère Guillard ! c'était bien la peine de me confier sa clef... Bientôt après des hurlements de joie m'annonçaient la découverte de la cave. Pour boire plus à leur aise, ils ont amené une barrique de vin dans le clos et l'ont hissée sur un large banc de pierre. La barrique défoncée, ils se sont mis à boire dans leurs bérets, dans leurs mains, criant, se bousculant.

Les têtes penchées disparaissaient dans le tonneau, en sortaient barbouillées de lie, et d'autres prenaient leur place avidement. Ce petit vin nouveau, fait de raisins noirs, serrés et aigres, a eu vite grisé tous ces buveurs de bière. Les uns chantaient, dansaient autour de la barrique. D'autres étaient rentrés chez le garde, et comme il n'y avait rien là qui pût les tenter, pour satisfaire leur désir de pillage, ils jetaient les meubles par la fenêtre, faisaient du feu avec une armoire de noyer dont les ais secs et rongés de vieillesse s'allumaient comme une botte de paille. A la fin, ils sont partis, ivres, sous la pluie battante. Devant le portail, il y a eu une querelle. J'ai vu luire des baïonnettes, un homme rouler lourdement dans la boue et se relever tout sanglant, l'uniforme souillé de la terre jaune des carrières. Et dire que la France est à la merci de ces brutes!...

Le lendemain, ils sont revenus, toujours les mêmes. J'ai compris par là qu'ils n'avaient pas ébruité leur aubaine, et je me suis un peu rassuré. Cependant me voilà tout à fait prisonnier. Je n'ose plus bouger de la grande salle. Tout près, dans un petit serre-bois, j'ai remisé Colaquet dont les galopades auraient pu me dénoncer. Le pauvre animal prend assez bien sa captivité, dort une partie du jour, et se secoue par moment tout entier, surpris de ne plus sentir l'air frais autour de lui... Au jour tombant, les Prussiens sont partis, plus ivres que la veille.

Aujourd'hui, je n'ai vu personne. Pourtant la barrique n'est pas encore vide. Je les attends.

24 septembre...

... Ce matin, canonnade furieuse. On se bat sous Paris. Le siège est commencé. Cela m'a causé une impression de douleur, de colère, impossible à rendre. Ils tirent sur Paris, les misérables! C'est l'intelligence du monde entier qu'ils visent. Oh! pourquoi ne suis-je pas là-bas avec les autres?...

Du coup, toutes mes transes de la veille ont disparu. J'ai eu honte de ma vie de taupe. Moi qui depuis huit jours ne buvais que de l'eau de citerne, je suis allé exprès remplir ma cruche au puits du cloître. Je ne sais pas pourquoi, il me semblait bon de courir quelque danger. En passant, j'ai regardé chez les Guillard et ma colère s'est encore excitée devant ce petit logis de pauvre mis à néant, les meubles détruits, brûlés, les vitres cassées. J'ai pensé à ce qu'ils feraient de Paris s'ils y entraient...

Je venais de fermer ma porte, quand j'ai entendu marcher dans le clos. C'était un de mes gueux de l'autre jour, celui-là même qui a si longtemps fourragé ma serrure. Il a regardé s'il restait encore du vin dans le tonneau, puis, sa gourde remplie, il s'est mis à boire, vautré tout de son long sur le banc de pierre, la tête

appuyée sur ses coudes. En buvant, il chantait. Sa voix jeune, vibrante, emplissait le cloître d'un refrain où le mois de mai, — *mein lieb, lieb Maï*. revenait toujours. Je l'avais juste en face de ma lucarne, à une bonne portée de revolver. Je suis resté longtemps à le regarder en me demandant s'il fallait le tuer. Du côté de Paris la canonnade grondait toujours et me secouait le cœur d'une terrible émotion... Après tout, peut-être qu'en tuant celui-là j'en sauverais d'autres, des miens, de ceux qui tombent là-bas sur les remparts...

Je ne sais pas si mon regard invisible, toute cette haine qui s'en allait de moi à lui, n'a pas fini par le troubler, le mettre en éveil. Mais tout à coup il a levé la tête, une tête aux cheveux touffus, hérissés, des yeux d'albinos, des moustaches rousses où les dents riaient férocement. Il a regardé un instant autour de lui avec méfiance; et, son ceinturon rajusté, sa gourde remplie, il est parti. Comme il passait près de ma lucarne, j'avais le doigt sur la détente. Eh bien! non. Je n'ai pas pu. Tuer pour tuer, aussi sûrement, presque sans danger, était au-dessus de mes forces. Ce n'est pas si facile qu'on pense de supprimer une vie de sang-froid.

Une fois sorti de l'Ermitage, échappé à cette vague impression de peur, le drôle a repris sa chanson de plus belle et je l'ai entendu s'éloigner en jetant à tous les arbres du bois son « *Mein lieb, lieb Maï...* »

Chante, chante, mon garçon, tu as bien manqué de ne plus le voir, ton joli mois de mai...

Octobre...

Quel jour? quelle date? Je n'en sais plus rien. Tout est brouillé dans ma tête. Pourtant il me semble bien que nous sommes en octobre. Les journées, uniformes pour moi, sont de plus en plus courtes, le vent plus froid; et les grands arbres qui m'entourent s'éclaircissent à chaque coup de vent. Du côté de Paris, la canonnade incessante fait à toute ma vie un accompagnement lugubre, une basse sourde et profonde confondue sans cesse avec ma pensée. Il faut croire que les Prussiens ont de la besogne par là-bas, car mes maraudeurs ne sont pas revenus. Je n'entends même plus ces longs roulements de fourgons et de tambours qui sonnaient sur les routes autour du bois. Aussi j'ai refait du feu dans la salle et je circule à travers l'enclos librement.

De jour en jour la vie matérielle devient plus difficile. Tout me manque, le pain, le vin, l'huile à brûler. Il y a un mois, avec le soleil, la maison ouverte, le bien-être de la chaleur, les privations étaient encore supportables; mais à présent, c'est dur. Dans la basse-cour, il ne me reste que deux poules toujours cachées sous les poutres à cause du vent de pluie qui souffle continuellement. Je fais des bour-

rées avec les branches des arbres fruitiers, qui cassent et tombent, fragiles, les feuilles ne les protégeant plus. Les pommiers ont des mousses dorées, les pruniers de longues lignes de gomme claire sous l'écorce résineuse, et cela me donne de grands feux gais qui gardent un peu de soleil dans leur chaleur. J'ai aussi cueilli mes dernières pommes, toutes rouges du frisson des gelées, et je suis parvenu à me faire un mauvais petit cidre, dont je me sers en guise de vin. Pour le pain, c'est plus difficile. Avec la farine du malheureux Goudeloup, j'ai essayé de pétrir de la pâte au fond d'un tiroir de bahut servant de huche; après quoi, sous la cendre, entre des briques chaudes, j'ai fabriqué, tant bien que mal, d'épaisses galettes dont la croûte est brûlée et l'intérieur à peine cuit. Elles m'ont rappelé ces rondelles de pâte que, tout enfant, je mettais entre les pincettes pour faire des petits pains gros comme des pastilles.

De temps en temps, il m'arrive une aubaine. Ainsi, l'autre jour, en furetant dans la maison du garde, j'ai trouvé sur la planche d'un placard moisi d'humidité quelques bouteilles d'eau de noix échappées au pillage; une autre fois, un grand sac que j'ai ouvert avec des battements de cœur, croyant qu'il contenait des pommes de terre. J'ai été bien saisi en tirant de là des becs de pies, des têtes de vipères, sèches et grises comme de la poussière, des queues d'écureuils en belle fourrure

rousse, des queues de mulots minces comme une tresse de soie. Ce sont les petits profits des gardes-forestiers ; on leur donne tant par tête ou par queue de bêtes malfaisantes. Aussi gardent-ils chez eux très religieusement ces trophées de chasse, que l'administration leur achète tous les mois.

« Ça paye toujours le tabac, » comme disait le brave Guillard.

J'avoue qu'en ce moment je donnerais volontiers tout cet ossuaire pour quelques paquets de la régie. Je n'ai plus de tabac que pour deux ou trois jours, et c'est là, en vérité, la seule disette qui m'effraye. La forêt est pour moi un garde-manger inépuisable. Quand ma basse-cour sera vide, je pourrai, avec des collets, prendre quelques-uns de ces beaux coqs faisans qui viennent autour de l'Ermitage piquer des graines de sarrasin enfouies dans la terre humide ; mais le tabac, le tabac...

Je lis un peu, j'ai même essayé de peindre. C'était l'autre matin, par un beau soleil rouge, dans l'air opaque de brouillard. Il y avait sous le hangar un tas de pommes qui me tentaient avec leurs belles couleurs nuancées du vert tendre des feuilles nouvelles aux tons ardents des feuilles mortes. Mais je n'ai pas pu travailler longtemps. Au bout d'un moment, le ciel était devenu noir. Il pleuvait à torrents. Et de grandes troupes d'oies sauvages, le vol battant, le cou tendu, passaient au-dessus de la maison, annonçant un hiver rude et la

neige prochaine au duvet blanc tombé de leurs ailes...

Même mois...

Aujourd'hui, grande excursion à Champrosay. Rassuré par le silence des environs, j'ai attelé Colaquet de bonne heure, et nous sommes partis. A défaut de visage humain, j'avais besoin de voir des routes, des maisons.

J'ai trouvé le pays aussi désert, aussi silencieux et bien plus lugubre que la dernière fois. Les Prussiens n'ont fait que passer, mais partout ils ont laissé leur trace. J'ai cru voir un village d'Algérie après une pluie de sauterelles, quelque chose de nu, de dépouillé, de rongé, de criblé ; les logis ouverts, portes et fenêtres, jusqu'aux grilles des chenils et aux claires-voies des clapiers. Je suis entré dans quelques maisons... Nos paysans sont un peu comme les Arabes. On les voit aux champs, dans leurs cours, au seuil de leurs portes ; mais ils laissent pénétrer difficilement le Parisien chez eux. Maintenant, je pouvais fouiller jusqu'au fond toutes ces vies inconnues, tous ces logis abandonnés.

Les habitudes s'y voyaient encore, tracées au manteau des cheminées sombres de suie, pendues aux cordes des petites cours où sèchent des lessives, fixées aux murs par des clous vides, et dans la table de noyer par des marques faites d'un couteau distrait, des entailles creu-

sées d'une bouchée à l'autre. Tous ces intérieurs villageois se ressemblaient. J'en ai visité un, pourtant, qui avait un luxe de plus que les autres; un salon, ou du moins quelque chose qui voulait être un salon. Dans une petite pièce carrelée, derrière la cuisine, on avait tendu un papier vert, mis des vitraux coloriés à la fenêtre, des chenets dorés, un guéridon, et un grand fauteuil couvert d'une perse usée. On sentait là toute l'ambition d'une vie de paysan. Sûrement, cet homme avait dû se dire : « Quand je serai vieux, que j'aurai bien trimé, bien sué, je me ferai bourgeois. J'aurai un salon, comme chez le maire, avec un bon fauteuil pour m'asseoir dessus. » Pauvre diable! On le lui a bien arrangé, son salon.

Je suis parti de Champrosay, le cœur serré. La tristesse de ces maisons abandonnées m'avait saisi et pénétré comme le froid qui tombe des murs d'une cave. Aussi, pour rentrer à l'Ermitage, j'ai fait un long détour à travers bois. J'avais besoin d'air, de nature.

Malheureusement tout ce côté de la forêt a un aspect de sauvagerie et d'abandon qui n'est pas bien égayant non plus. D'anciennes carrières explorées ont mis là des encombrements de roches, un dispersement de cailloux qui rendent le sol plus sec et stérile. Pas un brin d'herbe sur les chemins. Seuls des violiers, des ronces, des lierres montent de ces grands trous béants, en s'accrochant de toutes leurs racines aux aspérités des pierres; et dans cet

enlacement de branches dépouillées, les carrières paraissent plus profondes. Nous allions depuis un moment à travers des roches. Tout à coup Colaquet s'arrête et se met à remuer ses oreilles avec terreur. Qu'est-ce qu'il y a? Je me penche, je regarde... C'était le cadavre d'un soldat prussien qu'on avait jeté la tête en bas dans la carrière. J'avoue que j'ai frissonné. Sur la grande route, dans la plaine, ce cadavre m'aurait moins frappé. Où il y avait tant de soldats et de fusils, la mort prévue semble errer tout le jour; mais ici, dans ce trou, à ce coin de bois, cela sentait l'assassinat, le mystère... En regardant bien, j'ai cru reconnaître mon maraudeur de l'autre jour, celui qui chantait le mois de mai de si bon cœur. Est-ce un paysan qui l'a tué? Mais ce paysan, d'où viendrait-il? Il n'y a plus personne à Champrosay, à Minville, aux Meillottes. Plutôt quelque querelle entre camarades, une de ces batailles d'ivrognes, comme j'en ai vu une des fenêtres de l'Ermitage...

Je suis rentré très vite; et tout le soir j'ai songé que j'avais pour seul hôte, pour seul compagnon, dans la forêt immense et triste, ce cadavre étendu sur le sable rouge des carrières...

Date inconnue...

Il pleut, il fait froid. Le ciel est noir. Je vais et viens tout seul dans l'Ermitage, faisant des

fagots et du pain, pendant que la canonnade résonne incessamment, et par un singulier phénomène, secoue le sol encore plus que l'air. Avec mes travaux de prisonnier, ma vie égoïste et silencieuse au milieu de ce terrible drame, je me fais l'effet d'une fourmi s'agitant tout au ras de la terre, sourde aux bruits de l'humanité trop grands pour sa petitesse, et qui l'entourent sans la troubler. De temps en temps, pour me distraire, j'entreprends un voyage à Champrosay, sans craindre les Prussiens qui ont décidément abandonné la route de Corbeil et descendent vers Paris par Melun et Villeneuve-Saint-Georges. Deux ou trois fois pourtant, le galop d'un cheval m'a forcé à me réfugier dans quelque hangar, et j'ai vu passer l'estafette, rapide et pressée, traversant le pays seulement pour le relier au quartier général, prendre possession de la route, la marquer au fer des chevaux prussiens.

Ce village désert, aux maisons ouvertes, m'intéresse et me charme comme une sorte de Pompéi. Je le parcours, je le fouille. Je m'amuse à reconstruire la vie de tous ces absents...

Un autre jour...

... Il se passe autour de moi quelque chose d'extraordinaire. Je ne suis pas seul dans la forêt. Il y a évidemment quelqu'un de caché par ici, et quelqu'un qui tue. Aujourd'hui, dans le lavoir de Champrosay, j'ai trouvé un

second cadavre. Un Saxon étendu, sa tête blonde hors de l'eau, couchée sur la margelle humide. Du reste bien enfoui, jeté à l'oubli dans ce petit lavoir entouré de taillis, aussi sûrement que l'autre, là-bas, dans les carrières de la forêt. Par hasard, j'avais mené Colaquet jusque-là pour le faire boire. L'apparition de ce grand corps immobile m'a saisi. Sans la mare de sang qui inondait la pierre autour de sa tête et se mêlait dans l'eau aux derniers rayons d'un soleil de pourpre, on aurait pu croire qu'il dormait, tant ses traits étaient apaisés et tranquilles. J'ai remarqué souvent cela sur le visage des morts. Pendant une minute de grâce, ils ont quelque chose plus beau que la vie, une sérénité sans sourire, un sommeil sans souffle, un rajeunissement de tout l'être qui semble comme une halte entre les agitations de l'existence et les surprises de l'inconnu qui va s'ouvrir.

Pendant que je regardais ce malheureux, le soir tombait. Dans le crépuscule, clair sans éblouissement, une grande douceur descendait sur toutes choses. Les routes se prolongeaient, régulières et droites, déjà plus lumineuses que le ciel. Le bois s'étendait en masses sombres, et au-dessous de moi un petit chemin de vignes s'éclairait vaguement d'un rayon de lune. Sur cette nature au repos après sa journée de fatigue, sur les champs silencieux, la rive muette, tout ce paysage calme entrant doucement dans la nuit, il y avait le même

recueillement, le même agrandissement que sur ce visage de soldat envahi par la mort.

Un autre jour...

... Entre Champrosay et les Meillottes, au milieu d'un parc qui longe la Seine, se trouve une belle maison Louis XV, du temps du marquis d'Étiolles et de madame de Pompadour. Deux charmilles droites et épaisses descendent jusqu'à la rivière, montrant, — l'été, — au bout des feuillages verts inclinés, un miroir d'eau bleue confondu dans le bleu du ciel. Toute l'ombre des vieilles allées a l'air de s'échapper par ces deux trous de lumière. A l'entrée, près des grilles, un large fossé bordant les pelouses, un rond-point de tilleuls moussus, des bornes ébréchées aux roues des voitures disent l'ancienneté de cette maison discrète. J'ai eu la fantaisie d'entrer là l'autre jour.

Par une allée tournante je suis arrivé tout de suite aux perrons. Les portes étaient ouvertes, les volets cassés. Dans les grands salons du rez-de-chaussée où des panneaux s'effaçaient tout le long de la boiserie blanche, il ne restait plus un meuble. Rien que de la paille; et sur la façade, parmi les sculptures des balcons, des traces toutes fraîches, des éraflures marquaient la descente du mobilier par les croisées. La salle du billard était seule intacte. Les officiers prussiens sont comme les nôtres, ils aiment beaucoup jouer au billard.

Seulement ces messieurs avaient tiré à la cible dans une glace pour s'amuser, et avec ses rayures, ses cassures éclaboussées, ses petits trous ronds tout noirs dans la lumière, cette glace ressemblait à un lac gelé, sillonné par des patins aigus. Défoncées à coups de baïonnettes et de crosses, de hautes portes-fenêtres laissaient passer le vent qui roulait des feuilles mortes jusque sur les planchers. Dehors, il s'engouffrait sous la nef des charmilles, balançait une barque oubliée sur l'étang, pleine de branches brisées, de feuilles de saule couleur d'or.

J'ai suivi les allées jusqu'au fond. Il y a là, dans un coin de terrasse, un pavillon en briques rouges qui se dresse au-dessus de la rivière. Comme il est enfoui dans les arbres, les Prussiens n'ont pas dû le voir. Pourtant la porte était entr'ouverte. J'ai trouvé à l'intérieur un petit salon tapissé d'une perse claire à feuillage qui semble continuer le jasmin de Virginie grimpant entre les persiennes. Un piano, de la musique dispersée, un livre oublié sur un pliant de bambou, à cette place qui regarde la Seine; et sous le jour discret des persiennes fermées, élégant et sobre dans un cadre d'or, un portrait de femme. Femme ou jeune fille? On ne sait. Brune, grande, l'air ingénu, le sourire énigmatique, des yeux couleur de regard, de ces yeux de Paris changeant selon la flamme qui les éclaire. C'est le premier visage que j'aie vu depuis deux mois, et si vivant, si

fier, si jeune dans sa gravité! L'impression que m'a faite ce portrait est singulière... Je rêvais des après-midi d'été qu'*elle* avait dû passer là, cherchant la solitude et la fraîcheur à ce coin du parc. Le livre, la musique disaient une nature distinguée; et il était resté dans le demi-jour de ce réduit comme un parfum de l'été fini, de la femme disparue, d'une grâce réfugiée tout entière au sourire de ce portrait.

Qui est-elle? Où est-elle? Je ne l'ai jamais vue. Je ne la rencontrerai probablement jamais. Et cependant, sans que je sache pourquoi, je me suis senti moins seul en la regardant. J'ai lu le livre qu'elle lisait, tout heureux d'y trouver des marques. Et depuis, je ne passe pas un jour sans y penser. Il me semble que si j'avais ce portrait ici, l'Ermitage serait moins triste; mais pour compléter le charme du visage, il faudrait avoir aussi le jasmin grimpant du pavillon, les roseaux du bord de l'eau, et les petites plantes sauvages du fossé, dont la saveur amère me revient en écrivant ces lignes.

Un soir, en rentrant...

... Trouvé encore un Prussien mort. Celui-là était couché dans un fossé du bord de la route. C'est le troisième... Et toujours la même blessure, une entaille effroyable à la nuque... C'est comme une signature, toujours de la même main.

Mais qui?...

15 novembre...

... Pour la première fois depuis longtemps, je puis mettre une date à mon journal, et me reconnaître un peu dans cet embrouillement de journées uniformes. Ma vie est toute changée. L'Ermitage ne me paraît plus aussi muet, aussi triste; il y a maintenant de longues causeries à voix basse, la nuit, près des feux couverts dont nous emplissons la cheminée de la salle. Le Robinson de la forêt de Sénart a trouvé son Vendredi, et voici dans quelles circonstances.

Un soir de la semaine dernière, vers les huit ou neuf heures, pendant que j'étais en train de faire rôtir une belle poule faisane à un tournebroche de mon invention, j'entendis des coups de fusil du côté de Champrosay. C'était si extraordinaire, que je restai très attentif, tout prêt à éteindre mon feu, à faire disparaître cette petite lueur qui pouvait me trahir. Presque aussitôt des pas précipités, très lourds sur le gravier de la route, se rapprochèrent de l'Ermitage, suivis d'aboiements et de galops furieux. On avait l'impression d'un homme relancé, chassé à courre, avec des chevaux et des chiens acharnés sur ses talons. En frissonnant, gagné par cette terreur vivante que je sentais arriver vers moi, j'entr'ouvris ma fenêtre. Dans le clos plein de lune, un homme entrait à ce moment, courant vers la maison du garde avec

une certitude qui me frappa. Certainement il connaissait les êtres. Au passage, je ne pus distinguer ses traits. Je vis seulement la blouse bleue d'un paysan, toute remontée dans l'agitation d'une course folle. Par une croisée défoncée, il sauta dans la maison des Guillard, et disparut dans la nuit du logis vide. Derrière lui, un grand chien blanc arrivait à l'entrée du cloître. Dérouté une minute, il resta là à remuer la queue et à renifler, puis se coucha de tout son long devant le vieux portail, donnant de la voix pour attirer les chasseurs. Je savais que les Prussiens avaient souvent des chiens avec eux, et je m'attendais à voir paraître une patrouille de uhlans... La vilaine bête! comme je l'aurais étranglée volontiers, si elle avait été à portée de mon bras. Je voyais déjà l'Ermitage envahi, fouillé, ma retraite découverte, et j'en voulais à ce malheureux paysan d'être venu se réfugier tout près de moi, comme si la forêt n'avait pas été assez grande. Quel sentiment égoïste que la peur!...

Heureusement, les Prussiens n'étaient sans doute pas en nombre, et le noir, l'inconnu de la forêt les intimida. Je les entendis rappeler leur chien, qui continuait devant la porte ses hurlements, ses petits cris de bête en arrêt. A la fin pourtant il se décida à partir, et le bruit de ses bonds à travers les branches, les feuilles mortes, se perdit au loin. Le silence qui suivit me glaça. Il y avait un homme là, en face de moi. Par l'ouverture ronde de ma lucarne, j'es-

sayai de percer l'ombre d'un regard. La petite maison du garde était toujours morne et silencieuse, avec les trous noirs de ses fenêtres sinistres sur la façade blanche. Je me figurais le malheureux blotti dans un coin, transi, peut-être blessé. Allais-je le laisser sans secours?... Mon hésitation ne fut pas longue... Mais juste au moment où j'entr'ouvrais doucement ma porte, elle reçut du dehors une poussée violente, et quelqu'un se précipita dans la salle :

« N'ayez pas peur, monsieur Robert, c'est moi... C'est Goudeloup... »

C'était le fermier de Champrosay, celui-là même que j'avais vu la corde au cou, prêt à être pendu dans la cour de sa ferme. A la lueur du feu, je le reconnus tout de suite; pourtant il avait quelque chose de changé. Hâve, maigri, envahi par une barbe trop longue, son regard aigu, sa lèvre serrée en faisaient un être bien différent du fermier aisé, heureux, que j'avais connu autrefois. Du coin de sa blouse, il essuyait du sang sur ses mains.

« Vous êtes blessé, Goudeloup? »

Il eut un petit rire singulier :

« Non... Non... C'en est un que je viens de saigner, là-bas, sur la route. Seulement, cette fois, je n'ai pas eu de chance. Il en est venu d'autres pendant que je travaillais... C'est égal! Celui-là ne se relèvera pas. »

Et il ajouta, toujours avec son petit rire féroce qui découvrait ses dents espacées comme des dents de loup :

« Voilà le quinzième que je couche depuis deux mois... J'espère que c'est joli pour un homme seul, et qui n'a pas d'autre arme que ça. »

Il avait tiré de sa blouse un sécateur, un de ces grands ciseaux de jardinier qui servent à tailler les rosiers, les arbustes. J'eus un frisson d'horreur en regardant cet outil d'assassin au bout de cette main sanglante; mais j'étais muet depuis si longtemps, privé de toute communication avec un être humain, que, ce premier mouvement de répulsion vaincu, je fis asseoir ce malheureux à ma table. Alors, dans le bien-être de la petite salle, à la chaleur des bourrées, à l'odeur du faisan qui achevait de se dorer devant la flamme, sa figure de fauve sembla s'adoucir. Ses yeux habitués à l'ombre des longues nuits clignotèrent un peu, et d'une voix tranquille il me raconta son histoire.

« Vous m'avez cru pendu, monsieur Robert; eh ben! moi aussi, j'ai cru que je l'étais... Figurez-vous que lorsque les uhlans sont arrivés devant la ferme, j'avais d'abord essayé de me défendre; mais ils ne m'ont pas même donné le temps de décharger mon second fusil. Pas plus tôt le premier coup parti, le portail était forcé, et j'avais trente de ces bandits sur le dos. Ils m'ont mis la corde du grenier au cou, et hisse!... Pendant une minute, tout étourdi de ne plus sentir la terre sous mes pieds, j'ai vu tourner autour de moi la ferme, les hangars, les chenils, ces grosses

faces rouges qui riaient en me regardant, et vous-même que j'apercevais là-bas, dans la brèche du mur, pâle comme un fantôme. Cela me faisait l'effet d'un rêve!... Voilà que tout à coup, en me débattant, je ne sais pas pourquoi l'idée m'est venue de faire le signe de détresse maçonnique. J'avais appris ça dans ma jeunesse, du temps que je faisais partie de la loge du Grand-Orient. Aussitôt mes bandits lâchent la corde et je retrouve la terre sous mes pieds. C'était leur officier — un gros à favoris noirs — qui m'avait fait dépendre, rien que pour mon geste.

— « Vous êtes franc-maçon, me dit-il tout bas en très bon français, je le suis aussi... et je n'ai pas voulu laisser sans secours un frère qui m'implorait... Filez vite et qu'on ne vous revoie plus... »

« Je suis sorti de chez moi, la tête basse, comme un mendiant. Seulement je ne suis pas allé bien loin, vous pensez. Caché dans les débris du pont, vivant de raves crues et de prunelles, j'ai assisté au pillage de mon bien, les greniers vidés, la poulie grinçant tout le jour pour descendre les sacs, le bois brûlé en pleine cour, de grands feux autour desquels on buvait mon vin, et mes meubles, mes troupeaux s'en allant pièce à pièce par les routes. Enfin, quand il n'est plus rien resté, chassant devant eux ma dernière vache à coups de fouet, ils sont partis en mettant le feu à la maison. Ce soir-là, lorsque j'ai eu fait le tour de ma ruine,

lorsque j'ai calculé en pensant aux enfants que de toute ma vie je ne pourrais plus réunir un bien pareil, même en me tuant de travail, je suis devenu fou de rage. Le premier Prussien que j'ai rencontré sur la route, j'ai sauté dessus comme une bête sauvage, et je lui ai coupé le cou avec ça...

« A partir de ce moment, je n'ai plus eu que cette idée : faire la chasse aux Prussiens. J'ai tenu l'affût la nuit, le jour, m'attaquant aux traînards, aux maraudeurs, aux estafettes, aux sentinelles. Tous ceux que je tue, je les porte dans les carrières, ou je les jette à l'eau. C'est cela surtout qui est pénible. Différemment, doux comme des agneaux. On en fait autant dire ce qu'on veut... Pourtant, celui de ce soir était plus solide que les autres ; et puis, c'est ce satané chien qui a donné l'éveil. Aussi, maintenant, il va falloir se tenir tranquille un bout de temps ; et avec votre permission, monsieur Robert, je passerai quelques jours chez vous... »

Tout en parlant, il avait repris sa physionomie sinistre et la fixité singulière que ses terribles affûts ont donnée à son regard. Quel sinistre compagnon je vais avoir là...

20 novembre...

Nous venons de passer une semaine terrible. Pendant huit jours, des patrouilles prussiennes n'ont cessé de parcourir la forêt dans

tous les sens. Elles longeaient les murs de l'Ermitage, entraient même dans le clos ; mais la petite maison du garde, pillée et grande ouverte, les lierres, les ronces qui donnent à la mienne un aspect si délabré, nous ont sauvés. Mon compagnon et moi, nous sommes restés tout le temps enfermés, assourdissant nos pas dans la salle, nos voix près du foyer, et ne faisant plus de feu que la nuit.

Si l'on nous avait découverts, cette fois, c'était la mort. Aussi j'en voulais un peu à Goudeloup d'avoir fait de moi son complice en venant se réfugier ici. Le paysan le comprenait, et, à plusieurs reprises, il m'a proposé de s'en aller chercher un abri ailleurs. Mais je n'ai jamais pu y consentir. Pour me remercier de mon hospitalité, il me rend une foule de petits services. Très empressé, très adroit à tous les détails de la vie pratique que j'ignore, il m'a appris à faire du pain mangeable, du vrai cidre, de la bougie. C'est plaisir de le voir s'activer tout le jour, restreignant à l'espace étroit de notre unique salle ses facultés de travail et d'ordre qu'il élargissait autrefois à la gérance de sa vaste ferme et de ses cinquante arpents de terre. Morne et silencieux du reste, immobile le soir pendant des heures, la tête dans ses mains comme tous ces travailleurs acharnés en qui la vie physique surmenée endort la vie morale ; et je souris quelquefois en remarquant que, malgré les circonstances dramatiques où nous vivons, il a

conservé l'habitude des repas prolongés et met le temps d'une halte entre chaque bouchée. Tel qu'il est, cet homme m'intéresse. C'est le paysan dans toute sa férocité native. Sa terre, son bien, lui tiennent autrement au cœur que la patrie, la famille. Il me dit avec naïveté les choses les plus monstrueuses. S'il en veut aux Prussiens, c'est seulement parce qu'ils ont brûlé sa ferme; et les laideurs de l'invasion ne l'émeuvent que lorsqu'il songe à sa moisson perdue, à ses champs restés déserts là-bas, sans labour ni semence.

22 uovembre...

Aujourd'hui nous avons eu ensemble une longue conversation. Nous étions sous le hangar, assis en travers d'une échelle; et malgré la froideur de l'air imprégné de pluie qui nous arrivait de la forêt avec des parfums de bois humide et de sol détrempé, nous éprouvions à respirer le plaisir de deux marmottes sortant de leur terrier. Goudeloup fumait une pipe bizarre qu'il s'était faite d'une coquille de colimaçon, et il y mettait une exagération de bien-être et de contentement qui n'était pas sans malice. Malgré ma grande envie de fumer, j'ai déjà refusé plusieurs fois de me servir de son tabac, sachant bien comment il se le procure, et m'attendant toujours à y voir des petites floches de drap bleu dont sont faits les uniformes prussiens. Comme il me surpre-

nait la narine ouverte, humant cette bonne odeur de fumée qui me tentait, il m'a dit avec ce sourire matois des paysans qui plisse les yeux en amincissant la lèvre un peu mauvaisement :

« Eh bien! voyons, vous ne fumez donc point?...

MOI.

Non, merci. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas de votre tabac.

GOUDELOUP.

Parce que je suis allé le prendre dans leurs poches. Pourtant, c'était mon droit. Ils m'ont assez volé pour que je les vole aussi; et ce n'est pas quelques poignées de mauvais tabac qui me payeront tout mon blé, toute mon avoine...

MOI.

Avec cette différence que ces gens vous ont laissé la vie, tandis que vous...

GOUDELOUP.

Oui, c'est vrai, ils m'ont laissé la vie, mais ils m'ont brûlé ma ferme... ma pauvre ferme! C'était moi qui l'avais fait bâtir... Et mes troupeaux, et ma moisson; dix ares de récolte. Tout cela était assuré contre la grêle, l'incen-

die, le tonnerre; mais qui m'aurait dit que si près de Paris, avec tant d'impôts qu'on nous faisait payer pour avoir de bons soldats, il aurait fallu m'assurer contre les Prussiens? A présent je n'ai plus rien. Est-ce que ce n'est pas pire que la mort, des catastrophes pareilles?... Ah! oui, ils m'ont laissé la vie, les misérables. Ils m'ont laissé la vie pour aller aux portes, tendre la main avec la femme et les enfants. Voyez-vous, quand je pense à ça, il me vient des colères rouges, des envies de sang, de...

MOI.

Comment! vous n'en avez donc pas assez tué?...

GOUDELOUP.

Non, pas encore assez... Je vais même vous avouer une chose, monsieur Robert. Vous êtes un bon garçon, vous m'avez bien accueilli, et ce n'est certes pas à dédaigner, du temps qu'il fait, une cheminée comme la vôtre. Eh bien! tout de même, il y a des moments où je m'ennuie chez vous. J'ai envie de me sauver, de recommencer mes affûts au bord du chemin. C'est si amusant d'attendre un de ces gueux-là au passage, de le guetter, de le suivre, de se dire : « Pas maintenant... » et puis hop! on saute dessus et on le couche... Encore un qui ne mangera pas de mon blé!

MOI.

Vous que j'ai connu si doux, si tranquille, comment pouvez-vous parler de tout cela sans la moindre émotion?

GOUDELOUP.

Faut croire qu'il y avait au fond de moi une mauvaise bête que la guerre a fait sortir... Pourtant la première fois, je dois dire, ç'a m'a saisi. C'était ce soldat du train que j'ai rencontré le soir même de ma ruine. Je tapais de toutes mes forces sur l'uniforme, sans bien me rendre compte qu'il y avait un homme dessous; puis, quand j'ai senti fléchir ce grand corps, ce sang, cette chaleur vivante, qui m'inondait, alors j'ai eu peur. Mais, tout de suite, j'ai pensé aux sacs de farine crevés, éventrés dans ma cour; et je n'ai plus rien eu.

MOI.

Puisque vous leur en voulez tant, pourquoi n'essayez-vous pas de rentrer dans Paris ou de rejoindre les armées de province? Vous pourriez vous battre à visage découvert, tuer des Prussiens, sans traîtrise, sur un champ de bataille.

GOUDELOUP.

Aller à la guerre, monsieur Robert?... Mais

je ne suis pas un militaire. Mes parents ont même payé assez cher pour m'empêcher de l'être... Je suis un paysan, moi, un malheureux paysan qui se *revenge* et qui n'a besoin de personne pour l'aider. »

A mesure qu'il me parlait, je voyais revenir en lui l'être farouche que j'avais recueilli un soir. Les yeux fous se rapprochaient du nez. Ses lèvres se pinçaient. Ses doigts crispés cherchaient une arme...

28 novembre...

Il est parti. Je devais m'y attendre. Le misérable s'ennuyait de ne plus tuer. Avec la promesse de venir quelquefois la nuit gratter à ma porte, il s'est enfoncé dans l'ombre moins sinistre que lui-même. Eh bien! si brute qu'il fût, je le regrette. La solitude amène à la longue une torpeur, un endormement de tout l'être, qui a vraiment quelque chose de malsain. Il y a dans la parole une mise en train pour les idées. A force de parler à ce paysan de patrie, de dévouement, j'ai réveillé en moi tout ce que je m'acharnais à faire naître en lui. Je me sens tout autre, maintenant. Et puis la guérison, la conscience de la force qui revient de jour en jour... Je voudrais agir, me battre...

30 novembre, 1er, 2 décembre...

Un froid épouvantable. Vers Paris, la ca-

nonnade résonne de toute la sécheresse du sol et de l'air. Je n'avais encore rien entendu de pareil. Ce doit être une vraie bataille. Par moments, il me semble qu'elle se rapproche, car je distingue les feux de peloton, les déchirements horribles des mitrailleuses. Tout autour d'ici, il y a une agitation générale et comme des contre-coups de la bataille. Sur la route de Melun, c'est un mouvement continuel de troupes. Sur celle de Corbeil, des estafettes effarées filent au grand galop... Que se passe-t-il donc?... Malgré le froid, je vais, je rôde, cherchant les routes du bois où la canonnade m'arrive plus distincte...

Quelquefois je fais ce rêve : Paris sortant des remparts où il est prisonnier, les troupes françaises arrivant jusqu'ici, la forêt de Sénart pleine de pantalons rouges, et moi-même me mêlant à eux pour chasser les Prussiens, reconquérir la France... Dieu!...

5 décembre...

A la canonnade incessante de ces derniers jours a succédé un silence de mort. Que se passe-t-il? Je suis dans une anxiété horrible. Si Paris était sorti de ses murs et marchait maintenant par les routes, les Prussiens débandés, refoulés, encombreraient la campagne, changeraient leurs campements. Mais non. Depuis hier, je ne fais que parcourir dans tous les sens les quatre lieues de forêt qui m'entourent

comme une muraille, et c'est en vain que j'interroge les chemins environnants, silencieux, mornes comme à l'ordinaire. De loin, à travers les branches, j'ai aperçu, en approchant de Montgeron, une compagnie de Bavarois faisant l'exercice au découvert d'une plaine. Alignés tristement sous le ciel bas et jaune, ils remuaient d'un air résigné la boue de cette terre morte, privée de semence.... Évidemment, Paris n'a pas fait encore sa trouée; mais il ne s'est pas rendu non plus, car ces soldats avaient des mines bien piteuses pour des triomphateurs.

Sur leurs têtes, des tourbillons de corbeaux passaient s'en allant tous vers la grande ville, avec des cris, des repos aux plis de terrain. Jamais je n'en avais tant vu, même aux hivers paisibles où la France entière est semée de blé. Cette année, c'est une autre semence qui les attire.

6 décembre...

Dieu soit loué! Paris est encore debout et bien vivant. J'ai eu de son existence une preuve charmante. J'étais ce matin au puits du cloître quand j'ai entendu du côté de Draveil une fusillade assez vive. Presque aussitôt un bruit singulier, comme le claquement de toile d'une voile en pleine mer, l'effort d'un cordage qui crie en se tendant a passé dans l'air au-dessus de moi. C'était un ballon, un beau ballon jaune, très visible sur la teinte sombre des

nuages. D'où j'étais, il me semblait flotter à la pointe des arbres, quoiqu'en réalité il fût beaucoup plus haut. Je ne puis dire combien la fragilité de ce ballon de soie, dont je voyais très bien le filet d'enveloppe, m'a ému, enthousiasmé. Je songeais qu'en effet au-dessus de toute cette France vaincue planait encore l'âme de Paris, une force vive plus puissante que tous les canons Krupp rassemblés, et moi, Parisien, cela me rendait fier. J'avais envie de pleurer, de crier, d'appeler. J'ai levé les bras en l'air vers deux points noirs immobiles au bord de la nacelle, deux vies humaines ballottées par tous les courants du ciel, au-dessus des rivières où l'on se noie, des précipices où l'on se brise et des armées prussiennes que l'on doit voir de là-haut comme d'immenses grouillements de fourmilières au ras du sol... Une ligne noire très légère s'est dessinée sous le ballon : j'ai entendu dans les branches un bruit de sable répandu, et la vision s'est perdue au fond des nuages.

9 décembre...

Qu'est-ce que je fais ici ? En vérité, je commence à être honteux de mon inaction... Aujourd'hui j'avais du pain à cuire, je n'en ai pas eu le courage. Tous ces détails auxquels je prenais plaisir, — comme les reclus, les solitaires, ces égoïstes déguisés, — à présent, je les trouve méprisables. Me voilà tout à fait

guéri, à peine quelques douleurs les jours du grand froid. Je n'ai plus le droit de rester à l'Ermitage. Ma place est là-bas sur le rempart, avec les autres... Mais comment faire pour les rejoindre? Il paraît que l'investissement est très serré, que d'une sentinelle à l'autre il n'y a qu'une portée de fusil. Si au moins j'avais un compagnon, quelqu'un du pays qui connût bien les routes. Je pense à Goudeloup. Je n'aurais pas dû le laisser partir. Qui sait où il est, maintenant? Peut-être pendu à quelque croix de carrefour, ou mort de froid au fond d'une carrière. Pourtant l'autre soir, du côté des Meillottes, j'ai entendu un cri, rien qu'un cri, mais horrible, long, désespéré comme un sanglot, et tout de suite j'ai pensé : « Goudeloup est là »... Eh! oui, cet homme est un assassin. Mais au moins il agit, il satisfait grossièrement un besoin de vengeance, de justice, qui est en lui. Moi, je mange, je me chauffe, je dors. De nous deux, quel est le plus méprisable?

10 décembre...

Retourné à Champrosay par un froid terrible. Les maisons au long de la route, aveugles de toutes leurs fenêtres noires, avaient l'air de mendiantes tristes. J'ai revu le parc, le pavillon du bord de l'eau, et le portrait souriant qui l'habite. Le froid n'avait pas terni le visage reposé, ni les teintes douces de la robe d'été.

Seulement le regard m'a semblé plus ferme, plus sévère, comme si j'y sentais un reproche. Dès le seuil, j'ai compris qu'on ne m'acceptait plus là. Discrètement j'ai refermé la porte, descendu les marches couvertes de mousse gelée... Et toute la nuit, ce clair regard de Parisienne m'a poursuivi comme un remords.

11 décembre...

Ce matin, en allant relever les collets au fond du jardin, j'ai trouvé un pigeon. Cela m'a étonné. Les pigeons familiers ne restent pas sur les toits déserts, et jusqu'à présent, je n'avais pris que des tourterelles des bois. Celui-ci était bien un pigeon domestique, assez gros, les pattes et le bec roses, les ailes mêlées de roux et de blanc. Le collet ne l'avait pas blessé; il était surtout engourdi par le froid. Je l'ai porté chez moi, devant le feu, et là, en le tenant des deux mains, sans qu'il fît le moindre effort pour s'échapper, comme une bête privée, j'ai distingué sur une de ses ailes un chiffre imprimé : 523, et plus bas : *Société de l'Espérance*. Puis sous les plumes, j'ai trouvé un tuyau un peu plus fort que les autres, où tremblait une petite feuille de papier-pelure roulée très fin. J'avais pris un pigeon messager. Venait-il de Paris ou de la province? Portait-il la victoire ou la défaite, une bonne ou mauvaise nouvelle?... Je l'ai regardé longtemps avec une tendresse religieuse. Libre

dans la salle, il tournait tranquillement en becquetant entre les carreaux. Peu à peu ses plumes se sont gonflées à la chaleur, les forces lui sont revenues. Alors j'ai ouvert la fenêtre toute grande et l'ai posé sur le rebord. Il y est resté un moment, scrutant le ciel, allongeant le çou, cherchant à retrouver sa direction. Enfin, il est monté droit en l'air, puis à une certaine hauteur, tout blanc dans le jour sombre, il a tourné brusquement vers Paris. Ah ! si je pouvais prendre le même chemin que lui...

15 décembre...

C'est décidé. Nous partons demain. Je dis « nous » parce que Goudeloup est venu me retrouver. Je l'ai vu arriver hier à la brune, plus hâve, plus effrayant que l'autre fois. Le malheureux en est à son *vingt et unième !...* Pourtant sa vengeance commence à avoir assez de sang. En outre il est traqué. Les affûts deviennent très difficiles. Aussi je n'ai pas eu de peine pour le décider à tenter l'expédition de Paris avec moi. Nous partirons demain à la nuit, dans mon bateau qui est resté là-bas en Seine, amarré à sa bouée sous les saules de la rive. C'est une idée de Goudeloup. Il croit qu'avec une nuit très noire nous pouvons gagner par eau le Port-aux-Anglais et, de là, en rampant sur le chemin de halage, atteindre la première barricade française. Nous verrons bien... J'ai préparé mon revolver, des couvertures, deux

ou trois pains et une grosse gourde d'eau de noix très forte qui nous tiendra lieu d'eau-de-vie.

Certes, l'aventure est dangereuse ; mais depuis que je suis résolu à la tenter, je me sens plus tranquille. Au lieu de me troubler, le canon de Paris m'électrise. Il me fait l'effet d'un appel ; et chaque fois qu'il gronde, j'ai envie de répondre : « On y va ! » Je pense que le portrait du pavillon me sourit dans son cadre d'or, et a repris sa calme physionomie d'image... Un seul regret en quittant l'Ermitage, que deviendra mon pauvre Colaquet ? Je laisse l'écurie ouverte pour qu'il puisse chercher sa vie dans la forêt. J'entasse près de lui mes dernières bottes de paille et, en faisant ces préparatifs, j'évite de rencontrer ses yeux étonnés et bons, qui ont l'air de me dire avec reproche : « Ou vas-tu ? »

... Et maintenant, sur ma table, ouvert à cette page inachevée, j'abandonne mon journal avec ces derniers mots qui le termineront sans doute : En route pour Paris !. . . . . .

Écrit à tâtons, la nuit...

Je rentre.... Goudeloup est mort... Voyage manqué.

26 décembre...

Dix jours ! je ne suis resté absent que dix jours, et il me semble qu'avec la multitude

d'images, de silhouettes, d'impressions confuses et terribles que je rapporte de mon voyage si court, il y aurait de quoi remplir plusieurs existences. Maintenant que me voici revenu et qu'à l'étroit de mon Ermitage tous ces souvenirs me hantent et me tourmentent, je vais essayer de les écrire uniquement pour m'en débarrasser.

Partis la nuit du 16. Nuit très froide, sans lumière au ciel, éclairée du sol blanc de givre. Les arbres cristallisés ressemblaient tous à de grandes aubépines fleuries avant la venue des feuilles. Nous traversons un Champrosay lugubre et silencieux comme le givre qui tombait et s'amassait sur ses toits froids, au lieu de fondre doucement au bord des gouttières, à la chaleur des feux allumés. Pas de Prussien sur l'horizon, et c'est un bonheur, car dans la grande plaine nue nos deux silhouettes étaient très distinctes. Je trouve mon bateau dans une petite anse cachée entre les rives. C'est une norvégienne très légère. Les rames garnies de linge, nous nous embarquons sans bruit, seuls sur la rivière, heurtés de temps en temps par des glaçons qui glissent à fleur d'eau comme des blocs de cristal. Bien des fois, les années précédentes, je m'étais embarqué par des nuits aussi sombres, aussi froides, pour aller poser ou visiter mes *verveux*. Mais quelle vie s'agitait alors sur la rivière autour de moi ! Une vie un peu mystérieuse, rêveuse, s'imprégnant de silence au sommeil environnant. Les longs

trains de bois, avec leurs feux d'avant et d'arrière, des silhouettes debout près du gouvernail, descendaient lentement vers Paris, traversant toute cette ombre champêtre pour entrer au jour levant en plein Bercy, dans les quartiers bruyants et populeux. Sur la rive, des wagons passaient ; l'express de nuit se déroulait aux sinuosités de la voie comme un serpent aux yeux de feu. Et l'on rêvait à toutes les raisons lugubres ou joyeuses qu'avaient ces gens de se déplacer ainsi... De loin en loin, au bord du fleuve qui mouillait presque leurs murs, des maisons d'éclusiers, des baraques de passeurs, des auberges pour la marine reflétaient dans l'eau vague la lueûr de leurs vitres troublées.

Aujourd'hui, rien de tout cela. Nous avions devant nous comme une rivière nouvelle, noire et déserte, dérangée par tous ces ponts brisés qui changeaient les courants. Cependant je menais assez bien notre petite norvégienne, donnant à peine quelques coups d'aviron, juste assez pour tenir au milieu de l'eau et éviter les îles submergées, distinctes à des pointes de saules.

« Ça va bien... » me disait tout bas Goudeloup.

A ce moment, le bruit d'une rame tombant dans un bateau nous arriva du bord, puis une forte voix méridionale cria à travers la nuit : « Allons, passeur, dépêchons !...

— C'est le médecin de Draveil, » murmura mon compagnon.

J'avais reconnu, moi aussi, cette voix de brave homme qu'on entend jour et nuit sur toutes les routes du pays, toujours encourageante et pressée. Comment se trouvait-il là ? il était donc resté à Draveil ?... J'avais envie de lui crier : « Bonsoir, docteur ! » Mais une pensée me retint. Une heureuse pensée, ma foi ! car presque aussitôt nous croisions un lourd bachot traversant d'un bord à l'autre avec une lanterne à l'avant ; et j'aperçus, à côté du bon docteur R... et de son éternel chapeau mouillé à toutes les pluies de Seine-et-Oise, des casques luisants.

Nous étions, par bonheur, hors du rayon de leur lanterne qui rendait plus obscure l'ombre où notre bateau glissait, et nous passâmes inaperçus. Un autre danger, non moins grave, nous attendait un peu plus loin : le pont du chemin de fer dont on avait fait sauter trois arches et qui encombrait la rivière de ses gigantesques débris. Je ne sais vraiment pas comment nous pûmes, sans nous engloutir et nous briser, franchir à l'aveuglette ce sinistre barrage. A Port-Courcelles, mêmes transes. Les saules noueux, énormes, des deux îles, formaient dans la nuit autant d'écueils que nous eûmes la chance d'éviter.

Enfin, voici Ablon et son écluse. D'ici, le canon de Paris, distinct, terrible, nous envoie à chaque minute l'éclair rougeâtre de son bruit de tonnerre... Nous devions nous y attendre : l'écluse est fermée. Heureusement notre barque

est légère, et nous pourrons à nous deux, comme j'ai fait tant de fois, la hisser sur la berge et passer de l'autre côté du barrage. Nous abordons à ce petit escalier où l'aubergiste d'Ablon dépouille ses anguilles, les dimanches d'été, où les pêcheurs à la ligne s'installent, inondés de soleil de la pointe de leurs chapeaux canotiers à leurs pieds chaussés d'espadrilles. C'est étonnant comme le danger change l'aspect des choses !... Arrivé aux dernières marches de l'escalier, j'aperçois à dix pas de moi, dans le noir, une sentinelle se promenant de loug en large sur le quai. Plus bas, la maison d'écluse, transformée en poste prussien, a toutes ses fenêtres allumées. Je veux vite redescendre, rembarquer, gagner l'autre rive, mais Goudeloup ne m'écoute pas. Ses yeux restent obstinément fixés sur cette ombre qui se découpe dans le brouillard et marche en sifflant au-dessus de nos têtes. J'essaye de l'entraîner. Il m'échappe, fait un bond... J'entends un bruit sourd, une plainte étouffée, des buffleteries secouées et la chute lourde d'un corps.

« Vingt-deux !... » dit Goudeloup, glissant tout essoufflé le long du talus.

Mais le malheureux soldat qu'il vient de laisser étendu sur la berge, a trouvé avant de mourir la force de décharger son fusil. Ce coup de feu met les deux rives en émoi. Impossible d'aborder. Nous gagnons vite le milieu de l'eau, et nous remontons à force de

rames. C'est comme un mauvais rêve. Le vent, le courant, tout est contre nous ; et pendant que de l'écluse une barque se détache, éclairée d'un falot qui plonge, reparaît, nous guette, vient droit de notre côté, un autre bateau s'approche en sens inverse.

« A la drague... » me dit Goudeloup dans l'oreille.

Près de nous, amarré à quinze ou vingt mètres du rivage, un bateau-dragueur dressait au-dessus de l'eau sa masse sombre, ses tambours et sa chaîne à godets pour tirer le sable. La Seine très haute l'inondait à demi et brisait à son avant avec un grand bruit. Nous abordons ; mais dans notre précipitation à nous réfugier sur cette épave, nous oublions de retenir notre norvégienne qui s'en va à la dérive avec les couvertures, les provisions qu'elle contient. C'est ce qui nous sauva. Cinq minutes après, un « hurrah » formidable nous apprit que les Prussiens venaient de trouver notre barque. La voyant vide, ils durent nous croire noyés, engloutis ; car au bout d'un moment, les falots regagnèrent le rivage, et toute la rivière rentra dans son silence et dans sa nuit...

C'était une vraie ruine, cette drague où nous nous trouvions. Singulier abri craquant, criant de partout, et que la rivière battait avec rage. Sur le pont couvert de débris de bois, d'éclats de fonte, le froid était insoutenable. Nous dûmes nous réfugier dans la chambre de

la machine à vapeur où l'eau, par bonheur, n'arrivait pas encore. Il s'en fallait de bien peu, car à plusieurs endroits les parois de la chambre étaient crevées presque à la hauteur des vagues, et nous nous trouvions éclairés par le reflet plombé de la nuit sur l'eau. Quelles heures sinistres nous avons passées là ! La faim, la peur, un froid terrible où nos membres étaient pris d'un engourdissement de sommeil contre lequel il fallait lutter... Tout autour l'eau bouillonnait, le bois gémissait ; la chaîne à godets grinçait dans sa rouille, et là-haut, au-dessus de nos têtes, quelque chose comme la toile d'un drapeau trempé claquait au vent. Nous attendions le jour avec impatience, ne sachant pas au juste quelle distance nous séparait de la terre, ni comment nous nous y prendrions pour l'atteindre. Dans le demi-sommeil, avec cette préoccupation de sauvetage, les secousses de la drague, le bruit d'eau qui nous entourait, j'avais par moments l'impression d'un lointain voyage et d'une nuit de tempête en pleine mer...

Quand, par les trous de la chambre noircis et déchirés comme après un bombardement, nous vîmes la rivière pâlir sous la lumière terne d'un petit jour d'hiver, nous essayâmes de nous orienter. Les coteaux de Juvisy, sortant du brouillard que les arbres hauts perçaient de leurs sommets morts, dominaient la rive la plus éloignée. De l'autre côté, à vingt-cinq ou trente mètres de la drague, les plaines rases et

nues qui mènent à Draveil, s'étendaient sans un soldat. Évidemment, c'était par là qu'il fallait fuir. La perspective d'un bain froid en plein décembre dans cette eau profonde, écumeuse, sillonnée de courants, était assez effrayante. Heureusement la chaîne en fer qui attachait le bateau-dragueur au rivage tenait encore à son anneau, et nous avions la ressource de nous y cramponner et de nous faire guider par elle. Pendant que nous délibérions, un coup de canon, assez rapproché, partit des hauteurs de Juvisy. Le sifflement d'un obus, sa chute dans l'eau, près de nous, suivirent presque aussitôt. Quelques secondes après, avant que notre étonnement fût diminué, un second obus tomba près de la drague. Alors je compris pourquoi ce drapeau, ces débris de bois, ces éclats de fonte et cette odeur de poudre brûlée que nous avions remarquée dans la cabine. Le dragueur abandonné servait de cible aux Prussiens pour l'exercice du canon. Il fallait partir bien vite. Le froid de l'eau, son danger n'étaient plus rien. En avant! Je prends la chaîne à deux mains et je m'affale à la rivière, Goudeloup derrière moi. Les doigts brûlés au frottement du fer, nous avancions lentement, paralysés par le courant, l'eau glaciale. Un nouveau coup de canon vint doubler nos forces. Gare! voilà l'obus. Cette fois, il tombe en plein sur l'avant blindé de la drague, éclate, et nous couvre de débris. J'entends un grand soupir derrière moi... Non! jamais je n'ou-

blierai le mouvement suprême de cette chaîne que j'ai sentie s'agiter, se débattre une seconde, puis remonter sur l'eau vivement, lâchée, abandonnée, légère entre mes mains.

Je me retourne, personne. Rien qu'un paquet de sang que la rivière emportait. Le malheureux avait dû être frappé à la tête, tué sur le coup... Un grand découragement me prit. Ce compagnon massacré près de moi, mon impuissance à le secourir... Pour rien, j'aurais lâché la chaîne, moi aussi. L'instinct de la vie l'emporta, et quelques minutes après j'abordais le rivage : mais je ne pus aller bien loin. Au bout de dix pas, succombant à l'émotion, à la fatigue, et à ce froid terrible qui me pénétrait par tous mes vêtements mouillés, je me laissai tomber au bord de la route, dans l'herbe d'un fossé. Le trot bien connu d'un cheval, le roulement d'un vieux cabriolet et la bonne voix du docteur R... me tirèrent de ma torpeur.

« Comment! c'est vous.... Qu'est-ce que vous faites là? »

En un clin d'œil il m'eut enveloppé dans son manteau, enfoui dans la paille sous le tablier de la voiture, et nous voilà roulant vers Draveil, où le brave homme avait transformé sa maison en ambulance. Là, des vêtements secs, quelques grogs brûlants m'eurent vite réchauffé. J'y restai jusqu'au soir sans oser remuer, comprenant bien, quoique le docteur ne m'eût rien dit, le grand risque qu'il courait à

m'avoir recueilli. La maison était pleine de soldats, d'infirmiers. Des bottes sonnaient sur le pavé de la petite cour. Puis tout autour, de gros rires, des heurts de sabres, ce rude parler allemand, accentué encore d'insolence. J'entendais cela les yeux fermés, engourdi de bien-être, avec un vague souvenir du danger passé, la sensation froide de la rivière, et le soupir du pauvre Goudeloup resté navrant à mes oreilles.

A la nuit, le docteur vint me délivrer et me conduisit dans la chambre de ses petits-enfants qu'il avait fait partir à l'approche des Prussiens. C'est là que je rouvris les yeux le lendemain matin. Après les horribles scènes de la veille, ces trois lits-berceaux, entourés de rideaux blancs, les jouets d'enfant traînant pêle-mêle dans la chambre avec des livres de classe, jusqu'au vague parfum de pharmacie s'exhalant d'un placard où le docteur enfermait ses drogues, tout était bien fait pour me calmer, détendre mes nerfs surexcités. Un coq chantait dans une cour voisine; un âne se mit à braire. Le village commençait à s'éveiller. Tout à coup une sonnerie, détonnant au milieu de ces bruits tranquilles, me rappela la triste réalité. C'étaient des allées et venues, des portes secouées... Je m'approchai de la fenêtre. La maison du docteur regarde par-dessus les plates-bandes du jardin étroit qui la précède. Elle est connue de tout le monde dans le pays, et la sonnette à bouton de cuivre

qui se détache sur le mur blanc repeint à neuf, les meubles du petit salon, entrevus au rez-de-chaussée, lui donnent un aspect à part de bourgeoisie modeste. Caché derrière les persiennes fermées, je voyais la rue noire de bérets alignés, s'appelant, se numérotant, prêts à partir. Parmi ces bérets, quelques casques bavarois apparaissaient. C'étaient des maréchaux de logis courant de maison en maison, inscrivant des numéros à la craie sur les portes, préparant les logements des troupes qui allaient arriver. Bientôt le régiment qui partait s'ébranla au son des tambours, pendant qu'à l'entrée du pays, du côté opposé, les clairons bavarois s'approchaient à grand bruit. Depuis trois mois, il en était ainsi dans ce malheureux village. La paille des campements n'avait pas le temps de se refroidir entre le départ d'un régiment et l'arrivée d'un autre...

Le docteur, qui venait d'entrer, me fit quitter la fenêtre :

« Prenez garde, monsieur Helmont; ne vous montrez pas. Il y a à la *commandatur* un état dressé des quelques habitants restés dans le pays, et on nous surveille tous. Passé huit heures du soir, personne, excepté moi, n'a plus le droit de sortir... On a tant assassiné de Prussiens aux environs. Draveil en porte la peine. Nous sommes réquisitionnés trois fois plus que les autres. Au moindre mot, on emprisonne; à la moindre révolte, on fusille. Nos malheureux paysans sont terrifiés. Ils s'es-

pionnent, se dénoncent les uns les autres; et si l'un d'eux s'apercevait que je cache quelqu'un chez moi, il serait capable — pour s'épargner une réquisition — d'aller prévenir la *commandatur*. Ce qui nous attendrait tous les deux, je m'en doute... »

Il se méfiait tellement de mes imprudences, ce pauvre docteur, que tout le temps de mon séjour chez lui, il garda la clef de ma chambre dans sa poche. Les persiennes et les fenêtres fermées me donnaient un jour de cachot, juste ce qu'il fallait pour lire. J'avais des ouvrages de médecine, quelques traductions dépareillées de la grande collection Panckouke, et de temps en temps un numéro du journal français que les Prussiens publient à Versailles. Cela aussi c'était du français de traduction; et quelle lecture irritante que ces forfanteries tudesques, nos défaites vraies, ou fausses, racontées en ricanant, avec de grosses plaisanteries gauches et lourdes.

Quand j'avais assez de lire, par la fente des persiennes je regardais la rue. Une vraie rue de bourg. Les maisons alignées devant le pavé du trottoir, précédées de petits jardins, et montrant — dans l'espace qui les sépare entre elles — des treillis de branches, le tronc d'un gros orme, des horizons de plaine et de vigne qu'elles cachent à peine de leurs toitures basses. Puis des hangars, des écuries, une fontaine jaillissant d'un vieux mur, un grand portail de ferme, à côté de la maison du no-

taire, blanche, proprette, ornèe de panonceaux. Sur tout cela la souillure de l'occupation. Des tricots de laine séchant sur les grilles, sur les persiennes. De grosses pipes à toutes les fenêtres. Et des bottes, des bottes. Jamais je n'avais tant entendu de bottes... En face de mes croisées, se trouvait la *commandatur*. Tous les jours, on amenait là des paysans poussés à coups de crosses de fusil, de fourreaux de sabre. Les femmes, les enfants venaient derrière en pleurant; et pendant qu'on entraînait l'homme à l'intérieur, eux restaient sur la porte à expliquer leur affaire aux soldats qui écoutaient, dédaigneux, les dents serrées, ou riaient d'un gros rire bête. Nul espoir de pitié ou de justice. Tout au bon plaisir du vainqueur. Ils le savaient si bien, ces malheureux villageois! qu'à peine osaient-ils sortir, se montrer, et quand ils se hasardaient dans la rue, c'était navrant de les voir s'en aller le long des murailles, l'œil de côté, l'échine basse, obséquieux et vils comme des juifs d'Orient!

Quelque chose de bien navrant aussi, c'étaient ces voitures d'ambulance arrêtées devant notre porte, dans le vent, le froid, la pluie, la neige; ces gémissements de blessés, de malades descendant de voiture, abandonnés aux bras qui les portaient. Le soir venu, pour clôturer ces jours d'affreuse mélancolie, la retraite prussienne sonnait sous les ormes défeuillés, avec ses mesures lentes, espacées et ses trois dernières notes jetées comme des cris d'engoule-

vent à la nuit qui s'approchait. A ce moment, le docteur entrait dans ma chambre, crotté, éreinté. Il m'apportait à manger lui-même, et avec sa bonhomie habituelle, me racontait ses courses, ses visites, ce qu'il entendait dire de Paris, de la province, les malades qu'on lui amenait, ses disputes avec le major prussien qu'on lui avait adjoint pour diriger l'ambulance, et dont le pédantisme berlinois l'exaspérait. Nous parlions bas, tristement. Ensuite le brave homme me disait bonsoir. Resté seul, j'ouvrais ma fenêtre doucement et j'aspirais l'air une minute. Malgré le grand froid, cela me semblait bon. Dans le sommeil, le pays redevenait lui-même, reprenait son aspect des temps heureux. Mais bientôt le pas d'une patrouille, la plainte d'un malade, le bruit du canon tonnant à l'horizon, me ramenaient vite à la vérité, et je rentrais dans ma prison, plein de rancune et de colère. Au bout de quelque temps, ce régime cellulaire au milieu de l'occupation me devint insupportable. Ayant perdu tout espoir de pouvoir entrer dans Paris, je regrettais mon Ermitage. Là au moins, j'avais la solitude, la nature. Je n'étais pas tenté, comme ici, de me mêler aux injustices, aux brutalités, aux vexations perpétuelles de la rue, au risque de compromettre mon hôte. Je résolus de partir.

A ma grande surprise, le docteur n'essaya pas même de me détourner de mon projet.

« Vous avez raison, me dit-il tranquil-

lement. Vous serez plus en sûreté là-bas. »

Depuis, en y songeant, j'ai toujours pensé que quelque voisin avait dû m'apercevoir derrière mes persiennes, et que mon hôte, sans vouloir en convenir, craignait une dénonciation. Nous décidâmes donc que je quitterais Draveil le lendemain, de la même façon que j'y étais entré. La nuit venue, je descendis dans l'écurie. Je me blottis dans la paille du cabriolet, le manteau du docteur par-dessus, et en route! Le trajet se fit sans encombre. Tous les cent ou deux cents mètres, une guérite bâtie aux frais de la commune se dressait sur le bord du chemin.

« *Wer da?* » nous criait la sentinelle en armant son fusil.

Le docteur répondait :

« *Lazareth!* »

Et le petit cabriolet continuait son roulement fêlé à travers les pierres. A la lisière de la forêt, il s'arrêta. La route était déserte. Je sautai à terre vivement.

« Prenez ceci, me dit l'excellent homme, en me tendant un panier rempli de vivres et de bouteilles... Enfermez-vous et ne bougez plus... j'irai vous voir bientôt. »

Là-dessus il fouetta sa bête, et je me lançai dans le fourré. Un quart d'heure après, j'étais rentré à l'Ermitage.

3 janvier...

... Il tombe, depuis quelques jours, une

neige fine en tourbillons serrés. La forêt en est couverte. Autour de moi, le silence est tel, que j'entends le bruissement léger des flocons qui s'entassent. Impossible de sortir. Je regarde tomber du ciel jaune cette neige qui blanchit tout. Des oiseaux affamés viennent jusqu'à mon seuil. Des chevreuils se sont réfugiés dans l'écurie, à la place de mon pauvre Colaquet dont je n'ai plus de nouvelles...

10 janvier...

... Visite du docteur. Les nouvelles sont mauvaises. Paris toujours enfermé, la province en désastre. Et les vainqueurs, fatigués d'une victoire si lente, multiplient les humiliations, les brutalités... A Draveil, la nuit de Noël, cinq ou six Bavarois attardés à boire dans un cabaret avec le vieux Rabot, l'ancien garde champêtre, lui ont cassé la tête d'un coup de revolver. Le frère du malheureux, qui habitait en face, accourt au coup de feu et tombe à son tour, frappé à mort. Un autre homme de la même famille est blessé grièvement. Autant il en serait venu, autant ils en auraient massacré, les misérables! L'affaire ayant fait grand bruit, un semblant d'instruction a été commencé; et le tout s'est terminé par une indemnité de *quarante mille francs* que la commune de Draveil est condamnée à payer aux Bavarois...

15 janvier...

... Ce matin, l'état-major du prince de Saxe a fait une grande battue de gibier dans la forêt. En entendant la fusillade si près de moi, j'ai eu une émotion terrible. Je croyais à l'arrivée de quelque avant-garde française ; mais des fenêtres de l'atelier qui dominent tout le bois, j'ai aperçu entre les branches défeuillées des nuées de rabatteurs en béret saxon courant et criant dans les fourrés, pendant que des chasseurs dorés et empanachés s'embusquaient à chaque tournant d'allée. Au rondpoint du *Gros-Chêne*, un immense feu de bivouac flambait devant une tente. C'est là que les chasseurs sont venus déjeuner au son des fanfares. J'entendais le bruit des verres, des bouteilles débouchées, les hurrahs des buveurs. Ensuite le massacre des chevreuils et des faisans a recommencé. Ah ! si le père Guillard avait été là, lui qui savait si bien le compte de son gibier, surveillait les couvées, les terriers, connaissait l'allée favorite de ses chevreuils. Comme il aurait souffert de voir tout ce saccage ! Les ailes tournoyaient en l'air, ne sachant plus où voler pour éviter les coups de fusil. Les lièvres, les lapins éperdus partaient entre les jambes des chasseurs ; et, au milieu de la déroute, un chevreuil blessé est venu se réfugier dans la cour de l'Ermitage. Les yeux des bêtes chassées ont une expression d'éton-

nement et de tendresse qui est vraiment navrante. Celle-là me faisait pitié, serrée à la margelle du puits, flairant le vent, marquant le sol de ses pattes sanglantes. J'en ai eu un redoublement d'indignation contre ce peuple pillard qui se précipite avec des voracités de sauterelles sur la France vaincue, ses vignes, ses maisons, ses blés, ses grands arbres, et le pays une fois rasé, extermine jusqu'au gibier pour n'y rien laisser de vivant.

Je n'oublierai jamais cette chasse à côté de la guerre, sous le ciel bas et sombre, dans ce paysage de frimas où l'éclair d'or des casques et des cors passant entre les branches, les galops, les hallalis faisaient penser au Chasseur noir des ballades allemandes. Au jour tombant, des files de charrettes sont venues relever au bord des routes tout ce gibier pitoyable et gémissant. C'était sinistre comme un soir de bataille.

19 janvier...

... On s'est battu toute la journée sous Paris. Seulement le fracas des mitrailleuses ne m'arrivait pas aussi distinct que le 2 décembre. J'ai trouvé qu'il y avait dans le bruit de cette bataille lointaine je ne sais quelle impression de lassitude et de découragement.

30 janvier...

... C'est fini. Paris se rend. L'armistice est signé.

DERNIERS FEUILLETS

J'arrête ici ce journal où j'ai essayé de faire tenir les impressions de mes cinq mois de solitude. Aujourd'hui, je suis retourné à Draveil dans la voiture du docteur, mais sans me cacher, cette fois. Les routes étaient pleines de paysans qui reviennent chez eux. Plusieurs se sont déjà remis à la terre. Tous les visages sont tristes; mais on n'entend aucune plainte. Fatalisme ou résignation?

Dans le village, encore occupé, les Prussiens promènent leur triomphe, insolents de tranquillité. Ils m'ont cependant paru moins féroces avec les habitants. J'en ai vu qui s'en allaient en tenant des enfants du pays par la main. Il y avait là comme un commencement de retour à leurs foyers délaissés, à leurs vies sédentaires troublées par cette longue guerre... Le soir, en rentrant, j'ai aperçu sur le seuil de la maison du garde la mère Guillard en grand deuil, presque méconnaissable. Pauvre femme, son mari mort, son foyer en ruines. C'est le malheur complet. Je l'entendais pleurer en essayant de mettre en ordre les débris du ménage.

Maintenant, tout se tait dans l'Ermitage. La nuit est claire, l'air très doux. Certainement le printemps est déjà sous cette neige qui commence à fondre. La forêt ne va pas tarder à bourgeonner, et je m'attends à voir bientôt

des pointes d'herbes soulever les feuilles mortes. Là-bas, des grandes plaines tranquilles monte une buée pareille à la fumée d'un village habité ; et si quelque chose peut consoler de la guerre, c'est ce repos de la nature et des hommes, ce calme universel d'un pays meurtri qui répare ses forces dans le sommeil, oubliant la récolte perdue, pour préparer les moissons à venir !...



ÉTUDES & PAYSAGES



Études et Paysages

MARI-ANTO

ÉTUDE DE FEMME CORSE

Je veux bien vous la raconter, nous dit le baron Burdet en riant; seulement je vous préviens que la chose est un peu leste, et que devant ces dames... Enfin, j'essaierai toujours. Si j'allais trop loin, arrêtez-moi...

Me voilà donc, comme je vous disais, conseiller de préfecture à Ajaccio. J'arrive à mon poste, un peu troublé. C'étaient mes débuts dans l'administration; puis la traversée, quinze heures

d'une mer très dure, l'aspect renfrogné de cette île d'Ithaque avec ses roches rouges et ses tourbillons de goélands, brochant sur le tout deux ou trois histoires de bandits, de vendettas qu'on m'avait contées à bord, bref, j'étais tout mal en train en débarquant. Ce que j'entendis à la préfecture acheva de me déconcerter. Quoique seul avec moi dans son cabinet, le préfet me parla tout le temps à voix basse, d'un air inquiet : « Surtout, soyez prudent, jeune homme. Vous tombez pour vos débuts sur un pays terriblement dangereux. Les gens y sont susceptibles, méfiants, vindicatifs... Si les coups de stylet et d'escopette sont un peu plus rares que dans les temps, en revanche les délations, les lettres anonymes foisonnent. Ne vous faites d'affaire avec qui que ce soit. Ici, il n'y a pas de petites affaires ; tout a son importance... Vous avez des démêlés avec un pêcheur de sardines, bon ! c'est un cousin de M. Bacciocchi, et vous voilà tout l'empire à dos. (Ceci, bien entendu, se passait sous l'empire.) Tenez ! vous voyez ce vieux jardinier qui est en train d'arroser mes yuccas en fumant sa grosse pipe de terre rouge, eh bien ! c'est le père nourricier du ministre de l'intérieur. Vous pensez si je le ménage... Ainsi, mon cher conseiller, vous voilà prévenu ; regardez bien où vous poserez vos pas. » Je sortis de la préfecture encore plus gelé qu'en y entrant. Pourtant, une fois dehors, le pittoresque de la rue, les citronniers en fleurs, le soleil, la mer, ce grand ciel couleur de turquoise, et toutes

ces jolies cigarières qui travaillaient devant leurs portes en riant au nez des promeneurs, dissipèrent vite cette fâcheuse impression.

Mon installation fut assez difficile. Je voulais absolument avoir des fenêtres sur la mer ; et à Ajaccio, par je ne sais quelle bizarrerie, presque toutes les maisons lui tournent le dos. Je finis pourtant par découvrir, tout au bout de la ville, chez une veuve Perrini, deux grandes chambres meublées qui avaient la vue du golfe et son merveilleux horizon de roches, d'eau et de verdure. Paysage à part, l'endroit manquait d'agrément. On suivait, pour arriver chez moi, un quai mélancolique et nu, sans parapets, sans réverbères, avec un grand diable d'abreuvoir où les charretiers menaient boire leurs bêtes. Le soir, quand je revenais du cercle, il fallait chercher ma maison en tâtonnant à travers des jurons, des coups de triques, des ruades de mules mouillées. Et quelle maison ! une vaste baraque peinte en vert à l'italienne, haute, froide, du carreau partout, le silence et la sonorité d'un vieux couvent, et, pour achever d'assombrir le tableau, l'éternelle dame Perrini qu'on rencontrait toujours par l'escalier rasant les murs comme une ombre dans son long voile de veuve Corse... heureusement que j'avais ma voisine Mari-Anto.

Cette Mari-Anto, Maria-Antonia de son vrai nom, était la femme d'un muletier de l'Ile-Rousse presque toujours en voyage.. Elle habitait sur le même palier que moi. Jolie ? pas

précisément ; mais jeune, svelte, marchant bien, des yeux verts qui regardaient d'un air malin, la bouche comme une grenade, et par-ci par-là, malgré le madras qui lui masquait à la mauresque le haut et le bas de la figure, quelques taches de rousseur comme le soleil en met aux peaux trop blanches. Sa cruche en grès sur la tête ou bien une grande corbeille à pains, elle courait, elle riait, le buste en avant, la jupe plaquée aux hanches, et de toutes les portes on appelait : « O Mari-Anto ! O Mari-Anto !... » Mari-Anto et moi nous étions très bons amis. Vous trouverez peut-être que je ne tenais pas mon rang ; mais vous savez, le voisinage... Et puis les relations sont si difficiles là-bas pour un jeune homme. Mon préfet m'avait prévenu. Il y a en Corse beaucoup de demoiselles à marier, toutes très jolies, très jolies, mais sans fortune. Et dam ! quand il arrive un Français, ce que le peuple appelle un *pinsuto* (un pointu) et la bourgeoisie un *continental*, toute l'île est sur pieds. Les yeux noirs s'allument, les invitations pleuvent. Dans les grands salons tout gelés, on époussète les vieux lustres, on enlève les housses des fauteuils, des clavecins, et un beau jour le *pinsuto* se trouve avoir épousé la huitième demoiselle d'un employé de la mairie à douze cents francs. C'étaient ces considérations qui m'empêchaient d'aller dans le monde. D'ailleurs, j'avais pris les fièvres presque à mon arrivée, et je sortais peu de chez moi.

Un jour que j'étais au coin du feu à grelotter, je vis entrer ma voisine qui m'apportait un verre de limonade. Elle le posa en souriant sur ma cheminée, et me dit dans son meilleur français : « Tisano... c'est bon pour l'*echtoumaquo...* » C'était la première fois que nous nous parlions. J'aurais voulu la retenir, mais la grosse voix du mari vint nous interrompre : « O Mari-Anto!... » et Mari-Anto se sauva avec un joli coup de jupe.

Je ne sais pas ce qu'elle avait mis dans sa limonade, le fait est que ma fièvre se trouva coupée, seulement il m'en vint une autre. Quelquefois, je riais tout seul en pensant à ma voisine. Au milieu des travaux les plus graves, en plein conseil de préfecture, je croyais sentir dans mes cheveux, dans mes favoris, le coup de vent de sa jupe. Chez moi, je ne vivais plus. Je passais mon temps à la fenêtre, sur l'escalier. Je lui faisais positivement la cour, à cette Mari-Anto; mais elle ne s'apercevait de rien. Il faut dire aussi que j'y allais avec prudence, car je me méfiais du mari, un grand gars que j'avais entrevu, large et haut deux fois comme moi; sans compter cinq ou six colosses de beaux-frères qui venaient dîner le dimanche, rasés, le nez romain, des cous de jeunes buffles, et tout frisés en astrakan noir. Des hommes terribles. L'escalier tremblait quand ils montaient.

Une fois pourtant qu'ils étaient tous en voyage, je me décidai à entrer chez Mari-Anto.

Elle ne parut pas surprise de me voir. Je m'assis a côté d'elle et lui demandai où était son mari. Par la fenêtre ouverte, elle me montra la montagne sur l'autre rive du golfe, en envoyant un baiser de ce côté-là. Ce n'était pas encourageant, mais je me lançai tout de même, et d'une voix pleine d'émotion : « Oh ! que mi piace Mari-Anto !... » Subitement elle dégagea sa petite main sèche et brune que j'avais déjà prise, courut à un coffre qui se trouvait là, l'ouvrit, et revint vers moi avec un grand couteau triangulaire. *Cotello del marito !...* Je lui fis rèpéter deux fois. C'était bien le couteau de son mari. Il paraît que ce muletier était très jaloux et que, quand on faisait la cour à sa femme... Et l'œil terrible, relevant de bas en haut la large lame qui luisait, mon ange fit le geste de me découdre. J'eus l'air de prendre la chose en riant; mais, au fond, j'étais très impressionné et, ce jour-là, nous n'en dîmes pas davantage. De quelque temps on ne voisina plus. « Bonjour ! bonsoir ! » sur le palier, et voilà tout.

Une nuit de mardi-gras, je revenais chez moi de bonne heure, n'ayant trouvé personne au cercle. Toute la ville était en carnaval. On rencontrait par les rues des bandes de masques qui allaient d'une maison à l'autre pour intriguer. Cette nuit-là, en effet, les salons d'Ajaccio restent ouverts jusqu'au matin, et entre qui veut. Le long du quai, au bord de l'eau, les gamins se poursuivaient avec je ne sais quel

chant de grenouille, mystérieux et mélancolique : « O Ragani... O cho dotto... » (O Ragani !... ô monsieur le docteur !)

Je me sentais en pays perdu, bien loin, bien seul. Tout à coup, en relevant la tête, j'aperçois de la lumière à la fenêtre de ma chambre. Je monte vite, et qu'est-ce que je vois ? Installé dans mon meilleur fauteuil, un petit conseiller de préfecture en frac et en chapeau à claque. C'était Mari-Anto qui, en mon absence, avait mis mes armoires au pillage, et venait faire toute seule son petit carnaval chez moi. D'abord je crus devoir prendre un air digne. Pensez donc ! si mon préfet avait vu ça !... Mais que diable voulez-vous ? Elle était si charmante en conseiller, cette petite muletière. Tout craquait, la culotte brodée et le gilet blanc. Sans rien dire, elle me prit la main, et m'emmena dans sa chambre... Oh ! rassurez-vous, mesdames, vous pouvez écouter jusqu'au bout... A peine entrés, l'étrange créature me fit signe de l'attendre, et passant vivement dans son alcôve, elle en sortit une minute après avec une grande poupée faite d'un oreiller, de son fichu et de sa robe.

« Ça, c'est Mari-Anto, me dit-elle en riant ; moi je suis le *pinsuto*. Tout à l'heure, quand mon mari va rentrer, il trouvera le *pinsuto* avec Mari-Anto, et nous verrons ce qu'il dira... » Là-dessus elle s'assit, sa grande poupée entre ses bras, et se mit à la presser, à l'embrasser comiquement, en imitant mon accent, mes in-

tonations : « Oh! que mi piace Mari-Anto! » Et elle riait, elle riait. Moi je ne riais pas, je l'avoue. Je trouvais que, comme farce de carnaval, on aurait pu inventer autre chose, mais je n'eus pas le temps de m'expliquer. En bas, la porte venait de s'ouvrir. Des pas lourds ébranlaient la rampe.— « Mon mari! ... Sauvez-vous, » me dit Mari-Anto en soufflant sa bougie; et dans la chambre sans lumière il ne resta plus qu'un petit conseiller de préfecture assis, sous un rayon de lune, avec Mari-Anto sur ses genoux.

Rentré chez moi, je collai l'oreille à la cloison et j'écoutai. Le cœur me battait, ma parole! comme si j'avais été dans mon habit brodé!... Malgré l'obscurité de la pièce, le grand muletier en entrant dut distinguer quelque chose, surprendre un rire étouffé, car il s'arrêta net et murmura : « Che cos'e?... Qu'est-ce qu'il y a?... » J'entendis le frottement d'une allumette contre la muraille, puis un cri rauque, un juron, des pas rapides dans la chambre, et le bruit d'un coffre qu'on ouvrait. Ah! mes amis. *Il cotello del marito!*... Il me sembla que je le voyais à travers le mur, avec sa large lame en triangle... Brr... Presque aussitôt un immense éclat de rire retentit, un rire clair, argentin, auquel se joignit bientôt un rire de basse profonde, un bon gros rire d'homme heureux, soulagé. Puis des exclamations, et des baisers, des baisers sans fin... Non! jamais habit de conseiller ne s'était trouvé à pareille fête; et

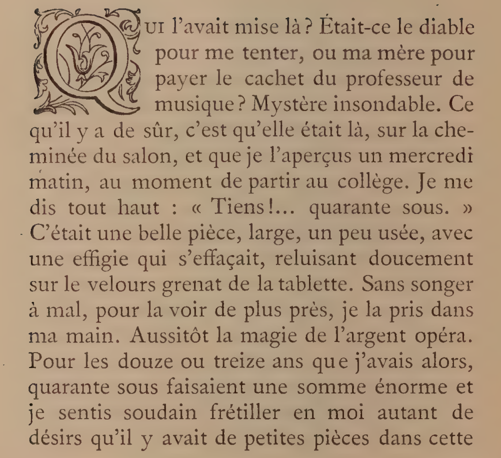
vous pensez quelle triste figure je devais faire derrière ma cloison, pendant que...

— Baron, vous allez trop loin... interrompit une de ces dames...



LE VOL

ÉTUDE



Qui l'avait mise là ? Était-ce le diable pour me tenter, ou ma mère pour payer le cachet du professeur de musique ? Mystère insondable. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle était là, sur la cheminée du salon, et que je l'aperçus un mercredi matin, au moment de partir au collège. Je me dis tout haut : « Tiens !... quarante sous. » C'était une belle pièce, large, un peu usée, avec une effigie qui s'effaçait, reluisant doucement sur le velours grenat de la tablette. Sans songer à mal, pour la voir de plus près, je la pris dans ma main. Aussitôt la magie de l'argent opéra. Pour les douze ou treize ans que j'avais alors, quarante sous faisaient une somme énorme et je sentis soudain frétiller en moi autant de désirs qu'il y avait de petites pièces dans cette

grande pièce, toute la monnaie d'une tentation que j'osais à peine m'avouer.

Je pensais : « Y en a-t-il des parties de canot là dedans. »

C'était ma grande passion, les canots, à cette époque. Passer toute une après-midi sur l'eau noire du vieux port, au milieu des bateaux de pêche, dans la vapeur des paquebots en partance, les cris des mouettes, les commandements, les appels, les chansons de bord tout en haut des vergues, les coups de marteau du bassin de radoub ; longer les frégates de l'État, propres, luisantes comme un uniforme d'aspirant, ou se laisser bercer à l'ombre d'un gros navire, endormi et silencieux, qu'animait seulement la vigilance d'un terre-neuve dressé tout debout les pattes sur le bastingage ; courir pieds nus sur des trains de bois, grimper aux mâts, voir pêcher des oursins, puis revenir le soir, tout imprégné d'une odeur de goudron, de varech, avec la lassitude, l'impression d'un long voyage, je ne connaissais pas de bonheur plus grand. Mais ce bonheur coûtait cher, et arriver à louer un bateau de dix sous avec les deux sous qu'on me donnait chaque semaine, il fallait se priver de tout, calculer, économiser. Aussi cette belle pièce d'argent, lumineuse et ronde, me fit-elle l'effet d'un cercle de lanterne magique, tout petit d'abord, mais s'agrandissant à mesure que je le regardais, pour rendre vivantes et visibles les images qui le traversaient, le vieux port, les beauprés de navires

s'avançant en ligne tout le long du quai, et les petits bateaux de louage balancés sur l'eau profonde et moirée. La vision était si nette, si tentante! Je fus obligé de fermer les yeux...

Pendant quelques minutes, je restai là sans bouger, tenant serré cet argent qui me brûlait la main. Minutes inoubliables, angoisse douloureuse et délicieuse de la tentation, toutes les émotions du vol. Ne riez pas. Ce ne sont point des sensations d'enfant que je vous raconte, mais des sensations de criminel. Secoué par une lutte effroyable, tout mon pauvre petit corps tremblait. Mes oreilles bourdonnaient. J'entendais les battements de mon cœur et le tic-tac monotone de la pendule. A la fin, pourtant, l'idée du devoir, déjà née et grandie en moi, le souvenir des miens, l'atmosphère de la maison honnête, sans doute aussi la peur du châtiment, de l'humiliation si j'étais découvert, tout cela fut plus fort que la passion. Je remis la pièce où je l'avais prise. Seulement... ah! il faut tout dire... seulement, par un mouvement instinctif, irréfléchi, mais à coup sûr diabolique, je la poussai bien loin sous la pendule pour qu'on ne la vît plus et qu'on la crût perdue.

A partir de ce moment, le vol était commis, aggravé encore par la lâcheté et l'hypocrisie. Je ne m'y trompais pas. Ma conscience indignée se levait toute droite pour m'appeler: « Voleur! voleur! » si fort qu'il me semblait que tout le monde l'entendait. Au collège, impossible de

travailler. J'avais beau prendre ma tête à deux mains, clouer mon regard sur le livre ouvert, je n'y voyais que ces rayonnements vagues, ces prismes brisés que nous laisse au fond des yeux une chose brillante trop longtemps regardée. Oh! oui, le crime était commis, car j'en avais déjà le remords. C'était comme une étreinte du cœur, du trouble, de la honte, un besoin d'être seul. Par moments, en me débattant contre cet autre moi-même si grondeur, j'avais envie de lui crier : « Tais-toi... Je n'ai rien fait... Laisse-moi tranquille... Je suis sûr qu'on va la retrouver, cette pièce de quarante sous. » Et tout en disant cela, je pensais avec un certain contentement qu'on ne remontait la pendule que tous les quinze jours, et que dans notre salon, un salon de province, ciré, soigné, fermé comme un tabernacle, on n'entrait que le lundi à l'heure de ma leçon de musique. Le soir, en arrivant chez nous, mon premier soin fut d'aller tâter dans l'ombre sur la cheminée. La pièce y était encore. Je n'eus pas le courage de la prendre, ni le plus grand courage de dire à mes parents : « Elle est là ! » Décidément, j'étais un voleur.

La soirée se passa dans une agitation extrême. Je sentais le jeudi du lendemain qui approchait. Jeudi, le congé, les bateaux!... Surexcité par une sorte de fièvre, je parlais beaucoup, et ma voix avait une sonorité fausse qui me gênait. Deux ou trois fois, le regard de ma mère posé sur moi, inquiet et troublant, sembla deman-

der : « Qu'est-ce qu'il a ? » Alors je rougissais, comme si chaque mot que je disais était le mensonge de ma pensée. Avec cela un air soumis, des gentillesses d'enfant coupable qui veut se faire pardonner, et sous les caresses que me valaient mes câlineries, la honte de mon hypocrisie, des envies folles de tomber à genoux, de tout leur dire... Puis rien. Cette nuit-là, pourtant, je dormis assez bien, contre mon attente. Ce que c'est que le sentiment de l'impunité ! Maintenant que j'étais sûr de pouvoir prendre la pièce sans danger, puisque tout le monde la croyait perdue, ma conscience me laissait tranquille. Je n'avais plus qu'à rêver à ma fête du lendemain ; et jusqu'au matin, mes cils fermés, je vis les mâts du vieux port se balancer sur la houle, pendant que là-bas, au bout de la jetée, la mer, la pleine mer, bleue, immense, voyageuse, me souriait de ses mille petites vagues...

Le lendemain, aussitôt après le déjeuner, je me glissai furtivement dans le salon. Devant la cheminée, j'eus encore un mouvement terrible. On parlait dans la chambre à côté ; j'avais peur que quelqu'un entrât. Combien de temps suis-je resté là, debout au bord de mon crime, avançant la main puis la retirant ? Je ne m'en souviens plus. Ce que je n'ai pas oublié, par exemple, c'est cette figure d'enfant, blême, contractée, bouleversée, que j'avais en face de moi dans la glace, et qui me regardait avec des yeux ardents, des yeux de fauve à l'affût. Enfin

les voix s'éloignèrent. Je pris la pièce brusquement, et me voilà dehors.

C'était un jeudi magnifique, c'est-à-dire un dimanche, moins la mélancolie des cloches, la tristesse de l'heure des vêpres, les promenades en famille dans la gêne de l'endimanchement. Tremblant d'être rappelé, j'avais pris mon élan vers les quais avec la hâte de jouir de mon vol. Malheur à qui aurait voulu m'arrêter alors ! Oh ! quand on vient de voler, comme on doit tuer facilement ! Tout en courant, j'entendais la belle pièce d'argent clair tinter joyeusement au fond de ma poche avec la pièce de deux sous qu'on me donnait chaque jeudi, et cette musique me grisait, me donnait des ailes. Plus l'ombre d'un remords. Léger, souriant, la joue en feu, j'étais déjà dans l'atmosphère de mon plaisir.

Tout à coup, en passant devant un porche d'église, la main tendue d'une mendiante m'arrêta. Fus-je attendri par cette misère, par la pâleur de cette face éteinte ou le regard morne de l'enfant que la malheureuse avait dans ses bras ? Ne cédai-je pas plutôt à ce besoin de faire le bien qui prend après une faute, ou encore à une superstition de petit méridional presque italien, essayant de sanctifier l'argent volé ? Quoi qu'il en soit, je tirai de ma poche les deux sous de mon jeudi, et je les jetai à la mendiante, qui me remercia avec une expression de joie, de reconnaissance extraordinaire, si extraordinaire en vérité que, deux rues plus

loin, une crainte subite me traversa l'esprit. Ah! mon Dieu! Est-ce que par hasard?...

Vite je tâte, je me fouille et pousse un cri de rage. J'avais donné les deux francs. Il ne me restait plus que mes deux sous! Et les bateaux étaient là, tout près. Déjà les mâts, les vergues du vieux port montaient au bout de la rue, dans un grand carré de lumière... Non, vous n'avez jamais vu une colère, un désespoir pareil au mien.

Me voilà revenant sur mes pas, furieux, parlant tout seul : « Oh! je la retrouverai... Je lui dirai que je me suis trompé, que cet argent n'était pas à moi... Et si elle ne veut pas me le rendre, eh bien! je la ferai arrêter comme voleuse. » Je l'appelais voleuse. J'avais cet aplomb... En attendant, où était-elle passée? J'eus beau fouiller tous les porches de l'église, regarder autour dans les rues, dans les passages. Personne. Sitôt les deux francs reçus, la mendiante était rentrée chez elle. En une fois, sa journée avait été finie. La mienne avec.

Alors, éperdu, ne sachant plus que faire, je retournai à la maison et sautant au cou de ma mère, avec une explosion de larmes, où il y avait encore plus de colère que de remords, je pris le parti de lui avouer tout. Cela se voit quelquefois, paraît-il, qu'un voleur vienne faire des aveux à la justice, de rage d'avoir manqué son coup.



LE BANDIT QUASTANA

I



Le diable soit des préfectures pittoresques! nous disait un jour le baron Burdet... Rien ne s'y passe comme ailleurs, et à moins d'être nés dans le pays, les fonctionnaires y sont exposés à d'éternelles mésaventures. Pour ma part, si je faisais métier d'écrire, je pourrais composer un gros volume avec tout ce qui m'est arrivé d'infortunes administratives pendant les trois ans que j'ai passés en Corse comme conseiller de préfecture. En voici une entre autres, qui je crois vous amusera.

Je venais d'entrer en fonctions à Ajaccio. Un matin, pendant que j'étais au cercle, plongé délicieusement jusqu'au cou dans les journaux de Paris, le préfet m'envoie par son valet de chambre un mot au crayon : « Venez vite... j'ai

besoin de vous... Nous tenons le bandit Quastana. » J'eus une exclamation de joie, et je courus à la préfecture. Il faut vous dire que, sous l'empire, c'était une très grosse affaire l'arrestation d'un bandit corse. La *Colomba* de M. Mérimée les avait mis à la mode aux Tuileries, et quand un préfet était assez habile pour mettre la main sur quelque fameux coureur de mâquis il pouvait être sûr de passer de première classe, surtout si le journal de la préfecture présentait l'arrestation d'une façon romanesque.

Malheureusement, depuis quelques années, les bandits devenaient rares. La Corse se civilisant chaque jour perdait ses traditions de *vendetta* ; et si, par hasard, dans un canton reculé de Sartène ou de l'Ile-Rousse, un indigène au sang vif se laissait encore aller à jouer du stylet ou de l'escopette, il passait vite en Sardaigne et se gardait bien de *tenir le mâquis*, comme on dit là-bas. Cela ne faisait pas l'affaire du préfet, vous pensez. Pas de bandit, pas de première classe. Pourtant, à force de chercher, il avait fini par en découvrir un. C'était un vieux sacripant, nommé Quastana, qui, pour venger la mort de son frère, avait exterminé dans le temps je ne sais combien de familles. L'histoire remontait à 1830 ou 1832. Depuis, Quastana vivait caché dans le mâquis où, poursuivi d'abord avec acharnement, il avait fini par être oublié. Seulement il se tenait sur ses gardes, et lorsque à trente ans de distance

les poursuites recommencèrent, elles n'eurent pas plus de succès qu'auparavant. Dès lors, entre le bandit et l'administration, ce fut une affaire acharnée de tous les instants. Nous avions pour nous les soldats, les gendarmes, le télégraphe. Quastana avait les bergers, les charbonniers, et ces inextricables mâquis du Monte-Rotondo où les merles de roche seuls pouvaient le suivre. A la préfecture, on commençait à désespérer... Aussi vous vous figurez si ce « nous le tenons » m'avait ravi.

Je trouvai le préfet dans son cabinet, en conversation intime avec un petit homme à la figure correcte et froide, dont l'expression restait impénétrable sous une épaisse barbe noire qui lui cachait toute la bouche. Un vrai type de paysan corse. Le bonnet de laine, le petit caban en poils de chèvre, et la longue paire de ciseaux pendue à la ceinture, dont ils se servent pour hacher dans le creux de la main les grandes feuilles de tabac vert.

« C'est le cousin de Quastana, me dit le préfet tout bas. Il habite le petit village de Solenzara, au-dessus de Porto-Vecchio, et le bandit vient faire tous les dimanches soir sa partie de *scopa* avec lui. Dernièrement, paraît-il, ils ont eu une grave discussion au jeu, et pour se venger le drôle me propose de me livrer son cousin... Entre nous, cet homme a l'air sincère. Mais comme je désire faire l'arrestation moi-même, avec autant d'éclat que possible, il s'agit de prendre nos précautions

et de ne pas exposer le gouvernement à une expédition ridicule. Pour cela, j'ai besoin de vous, mon cher baron. Vous êtes tout neuf dans le pays, personne ne vous connaît, et je vous charge d'aller vous assurer *de visu* si c'est bien le vrai Quastana qui vient faire le dimanche la partie de ce monsieur.

— Mais je ne l'ai jamais vu votre Quastana. »

Le préfet tira d'un portefeuille une photographie mangée de soleil : « Tenez ! le voici. Il a eu l'impudence d'aller se faire photographier à Porto-Vecchio, l'an dernier. » Pendant que nous regardions la figure intelligente et fine du bandit, l'autre s'était rapproché de nous, et nous surveillait du coin de l'œil. Je voyais de temps en temps sa paupière baissée se soulever un peu avec un regard brillant comme un éclair de stylet, vite émoussé par une indifférence apparente ou profonde. — « Ne craignez-vous pas, lui demandâmes-nous, que la présence d'un étranger chez vous n'effarouche votre cousin et l'empêche de revenir le dimanche d'après ? » L'homme répondit tranquillement : « Non, il aime trop le jeu... D'ailleurs il y a tous les jours des figures nouvelles, à la Solenzara, à cause de la fonderie. Je dirai que monsieur est venu chez moi pour que je le mène tirer des grives. C'est justement la saison. » Là-dessus, nous convînmes d'un rendez-vous pour le lendemain soir dimanche à l'auberge de la Solenzara, et il nous quitta sans paraître le moins du monde gêné de son

vilain rôle. Derrière lui, le préfet me fit de nombreuses recommandations. — « Avant tout, mon cher conseiller, pas un mot de cette affaire à qui que ce soit !... Ce pays est plein de chausses-trapes. On nous soufflerait notre bandit ; et j'entends bien ne partager avec personne autre que vous le bénéfice et l'honneur de ce joli coup de filet. » J'assurai le préfet de ma discrétion, le remerciai de sa confiance, et nous nous séparâmes pleins de rêves ambitieux, lui se voyant déjà au conseil d'État, moi dans une bonne petite sous-préfecture continentale.

Le lendemain matin, équipé en chasse de la tête aux pieds, je montai dans la diligence qui fait le service d'Ajaccio à Bastia et parcourt l'île dans toute sa longueur. Pour les personnes qui aiment la nature, c'est le voyage le plus charmant et le plus varié du monde. On trouve tour à tour des champs d'oliviers comme en Provence, des forêts de sapins, des pics couverts de neige dominant des vallées toutes blanches d'orangers en fleurs. Puis, de temps en temps, la route, à un détour, laisse voir entre deux roches un horizon entièrement bleu, la voile latine d'un corailleur en pleine mer, et des cactus découpant leurs feuilles métalliques sur un ciel africain. Mais nous autres de l'administration, nous n'attachons pas beaucoup d'importance à ces sortes de choses, et j'avoue que, bien moins préoccupé du paysage que de ma sous-préfecture, j'eus les yeux fermés les trois quarts du chemin.

A Bonifacio, on s'arrêta pour déjeuner. Quand je remontai en voiture, le tête un peu chauffée par une bouteille de vieux talano, je trouvai un compagnon de route dans le coupé. C'était un substitut de Bastia, que j'avais rencontré une ou deux fois aux soirées du préfet. Un gentil garçon, à peu près de mon âge, Parisien comme moi, et malin!... Il me le prouva bien l'animal...

Nulle part, vous le savez peut-être, l'administration et la magistrature ne font bon ménage ensemble. En Corse, encore moins qu'ailleurs. L'administration réside à Ajaccio, la magistrature à Bastia, et leur hostilité s'accroît de la rivalité des deux villes. Mais bah! deux Parisiens en exil qui se rencontrent n'ont rien à voir à ces querelles de clocher. On oublie le pays où l'on se trouve pour ne s'occuper que de celui qu'on regrette. Bref, mon substitut et moi nous fûmes tout de suite de grands amis; et le talano me déliant la langue, je ne lui cachai pas, au milieu de nos lamentations d'exilés, que je comptais rentrer en France avant peu, grâce à l'affaire Quastana, dont je lui fis la confidence sous le sceau du plus profond secret... Quelle belle chose que la jeunesse! Quand mon substitut descendit au relais de Porto-Vecchio, nous commencions déjà à nous tutoyer.

II

Ce petit village de la Solenzara, où j'arrivai sur les quatre ou cinq heures, s'est formé autour d'une magnifique fonderie installée près de la mer, à l'embouchure d'une étroite rivière. Toute une population d'ouvriers, de pêcheurs, de douaniers habitent là pendant l'hiver ; mais en été des fièvres pernicieuses forcent ces pauvres gens à émigrer à deux lieues plus haut dans la montagne, et le dimanche de mon arrivée, le pays était à peu près désert, animé seulement par sa fonderie qui ne se repose jamais.

Dans le village vide, un petit abbé — tout noir au soleil couchant — promenait son ombre menue, abrité sous un grand chapeau de Bazile comme sous un parasol. Sans savoir qui j'étais, il vint à moi, l'échine souple, obséquieux, fatigant de paroles polies et d'offres de services. Il voulait à toute force m'emmener dîner chez lui, à son « précipitère », comme il disait avec un accent italien des plus comiques.

J'attribuai d'abord l'empressement du saint homme à la joie qu'il éprouvait de voir un

habitant à la Solenzara désertée ; mais les gens de l'auberge, où j'avais fini par entrer bien malgré lui, m'apprirent le secret de son obstination. Le petit abbé était très joueur, et quand il pouvait attirer quelqu'un dans son « précipitère », les parties de *scopa* se prolongeaient bien avant dans la nuit. Que voulez-vous ? Tous les Corses ont la maladie du jeu. A Ajaccio, à Sartène, à Bastia, on est obligé de surveiller les cercles, les cafés. Les jeunes gens s'y ruinent à la bouillotte... Dans les villages, c'est la même chose. Les paysans sont enragés pour les cartes. Quand ils n'ont pas d'argent, ils jouent leurs moutons, leurs pipes, leurs couteaux, n'importe quoi, pourvu qu'ils jouent, et toujours à la *scopa*...

Cependant la nuit était venue, et Matteo — le cousin de Quastana — n'arrivait pas. J'avais dîné dans la grande auberge presque vide, d'une assiette de *patelli* et d'une grillade de chevreau toute sèche et carbonisée ; par là-dessus un atroce vin du pays sentant la peau de bouc. Les quelques ouvriers de la fonderie, qui prennent là leurs repas, étaient partis depuis longtemps, et je commençais à me trouver embarrassé de mon personnage devant la curiosité méchante et questionneuse de l'aubergiste, lorsque enfin Matteo parut.

« L'homme est chez moi, me dit-il, en portant la main à son bonnet... Si vous voulez venir... »

Dehors, il faisait très noir. Un grand vent

d'orage apportait les lames au long de la côte, les secouait tout entières avec un bruit lourd d'étoffes mouillées qui s'étalent en s'éclaboussant. Nous suivîmes pendant près d'une lieue un chemin caillouteux, le lit d'un torrent desséché, plein de pierres arrondies qui se détachaient sous nos pas. Une végétation abondante, laissée par l'eau disparue, envahissait la route déjà si étroite ; des broussailles, des lentisques, des touffes d'absinthe dont l'odeur amère se dégageait au frôlement de notre passage. Je me sentais en pleine Corse sauvage...

« Voilà ma maison, » me dit Matteo en me montrant une petite lumière entre les branches, clignotante comme un ver luisant un soir de tempête.

A ce moment un grand chien se dressa dans l'ombre devant nous avec des aboiements furieux. On eût dit qu'il voulait nous barrer le chemin.

« Ici, Bruccio, Bruccio ! cria le cousin ; et se penchant vers moi : C'est le chien de Quastana... un animal terrible, qui n'a pas son pareil pour monter la garde... Là, là, mon vieux Bruccio... tu nous prends donc pour des gendarmes ? »

L'énorme bête se calma et vint souffler dans nos jambes. C'était un beau terre-neuve à qui son poil entièrement blanc, laineux, épaissement soulevé, avait valu ce nom de *bruccio (fromage blanc)*. Il nous précéda avec de grosses gambades dans la maison de Matteo, une

espèce de hutte en pierres, percée au toit d'un grand trou servant à la fois de fenêtre et de cheminée. Deux couchettes de marine tenaient la plus grande place du logis.

Sur une table grossière, entourée de tabourets faits de troncs d'arbres mal équarris et rugueux, un *torchetto* dans un chandelier de bois éclairait tout d'une flamme haletante où une foule d'insectes volant et crépitant venaient brûler leurs ailes.

Devant la table, une face fine, tannée, rasée de pêcheur italien ou provençal, penchée sur un paquet de cartes dans la fumée épaisse du tabac vert...

« Cousin Quastana, dit Matteo en entrant, voilà un de ces messieurs de la fonderie qui vient chasser demain avec moi... Il passera la nuit ici pour être dans le mâquis à la première heure. »

On n'a pas été poursuivi, traqué trente ans de sa vie, sans qu'il vous en reste une habitude de méfiance. Les petits yeux noirs du bandit se plantèrent une seconde dans les miens. Après quoi, satisfait sans doute de son examen, il me fit un grand salut et ne s'occupa plus de moi. D'ailleurs la partie de *scopa* les absorba bientôt, lui et le cousin... C'est bien un vrai jeu corse, cette *scopa* silencieuse, en dessous, toute d'astuce et d'espionnage. Je regardais les deux joueurs, l'un en face de l'autre, s'épiant, se guettant, les cartes soigneusement cachées en éventail sur la table, puis

relevées tout à coup, entrevues d'un regard rapide qui ne quittait pas l'adversaire. Le vieux Quastana, surtout, m'intéressait à observer. La lumière donnait en plein sur lui. Je reconnaissais la photographie que m'avait donnée le préfet, la veste de cadis, les hautes guêtres de cuir bouclées au-dessus du genou. Seulement, ce que la photographie n'avait pas pu rendre, c'était cette figure couleur de roche, le coup de feu du soleil sur une peau toujours à l'air, la souplesse et la vivacité des mouvements, surprenantes chez un homme de cet âge ; puis la voix, cette voix rauque et gourde des gens qui vivent beaucoup seuls, et dont la parole s'embarrasse de toutes les rouilles du silence habituel... Le Matteo non plus ne manquait pas de tournure, assis tranquillement de l'autre côté de la table, en face de l'homme qu'il allait livrer. Pas le moindre trouble, la moindre hésitation. Je crois vraiment que le drôle avait oublié sa trahison pour ne songer qu'à sa partie, et que l'issue de la *scopa* le préoccupait bien plus que le résultat du guet-apens.

Une heure ou deux se passèrent ainsi. J'avais de la peine à me tenir éveillé dans l'atmosphère étouffée de la cabane et les longs mutismes du jeu coupés d'exclamations monotones : « *Déché setté !... Déché otto !...* » De temps en temps le grand vent qu'il faisait dehors, un sursaut de la lampe, une dispute des joueurs me forçaient de rouvrir les yeux... Soudain un

aboiement de Bruccio, sauvage, entêté comme un cri d'alarme, mit toute la cabane sur pieds. Le vieux ne fit qu'un bond jusqu'à la porte, sortit une minute, puis rentra précipitamment. « *I pinsuti!...* » dit-il, et, sautant sur son fusil, il s'élança dehors comme un chat. Matteo et moi nous étions encore debout à nous regarder, qu'une dizaine de gendarmes, la carabine au poing, avaient envahi la maison. — « Rendez-vous !... » Et nous voilà renversés, fouillés, garrottés. Je veux me nommer, dire qui je suis. Personne ne m'écoute. — « C'est bon, c'est bon. Vous vous expliquerez à Bastia. » On nous fait sortir à coups de crosses. On nous bouscule dans la descente, les menottes au poing. Puis au bas de la côte, une voiture cellulaire qui attendait, boîte infâme, sans air, dévorée de vermine, nous emporte au grand trot vers Bastia au milieu d'une galopade de gendarmes et de sabres nus... Tout cet appareil de force pour emmener un conseiller de préfecture !

III

Il était déjà grand jour quand nous arrivâmes à Bastia. Vous voyez d'ici le tableau de mon entrée dans le greffe de la maison d'arrêt, où le procureur impérial, le colonel de gendarmerie, le directeur de la prison attendaient avec impatience le résultat de l'expédition. Le plus étonné de tous fut encore le brigadier, qui m'amenait triomphalement, quand il vit ces messieurs s'empresser autour de moi et le procureur impérial m'arracher les menottes lui-même, avec toutes sortes d'excuses.

« Comment! c'est vous, monsieur le baron!... C'est vous que ces imbéciles... Mais d'où vient cette méprise? Comment cela s'est-il fait? »

Alors, on s'expliqua. La veille dans la journée, le procureur impérial avait reçu une dépêche de Porto-Vecchio lui signalant la présence du bandit Quastana dans la localité de Salenzara, avec des détails si précis, si affirmatifs...

Ce mot de Porto-Vecchio fut une révélation.

« Mais c'est votre substitut qui vous a envoyé cette dépêche ?

— Tout juste ! C'est mon substitut. Un homme très sérieux, très sûr (j'en savais quelque chose !) et qui n'a pas dû m'envoyer ses renseignements à la légère... Mais, vraiment, mon cher conseiller, qui aurait pu se douter que vous seriez en partie de chasse dans nos parages, et justement chez le cousin de notre bandit ?... Enfin nous vous avons fait passer une mauvaise nuit, mais vous avez assez d'esprit pour ne pas m'en vouloir, et vous allez me le prouver en venant déjeuner avec moi... Brigadier, emmenez cet homme. On l'interrogera plus tard. »

Le malheureux Matteo restait muet de stupeur ; mais ses regards à mon adresse étaient toute une protestation. Je ne pouvais faire autrement que d'expliquer carrément les choses. Prenant donc le procureur à part, je lui avouai que le cousin de Quastana était un espion de la préfecture, qu'il avait promis de nous livrer le bandit, bref toute l'histoire. A mesure que je parlais, la figure du magistrat, tout à l'heure si bienveillante, reprenait son masque de froideur judiciaire.

« J'en suis fâché pour la préfecture, me dit-il d'un petit air sec... Mais je tiens le cousin de Quastana et je ne le lâcherai pas. Il passera en jugement avec deux ou trois bergers

coupables d'avoir livré de la poudre et des vivres au bandit. Il faut en finir avec ces connivences criminelles qui entravent l'action de la justice...

— Mais je vous répète, monsieur le procureur, que cet homme est une créature du préfet...

— Eh! c'est bien pour cela que je le garde, reprit le procureur impérial en éclatant. Je veux une fois pour toutes donner une leçon à l'administration et lui apprendre à ne pas se mêler de ce qui ne la regarde point... Comment! il n'y a qu'un bandit en Corse, un malheureux bandit, et vous vous acharnez à me l'enlever. Mais c'est mon gibier ça! Voyons, monsieur le conseiller, vous qui êtes chasseur (ici un sourire à mon équipement), est-ce que c'est permis, ces choses-là?... Je l'avais pourtant dit à votre préfet: c'est moi qui prendrai Quastana ou personne ne le prendra... Il s'entête. Eh bien! je vais lui jouer un tour à ma façon... Votre Matteo passera en justice. Naturellement, il se réclamera de la préfecture; et comme l'affaire fera du bruit, le bandit sera désormais en garde contre son cousin et les chasseurs de grives de l'administration. »

C'est qu'il le fit comme il le disait, ce diable d'homme. Un mois après, la préfecture était assignée. Nous voilà obligés, le secrétaire général et moi, d'aller réclamer notre espion, de raconter mon aventure en plein tribunal.

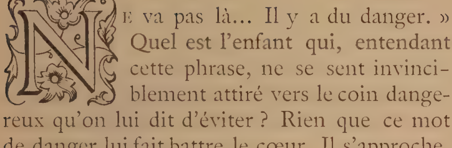
Vous pensez si l'auditoire s'amusait. Ce conseiller de préfecture voyageant en voiture cellulaire !... Bref, l'administration fut coulée sur toute la ligne. Quant à Matteo, le tribunal l'acquitta comme de juste ; mais il ne pouvait plus nous être bon à rien, maintenant que Quastana était prévenu. Il quitta le pays quelque temps après pour entrer, comme on disait là-bas, dans les *chemins de fer*. C'est le nom que les Corses donnaient à la police impériale. Pour ces pauvres diables qui n'ont jamais vu de voie ferrée, cela constituait une administration occulte, mystérieuse, et quand vous demandiez dans les familles : « Où est Alessandri ?... Où est Bastelica ? » cette réponse un peu vague dispensait de toute explication : « Il est dans les chemins de fer... »





LE DANGER

ÉTUDE



Ne va pas là... Il y a du danger. » Quel est l'enfant qui, entendant cette phrase, ne se sent invinciblement attiré vers le coin dangereux qu'on lui dit d'éviter ? Rien que ce mot de danger lui fait battre le cœur. Il s'approche, il rôde, il regarde : « C'est là... » et tout au fond de sa peur il y a quelque chose qui l'entraîne, le fascine, c'est l'attrait du danger.

Je me souviens que, tout petit, on me menait jouer quelquefois dans un grand parc abandonné. Il y avait au fond de ce parc, sous un fouillis de ronces, de broussailles, une vieille terrasse très haute, qui donnait sur un petit chemin à travers blés. Ce petit chemin me tentait. J'aurais voulu y sauter de là-haut. Mais c'était si loin, si profond. Je passais des

heures sur ma terrasse, rouge, ému, à me dire : « Je sauterai, je ne sauterai pas... » Enfin, un jour, n'y tenant plus, je sautai et je me fis grand mal. Mais c'est égal ! J'étais content, et comme soulagé d'un poids énorme.

*
* *

Il y a positivement un grand attrait dans le danger et l'on est obligé de l'aimer, malgré tout. C'est une de ces fortes sensations qui vous fouettent, vous secouent, vous donnent à vous-même la mesure de ce que vous pouvez faire, de ce que vous valez réellement.

L'homme qui vit tout au dedans de nous et qu'on ne voit presque jamais, le danger le fait sortir, le déprisonne. Il brise les conventions bêtes de la vie, toutes ces barrières dont nous nous entourons ; et lui seul, mieux qu'aucune République, établit nettement l'idée d'égalité, de fraternité, peut-être aussi parce qu'il amène l'idée de mort. Jamais je n'ai vu autant de cordialité entre les hommes, une expansion aussi complète qu'en face du danger. Il semble qu'à la chaleur des mains serrées la fièvre du courage se communique ; et l'on sent qu'on en a tant besoin !...

C'est qu'il n'y a pas à dire, à cet attrait du danger se mêle toujours, même chez les plus braves, un serrement de cœur, une appréhension, ce mouvement en arrière que je fis si

souvent, penché sur la terrasse de mon parc et qui me rendait le saut plus tentant chaque fois. L'habitude seule peut vous débarrasser de ces crises de faiblesse; et encore l'habitude d'un danger ne vous bronze et ne vous rend fort que contre ce danger-là. En mer, par un gros temps, là où les matelots manœuvreront de sang-froid, habitués qu'ils sont au cri du vent, à l'effondrement des lames, un vieux troupier sorti de cent batailles pourra pâlir, frissonner, sans être un lâche pour cela. Lui, il est fait aux obus et aux balles. Il s'est habitué à l'idée de mourir étendu dans un champ au rebord d'un fossé; mais mourir noyé, se débattre dans ce bouleversement d'écume, de flots verts!... Du moins, si on lui permettait de se livrer à la manœuvre, si on le mettait à une pompe, à une amarre. Non! il faut rester là, sur le pont, inutile et immobile devant ce danger inconnu. C'est terrible.

J'en parle peut-être comme un méridional que je suis, mais il me semble qu'en s'agitant, en se démenant, en s'entourant de gestes et de paroles, on a moins la sensation du danger. L'officier qui conduit ses hommes au feu, la voix et l'épée hautes : « Avancez donc, N... D... D...! » a selon moi moins de peine à être brave que le pauvre lignard, silencieux, automatique dans le rang. En réconfortant ses soldats, il se réconforte lui-même.

*
* *

Oh ! ce petit frisson, cette haleine du danger qui vient, quel est celui de nous qui ne l'a pas connu une fois ? Cela passe comme une ombre sur les visages. En même temps, les gestes s'affirment, se raidissent. On se tient, on est prêt. Attention, nous y voilà !... C'est alors qu'il fait bon regarder autour de soi, et que les effets du danger sont curieux à observer. Sur chacun il se traduit différemment. Il y a des gens qui deviennent bavards, qui semblent ne plus pouvoir retenir leurs paroles. D'autres, au contraire, serrent les dents, se recueillent. A côté de ceux qui rient nerveusement, il y en a que cette gaîté agace et qui trouvent que « c'est bête de rire comme ça »... A mesure que le danger approche, les traits pâlis se serrent dans une concentration de tout l'être. Les yeux se dilatent, les voix changent de diapason. On entend des voix de tête, blanches, blafardes, qui ont l'air de parler dans un cauchemar.

Mais ce ne sont pas seulement les êtres que le danger métamorphose. Il y a dans son atmosphère comme une sonorité, un vide étonnant ; tout vibre, tout est sensible. Le paysage lui-même est atteint, changé, développé dans son côté mélancolique. En plein soleil, la sensation du danger donne tout à coup l'impression d'un demi-jour, d'un pâlissement de la

lumière. Le ciel devient dramatique, la nature s'agrandit. Nous avons pu nous rendre compte de cela, nous tous qui, au moment du siège, nous sommes trouvés mêlés à quelque escarmouche aux environs de Paris. Cette campagne familière, ces gares, ces bords de Seine ou de Marne dont les talus sont usés aux pieds des promeneurs, nous faisaient l'effet d'un pays inconnu, ou plutôt transfiguré. Les enseignes d'auberges avaient l'air sinistre. Et ce n'étaient pas seulement les barricades, les terrassements, les ponts rompus, les fossés de grand'garde qui donnaient une physionomie nouvelle à toutes ces choses. C'était l'atmosphère du danger.

Je me suis retrouvé l'autre jour dans un petit coin de la Marne où j'avais eu, pendant la guerre, cinq minutes de vrai danger, de grande émotion. Les roseaux du bord de l'eau, un mur blanc tout neuf, criblé de balles comme une plaque de tir, une gargote ruinée avec sa tonnelle en treillage, garnie de vignes, tout cela m'était resté dans les yeux, gravé en une seconde par cette vision si vive des choses qu'on a dans le péril ; et pourtant c'est à peine si j'ai reconnu l'endroit.

C'était bien toujours la même masure, le même petit mur blanc troué ; mais il n'y avait plus de Saxons embusqués de l'autre côté de la Marne, et, le danger disparu, ce bord de l'eau qui m'avait paru si grand, si dramatique, ne m'a plus fait l'effet que d'un petit coin de

paysage parisien, bien bourgeois, bien du dimanche.

*
* *

Mes amis, vive le danger! Il n'y a rien de tel encore pour tremper les âmes. Si les plus forts ont un frisson à son approche, quelle merveilleuse chaleur il vous laisse au cœur en s'en allant. Après cet appel à toutes nos forces vives, quelle expansion, quelle détente de tout l'être. Comme on rit bien! comme on est heureux de vivre! C'est la réaction d'un feu clair bien flambant, après une route au grand froid.

Je ne l'ai jamais si bien éprouvée, cette réaction délicieuse, qu'une après-midi de dimanche, en entrant dans le port de Bonifacio. Nous venions d'avoir deux jours de gros temps, un vent, une mer, des mâts cassés, de l'eau plein la cale. C'était miracle de s'être tiré de là.

Aussi, comme il me parut beau ce petit port, qui tournait avec ses eaux dormantes entre d'immenses roches lisses et noires. Au fond, le quai plein de soleil, les maisons de la *marine* et une longue pente caillouteuse montant vers la ville. Tout en haut, une vieille église bâtie par les Templiers sur une large plateforme d'où l'on découvrait tout l'horizon. Nous arrivâmes là comme les vêpres finissaient... Il me sembla que de ma vie je n'avais respiré si largement. On ne voyait rien tout autour que la

mer blanche d'écume, les côtes de Sardaigne, le détroit flottant dans la grande lumière. Nous entendions le bruit des lames avec la surprise de n'en plus sentir la secousse; et le vent passait sur nos têtes, toujours furieux et déchaîné, tandis que nous nous appuyions bien tranquilles à la plateforme... Je n'oublierai jamais cette après-midi de dimanche, ni le ravissement singulier que j'éprouvai à écouter les litanies qu'une confrérie de vieilles Bonifaciennes, enveloppées de mantes sombres, récitaient en faisant le tour de l'église, noires comme des hirondelles sur cet horizon bleu. Après le tumulte et l'émoi de la tempête, l'éclaboussement des coups de mer, ce calme, ces chants, ce chaud soleil!... J'éprouvais comme un trop-plein de joie, de vie, un élargissement de l'horizon, de tout mon être, l'adorable sensation du danger passé...





LA MORT DU DUC DE M***

ÉTUDE HISTORIQUE

Je n'ai jamais vu quelqu'un s'en aller de la vie aussi stoïquement que cet épicurien. Ce fut une vraie sortie d'homme du monde, imprévue, rapide, discrète. Sans faner une fleur dans les grands escaliers du palais, sans casser une branche aux marronniers du jardin, déjà verts de leurs nouvelles pousses, la maladie vint le trouver doucement, poliment, et en quelques jours tout fut dit. Du reste, aucune souffrance. Dans ces pièces luxueuses qui ont toujours un peu l'apparence d'une serre, avec leurs vitres larges au soleil et à la chaleur douce des tentures, un matin de printemps il se mit à grelotter. Les médecins disaient : « Ce n'est rien. » La duchesse en passant lui jetait, dans une bouffée de cigarette, un petit : « Vous

vous écoutez trop ! » sec et léger comme un bruissement de ses jupes de soie. Lui, sans répondre, se rapprochait du feu, cherchait le soleil de mars qui inondait sa chambre, et, déjà trop faible pour sortir, restait à frissonner sous ses fourrures de renard bleu, en écoutant le roulement lointain des voitures et cette incessante clarinette du pont de la Concorde dont le voisinage le rendait si malheureux. Enfin, à bout de forces, il se coucha.

Alors seulement on commença à sentir la gravité de cette maladie si discrète et si douce. Dans les antichambres, les escaliers, on commençait à en parler. Les médecins plus sérieux se concertaient à l'écart. Le duc seul et la duchesse ne se doutaient encore de rien. Mais un jour, en s'éveillant, il vit un mince filet de sang qui coulait de sa bouche sur sa barbe, et l'oreiller légèrement rougi. Ce délicat, cet élégant qui avait horreur de toutes les misères humaines, surtout de la maladie, la voyait arriver maintenant avec ses laideurs, ses faiblesses, et cet abandon de soi-même qui est comme la première concession faite à la mort. J'étais là. Je surpris ce coup d'œil furtif et navré, ce regard troublé par une vision de la vérité terrible. Mais quoique se sentant irrévocablement frappé, il n'en laissa encore rien paraître. Pendant quelque temps, il subit encore sans rien dire ces sourires menteurs, ces gaietés discordantes dont on entoure le chevet des malades. L'encouragement vague des

médecins le trouvait confiant en apparence. Un soir, pourtant, se sentant très faible, il appela près de son lit l'ami le plus sûr, le plus intime : « Dis-moi la vérité... Je suis bien bas, n'est-ce pas ? »

— Foutu, mon pauvre Auguste. »

Dans le premier silence de cette minute effroyable, pendant qu'on entendait à l'autre bout du palais la musique étouffée d'une petite sauterie intime chez la duchesse, ce qui retenait cet homme à la vie, puissance, honneurs, fortune, toute cette splendeur dut lui apparaître déjà lointaine, prête à s'évanouir comme dans un irrévocable passé. Quel arrachement ! Tout avoir et tout perdre... A l'instant même, son parti fut pris. Les yeux fixés sur ce temps limité et si court qui lui restait à vivre, il s'appliqua à le bien remplir et ne songea plus qu'à toutes les obligations d'une mort comme la sienne qui ne doit laisser aucun dévouement sans récompense, ni compromettre aucun ami. On vida au feu tous les tiroirs secrets, des liasses de papiers jaunis, puis des paquets de lettres satinées, ornées de chiffres et d'armoiries de couleur tendre qui s'allumèrent vite comme les ruches d'une robe de bal. Il y avait là le billet de l'aventurière commençant par : « *Je vous ai vu passer hier au bois, monsieur le duc...* » et les plaintes des abandonnées, et l'écriture encore fraîche des récentes confidences. Après une grande flamme rose, tout ne

fut plus que cendre fine sans le moindre parfum de boudoir ou de manchon.

Dans le palais on sentait déjà ce désordre vague qui annonce un grand bouleversement. La porte était ouverte ; des voitures roulaient à chaque instant sur le sable de la cour, comme un soir de réception. Les valets par groupes erraient dans les couloirs, dans les salons, désœuvrés et bavards, accoudés au marbre des cheminées. Des amis du duc s'interrogeaient anxieusement, les derniers venus effarés, curieux de nouvelles. Pas un indifférent dans cette foule. Ceux qui n'étaient pas frappés au cœur avaient peut-être encore plus de fièvre et d'inquiétude que les autres. Tout un monde d'ambitieux, de désappointés, s'agitait devant un véritable écroulement d'espérances détruites et de projets à refaire. Et que de comédies dans ce drame ! Depuis le chevet du mourant où le valet de chambre, l'homme de la vie intime et de tous les secrets, venait mendier en pleurnichant quelques rouleaux de louis traînant dans les tiroirs, jusqu'aux antichambres où deux grands financiers, de ceux dont le duc avait fait la fortune, se parlaient à voix basse, atterrés et piteux, à côté d'une grande cage pleine de singes que tout ce bruit excitait et qui se cramponnaient aux barreaux avec des contorsions et des grimaces.

Enfin, voici les honneurs du dernier moment. L'archevêque de Paris que ce mondain sceptique a consenti à recevoir pour le monde ;

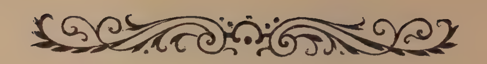
puis deux grands personnages devant qui tous les assistants s'inclinent et se retirent. L'homme s'approche du lit. Le duc et lui causent à voix basse. La femme s'agenouille avec des ferveurs d'Espagnole...

... Maintenant que tout est fini, sa dernière heure consacrée, ses derniers adieux terminés, le duc peut mourir et il meurt.

Je suis entré dans sa chambre le lendemain matin. Cette chambre où tant d'ambitions avaient senti grandir leurs ailes, où s'agitèrent tant d'espoirs et de déconvenues, était toute au silence et à la solitude de la mort qui passe. Le duc sur son lit, la figure rigide, vieilli, transformé par la barbe qui a poussé toute grise en une nuit. Un prêtre, une religieuse, et cette atmosphère de la veillée mortuaire, où se mêlent la fatigue des nuits blanches et les chuchotements de la prière et de l'ombre... La journée commençait à peine, et déjà, derrière les masses vertes du jardin, on entendait là-bas, vers le pont de la Concorde, une petite clarinette aigre et vive, dominant le bruit des voitures... Je l'ai revue plus lugubre encore cette chambre de mort. Les fenêtres grandes ouvertes. La nuit et le vent du jardin entrant librement dans un grand courant d'air. Une forme blanche sur un tréteau. C'était le corps qu'on venait d'embaumer. La tête creuse, remplie d'une éponge, la cervelle dans un baquet. Le poids de cette cervelle était vraiment extraor-

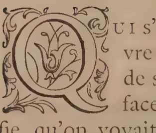
dinaire. Elle pesait... Elle pesait... Les journaux du temps ont donné le chiffre, mais qui s'en souvient, aujourd'hui ?





UN NABAB

ÉTUDE HISTORIQUE



Qui s'en occupe encore, de ce pauvre nabab? Qui se souvient même de son nom? Cette bonne grosse face de Kalmouck, épatée et bouffie, qu'on voyait, les soirs de première, sortir de l'ombre des avant-scènes entre deux épaules hautes et larges, y a-t-il seulement un Parisien qui se la rappelle? Ç'a été cependant une des physionomies à la mode des dernières années de l'empire, et l'on ne peut pas ouvrir un journal de ce temps-là sans que ce nom plébéien et fastueux nous apparaisse entouré de tous ses millions comme d'une fantastique auréole. J'ai justement sous les yeux un article de Jules Lecomte annonçant en de longs alinéas dithyrambiques l'arrivée du nabab à Paris. Il faut voir avec quelle verve la chronique parisienne

d'alors tirait toutes ses salves d'honneur pour la felouque dorée qui s'en venait d'Orient.

L'histoire de ces richesses fabuleuses, personne ne la savait précisément. Ce qu'on en disait ressemblait à un de ces vieux récits du dix-huitième siècle où il est question de corsaires barbaresques courant les mers latines, de Beys, de renégats et de petits Provençaux bruns comme des grillons, qui finissent toujours par épouser quelque sultane et *prendre le turban,* comme disent les Marseillais. Notre nabab, lui, n'avait pas eu besoin de prendre le *turban* pour s'enrichir. Il s'était contenté d'apporter, en ces pays d'indolence et de lâchez-tout, son activité, sa souplesse, son intelligence de Français du Midi, et en quelques années il était arrivé à faire une de ces fortunes comme on n'en fait que là-bas, dans ces diables de pays chauds où tout est gigantesque, hâtif, disproportionné, où les fleurs poussent en une nuit, où un arbre produit une forêt. L'excuse de fortunes pareilles est dans l'usage qu'on sait en faire. Notre homme l'avait compris; et sa générosité, fameuse aux bords du Nil, était excessive comme sa richesse.

Malheureusement, à Paris, ce n'est pas comme en Orient. Pour être riche, il faut savoir, avoir l'habitude. Si le milieu est mauvais, le courant faux, la générosité devient du gaspillage, le luxe du mauvais goût, et toutes ces splendeurs disparates, mal combinées, ont l'air des toilettes de créoles, où les dentelles les plus

authentiques, les diamants les plus purs arrivent à un effet de clinquant et de verroteries par la bizarrerie de leur assemblage. C'est un peu l'histoire du nabab. En arrivant à Paris, il vint occuper, sur un grand boulevard à peine achevé, un superbe appartement blanc et or, tout en boiseries et en arcades. Cela avait le tort d'être trop neuf et de trahir une récente fortune. Pas un meuble choisi, pas une table à sa place; j'entends la place commode, habituelle. Rien qui sentît le chez soi. Les domestiques eux-mêmes — têtes de dentistes ou de garçons de bains — avaient l'air entrés de la veille et prêts à partir le lendemain. Peut-être l'idée de voyage, planant au-dessus de ce luxe, dont la source était si lointaine, apportait encore comme un élément d'en l'air, de camp volant, et donnait à cet intérieur bizarre l'aspect d'un salon de paquebot.

Du reste, le monde qui venait là était bien du monde de *steam-boat*. Des passagers plutôt que des invités. Vous rencontriez chez le nabab, comme sur le pont du *Sinaï* ou du *Péreire*, d'illustres Orientaux qu'on ne revoyait jamais plus, des princes turcs, des généraux cochinchinois, des redingotes persanes boutonnées jusqu'au menton, des fez tunisiens, des voix de nez, des airs un peu gauches. A ce personnel étranger se mêlait une bohème parisienne et multicolore, les aventuriers de la Seine, des marquis décavés, des industriels vagues, des inventeurs de choses bizarres, des

philosophes humanitaires, deux ou trois photographes, un professeur de massage. Il ne savait pas, ce nabab. On est si peu difficile en Orient, comme relations ! Pour lui, c'était le monde parisien, cela.

Pauvre homme ! Il lui avait manqué, tout de suite en débarquant, de mettre la main sur un bon cicérone de boulevard, un Nestor Roqueplan quelconque qui l'eût initié aux mystères de la haute vie parisienne, lui eût choisi ses chevaux, sa livrée, son cuisinier et ses convives. En fait de cicérone, il ne trouva que des exploiteurs. C'était curieux vraiment d'assister à un de ses déjeuners. Les gens s'y regardaient du coin de l'œil, mangeaient fiévreusement, parlaient sans penser, tous en proie à une idée fixe, l'idée d'emprunter de l'argent. Sitôt la dernière bouchée, le nabab ne s'appartenait plus. Chacun de ses invités voulait l'avoir pour soi tout seul. On se l'arrachait, on l'entraînait dans les coins, au fond des salons écartés ; mais il se trouvait toujours quelque glace indiscrète pour vous renvoyer la silhouette du maître de la maison aux prises avec ses emprunteurs, et la mimique énergique de son large dos. Ce dos, à lui seul, était d'une éloquence !... Tantôt il se redressait avec indignation : — « Oh ! non... c'est trop... » ou bien il s'affaissait dans un découragement comique. — « Allons !... puisqu'il le faut !... » Et on voyait le pauvre homme écrire un mot au crayon sur un bout de table. Puis, quand il revenait, les intimes

pouvaient surprendre dans son gros œil si bienveillant une expression demi-triste, demi-bouffonne, qui semblait dire : « Si vous croyez que c'est une petite affaire d'être nabab ! »

Mais ces révoltes duraient peu, et l'instant d'après, pour payer cinq cents francs un billet de concert qui n'en valait pas dix, il sortait de sa poche de l'or, des billets à poignée et à tas comme un marchand de bœufs ; on mettait son nom à la tête de quelque bonne œuvre, en regard d'un chiffre dont l'exagération prouvait encore plus d'ignorance que de vanité. Le diable, c'est que les détresses vraies ou fausses qu'il secourait aussi imprudemment en amenaient d'autres, et qu'à sa porte la file des emprunteurs se renouvelait tous les jours.

Malgré tout, sa fortune était si considérable que cette pluie de sauterelles n'aurait pas pu en venir à bout. Malheureusement il voulut entrer dans la vie politique, viser la députation. A tout le monde ces fantaisies-là coûtent très cher ; vous pensez ce que ce dut être pour le nabab. Il s'agissait d'avoir le gouvernement, les journaux, les électeurs. Alors une nouvelle nuée d'exploiteurs s'abattit sur cette triste maison dont les tentures, les meubles, se fanaient sans gloire, encore neufs, et déjà usés, passés, fripés, comme un wagon de première classe, où l'on s'étale négligemment. Aux parasites ordinaires vinrent se joindre les agents électoraux, des provinciaux sans gêne et bruyants,

dévoués jusqu'à l'imprudence, mais ayant tous quelque chose à demander.

C'est pour le coup qu'il y eut des colloques dans les salons écartés et que le dos du nabab accentua sa mimique. Encore ces gens-là n'étaient pas les plus terribles. Il y avait aussi les protecteurs, les conseillers, des personnages mystérieux, des messieurs parfumés, à favoris blonds, qui disaient d'un air confidentiel :

« J'ai vu la personne hier... Le duc vous attend demain. »

Et l'infortuné nabab s'inclinait, souriait obséquieusement, et tout ce monde mangeait, buvait, fricotait, carottait. Les plus honnêtes mettaient des cigares dans leurs poches.

Ceci est historique : on a fumé dans la maison, cette année-là, pour *vingt-cinq mille francs* de cigares.

C'est égal ! le bonhomme était content. Son élection marchait bien, si bien qu'en arrivant à la Chambre il vit se lever de dessous terre une foule d'ennemis, d'envieux, d'emprunteurs éconduits, de rivaux exaspérés. Sa vie fut fouillée, retournée comme un gant. On l'accusa d'avoir fait tous les métiers, même les plus honteux. Un journal alla jusqu'à affirmer qu'il avait tenu un... comment dirai-je ?... ce que les Chinois appellent un bateau de fleurs. L'article, promené dans les couloirs de la Chambre, y causa un scandale horrible, à la suite duquel le rapporteur de la commission vint fulminer en pleine Assemblée un réquisi-

toire contre l'élection du nabab. Le malheureux écouta jusqu'au bout, les yeux baissés, sans interrompre.

Puis, tout à coup, il se leva, pâle d'indignation, et devant toutes ces têtes tournées vers lui, tous ces sourires ironiques, ce rustique, ce parvenu, sans lecture, sans éducation, avec son accent du Midi, sa voix enrouée de marinier du Rhône, trouva des paroles d'une éloquence incomparable, telles que Berryer — le vieux Berryer qui était là à écouter, avec son grand gilet nankin — n'en a peut-être jamais trouvé de plus belles dans sa vie. C'était quelque chose de fruste, d'inculte, de sauvage, mais en même temps de si sincère que tout le monde était ému. Et comment ne pas l'être, en voyant ce brave homme se débattre au milieu de ce flot montant de haines, de calomnies qui l'entouraient de partout sans un nom, sans un visage à qui il pût dire : « Vous mentez. » Pour moi, je n'oublierai jamais l'accent de rage et de désespoir dont il criait, crispant ses poings : « Oh ! messieurs, j'ai été pauvre... Je savais ce que c'était que la misère ; mais je n'aurais jamais cru que la fortune fût encore plus terrible à porter. »

Si je n'ai pas retenu les paroles exactes, au moins j'ai gardé l'impression de cette défense suprême où les tremblements d'une voix inhabile aux discours ajoutaient l'émotion honnête et profonde. Cela fut bien compris, car un tonnerre d'applaudissements éclata dans la

salle. Mais les ennemis du nabab étaient puissants. Son élection fut cassée. Il s'entêta, se présenta encore. Il eut beau faire, semer son argent, acheter des journaux, commanditer des entreprises locales désastreuses, il ne fut pas réélu. Ce fut pour lui un coup terrible, qui ruina son crédit en Orient, tarit les sources de sa fortune. La chute de l'Empire acheva de le perdre; puis un beau jour, pouf!... il plongea et on ne le revit plus.

Paris a été bien injuste pour cet homme-là.





MŒURS PARISIENNES

I

LE SINGE



AMEDI, soir de paye. Dans cette fin de journée qui est en même temps une fin de semaine, on sent déjà le dimanche arriver. Tout le long du faubourg, ce sont des cris, des appels, des poussées à la porte des cabarets. Parmi cette foule d'ouvriers qui déborde du trottoir et suit la grande chaussée en pente, une petite ombre se hâte furtivement, remontant le faubourg en sens inverse. Serrée dans un châle trop mince, sa petite figure hâve encadrée d'un bonnet trop grand, elle a l'air honteux, misérable, et si inquiet. Où va-t-elle ? Qu'est-ce qu'elle cherche ?... Dans sa démarche pressée, dans son regard fixe qui semble la faire aller plus vite encore,

il y a cette phrase anxieuse : « Pourvu que j'arrive à temps!... » Sur sa route, on se retourne, on ricane. Tous ces ouvriers la connaissent et, en passant, accueillent sa laideur d'un affreux surnom : « Tiens! le singe... Le singe à Valentin qui va chercher son homme. » Et ils l'excitent : « Kss... kss... Trouvera, trouvera pas... » Sans rien entendre, elle va, oppressée, haletante, car cette rue qui mène aux barrières est bien dure à monter.

Enfin la voilà arrivée. C'est tout en haut du faubourg, au coin des boulevards extérieurs. Une grande usine... On est en train de fermer les portes. La vapeur des machines, abandonnée au ruisseau, siffle et s'échappe avec un bruit de locomotive à l'arrêt. Un peu de fumée monte encore des hautes cheminées, et l'atmosphère chaude, qui flotte au-dessus des bâtiments déserts, semble la respiration, l'haleine même du travail qui vient de finir. Tout est éteint. Une seule petite lumière brille encore au rez-de-chaussée, derrière un grillage, c'est la lampe du caissier. Voici qu'elle disparaît juste au moment où la femme arrive. Allons! C'est trop tard. La paye est finie... Comment va-t-elle faire, maintenant? Où le trouver pour lui arracher sa semaine, l'empêcher de la boire?... On a tant besoin d'argent à la maison. Les enfants n'ont plus de bas. Le boulanger n'est pas payé... Elle reste affaissée sur une borne, regardant vaguement dans la nuit, n'ayant point la force de bouger.

*
* *

Les cabarets du faubourg débordent de bruit et de lumière. Toute la vie des fabriques silencieuses s'est répandue dans les bouges. A travers les vitres troubles où les bouteilles rangées mêlent leurs couleurs fausses, le vert vénéneux des absinthes, le rose des bitters, les paillettes d'or des eaux-de-vie de Dantzick, des cris, des chants, des chocs de verres viennent jusque dans la rue avec le tintement de l'argent jeté au comptoir par des mains noires encore de l'avoir gagné... Les bras lassés s'accoudent sur les tables, immobilisés par l'abrutissement de la fatigue; et, dans la chaleur malsaine de l'endroit, tous ces misérables oublient qu'il n'y a pas de feu au logis, et que les femmes et les enfants ont froid...

Devant ces fenêtres basses, seules allumées dans les rues désertes, une petite ombre passe et repasse craintivement... Cherche, cherche, pauvre singe... Elle va d'un cabaret à l'autre, se penche, essuie un coin de vitre avec son châle, regarde, puis repart, toujours inquiète, fiévreuse... Tout à coup, elle tressaille. Son Valentin est là, en face d'elle. Un grand diable, ma foi ! bien découplé dans sa blouse blanche, fier de ses cheveux frisés et de sa tournure d'ouvrier beau garçon. On l'entoure, on l'écoute. Il parle si bien, et puis, c'est lui qui paie... Pendant ce temps, le pauvre singe est

là dehors qui grelotte, collant sa figure aux carreaux où dans un grand rayon de gaz la table de son ivrogne se reflète, chargée de bouteilles et de verres, avec les faces égayées qui l'entourent.

Dans la vitre, la femme a l'air d'être assise au milieu d'eux, comme un reproche, un remords vivant... Mais Valentin ne la voit pas. Pris, perdu dans ces interminables discussions de cabaret, renouvelées à chaque verre et pernicieuses pour la raison presque autant que ces vins frelatés, il ne voit pas cette petite mine tirée, pâle, qui lui fait signe derrière les carreaux, ces yeux tristes qui cherchent les siens... Elle, de son côté, n'ose pas entrer. Venir le chercher là, devant les camarades, ce serait lui faire affront. Encore si elle était jolie, mais elle est si laide...

*
* *

Ah! comme elle était fraîche et gentille, quand ils se sont connus, il y a dix ans. Tous les matins, lorsqu'il partait à son travail, il la rencontrait allant au sien, pauvre, mais parant honnêtement sa misère ; coquette à la façon de cet étrange Paris où l'on vend des rubans et des fleurs sous les voûtes noires des portes cochères. Ils se sont aimés tout de suite en croisant leurs regards ; mais comme ils n'avaient pas d'argent, il leur a fallu attendre bien longtemps avant de se marier. Enfin la mère

du garçon a donné un matelas de son lit, la mère de la fille en avait fait autant; et puis, comme la petite était très aimée, il y a eu une collecte à l'atelier et leur ménage s'est trouvé monté.

La robe de noce prêtée par une amie, le voile loué chez un coiffeur, ils sont partis un matin, à pied, par les rues, pour se marier. A l'église, il a fallu attendre la fin des messes d'enterrement, attendre aussi à la mairie pour laisser passer les mariages riches... Alors il l'a emmenée en haut du faubourg, dans une chambre carrelée et triste, au fond d'un long couloir plein d'autres chambres bruyantes, sales, querelleuses. C'était à dégoûter d'avance du ménage! Aussi, leur bonheur n'a pas duré longtemps. A force de vivre avec des ivrognes, lui s'est mis à boire comme eux. Elle, en voyant pleurer les femmes, a perdu tout son courage ; et pendant qu'il était au cabaret, elle passait tout son temps chez les voisines, apathique, humiliée, berçant d'interminables plaintes l'enfant qu'elle tenait sur ses bras. C'est comme cela qu'elle est devenue si laide et que cet affreux surnom de « singe » lui a été donné dans les ateliers.

*
* *

La petite ombre est toujours là, qui va et vient devant les vitres. On l'entend marcher lentement dans la boue du trottoir, et tousser d'une grosse toux creuse, car la soirée est plu-

vieuse et froide... Combien de temps va-t-elle attendre? Deux ou trois fois déjà, elle a posé la main sur le bouton de la porte, mais sans oser entrer. A la fin, pourtant, l'idée que les enfants n'ont rien pour manger lui tient lieu de courage. Elle entre... Mais à peine le seuil franchi, un immense éclat de rire l'arrête court. « Valentin, v'là le singe!... » Elle est bien laide, en effet, avec ses loques qui ruissellent de pluie, toutes les pâleurs de l'attente et de la fatigue sur les joues...

« Valentin, v'là le singe! » Tremblante, interdite, la pauvre femme reste sans bouger. Lui, s'est levé, furieux. Comment! elle a osé venir le chercher là, l'humilier devant les camarades... Attends! attends... tu vas voir... Et terrible, le poing fermé, Valentin s'élance. La malheureuse se sauve en courant, au milieu des huées. Il franchit la porte derrière elle, fait deux bonds et la rattrape au tournant de la rue... Tout est noir, personne ne passe. Ah! pauvre singe...

Eh bien! non... Loin des camarades, l'ouvrier parisien n'est pas méchant. Une fois en face d'elle, le voilà faible, soumis, presque repentant. Maintenant ils s'en vont tous deux bras dessus bras dessous, et pendant qu'ils s'éloignent, c'est la voix de la femme qu'on entend s'élever dans la nuit, furieuse, plaintive, enrouée de larmes... Le singe prend sa revanche.

II

LE COULOIR DES JUGES D'INSTRUCTION

Je ne sais pas si c'est l'habitude qui me manque, mais je n'ai jamais pu entrer au Palais de Justice sans un malaise, une angoisse au cœur inexplicables. Ces grilles, ces grandes cours, cet escalier de pierre si vaste que chacun le monte isolé, enveloppé dans son propre tourment; l'ancienneté des bâtiments, l'horloge triste, la hauteur des fenêtres, et aussi le brouillard du quai, cette humidité attachée aux murs qui longent l'eau, tout vous donne un avant-goût de la prison voisine. Dans les salles, l'impression est la même, plus vive encore à cause du monde particulier qui les peuple, de ces longues robes noires qui font le geste solennel, accusateur, et du grimoire, de l'éternel grimoire étalé partout sur les tables, entassé sous les bras en liasses énormes, débordantes...

Il y a de grandes portes vertes, sourdes et mystérieuses, d'où s'échappent — quand elles s'entr'ouvrent — des bouffées de voix sévères ou pleurardes, et des visions de bancs d'école,

d'estrades noires de toques, de grands christs penchés en avant. Des fusils sonnent sur les dalles. De sinistres roulements de voitures passent, ébranlant les voûtes. Tous ces bruits se confondent, font comme une respiration, un halètement d'usine, l'appareil de la justice qui fonctionne. Et en l'entendant fonctionner, cette terrible machine, on a envie de se serrer, de se faire tout petit de peur d'être pris, seulement par un cheveu, dans ce formidable engrenage, tant on le sait compliqué, tenace, flétrissant...

Je pensais à cela l'autre matin, en allant voir un juge d'instruction à qui j'avais un pauvre diable à recommander. La salle des témoins, où j'attendais, était pleine de monde. Il y avait là des huissiers, des expéditionnaires en train de grossoyer derrière un vitrage, des gens convoqués se chuchotant d'avance leurs dépositions, des femmes du peuple impressionnées et bavardes qui racontaient à l'huissier toute leur existence pour en arriver à l'affaire qui les avait amenées. Près de moi une porte ouverte éclairait le couloir des juges d'instruction, sombre couloir qui mène à tout, même à l'échafaud, et d'où les prévenus sortent en accusés. Quelques-uns de ces malheureux, amenés là sous bonne escorte par l'escalier de la Conciergerie, traînaient sur des bancs en attendant leur tour d'être interrogés, et c'est dans cette antichambre du bagne que j'ai surpris un dialogue d'amoureux, une idylle

faubourienne aussi passionnée que l'oariste, mais plus navrante... Oui, au milieu de cette ombre, où tant de criminels ont laissé un peu de leurs frissons, de leurs espoirs et de leurs rages, j'ai vu deux êtres s'aimer, se sourire; et si bas que fût cet amour, si fané que fût ce sourire, le vieux couloir dut en être aussi étonné qu'une rue de Paris fangeuse et noire, que traverserait un roucoulement de tourterelle.

Dans une attitude desœuvrée, presque inconsciente, une fillette était assise au coin d'un banc, tranquille comme une ouvrière qui attend le prix de sa journée. Elle portait le bonnet d'indienne, le costume triste de Saint-Lazare, avec un air de repos et de santé, comme si le régime de la prison était encore ce qu'elle eût rencontré de meilleur dans sa vie. Le garde de Paris qui se tenait à côté d'elle paraissait la trouver fort à son goût, et ils riaient ensemble tout bas. A l'autre bout du couloir, tout à fait dans l'ombre, était assis menottes aux poings le Desgrieux de cette Manon. Elle ne l'avait pas vu d'abord ; mais sitôt que ses yeux furent faits à l'obscurité, elle l'aperçut et tressaillit: « Mais c'est Pignou... hé! Pignou!... »

Le garde de Paris la fit taire. Il est expressément défendu de laisser les prévenus causer entre eux.

« Oh! je vous en prie, rien qu'un mot! » disait-elle en se penchant toute vers le fond du

couloir. Mais le soldat restait inflexible : « Non… non… ça ne se peut pas… seulement, si vous avez quelque commission à lui faire, dites-la-moi, je la lui répéterai. »

Alors un dialogue s'engagea entre cette fille et son Pignou, avec le garde de Paris pour interprète.

Très émue, sans aucun souci pour ceux qui l'entouraient, elle commença : « Dites-y bien que je n'ai jamais aimé que lui, que j'en aimerai jamais un autre dans ma vie. »

Le garde fit quelques pas dans le couloir et, redoublant de gravité comme pour enlever à sa démarche ce qu'elle avait de trop complaisant, il répéta : « Elle dit qu'elle n'a jamais aimé que vous, et qu'elle n'en aimera jamais un autre. »

J'entendis un grognement, un balbutiement confus qui devait être la réponse de Pignou, puis le garde de Paris revint à pas comptés vers le banc…

« Qu'est-ce qu'il a dit ? demanda l'enfant tout anxieuse ; et comme c'était trop long : Mais dites-moi donc ce qu'il a dit, voyons ?

— Il a dit qu'il était bien malheureux !… »

Alors, emportée par son attendrissement et ses habitudes de rue, bruyantes et communicatives, elle cria tout haut : « T'ennuie pas, m'ami… les beaux jours reviendront ! » Et il y avait, dans cette voix encore jeune, quelque chose de pitoyable, de presque maternel. C'était bien la femme du peuple avec son courage à

la peine et son dévouement de chien battu.

Au fond du couloir, une voix répondit, la voix de Pignou, avinée, déchirée, brûlée par l'alcool : « Va donc! les beaux jours... J'en ai pour mes cinq ans... » C'est qu'il connaissait bien son affaire, celui-là...

Les gardes criaient : « Chut !... taisez-vous... » Mais trop tard.

Une porte s'était ouverte, et le juge d'instruction lui-même parut au seuil.

Calotte de velours, favoris grisonnants, la bouche mince, mauvaise, l'œil scrutateur, mais pas profond, c'était bien le type du juge d'instruction, un de ces hommes qui croient avoir toujours un criminel devant eux, comme ces médecins de fous, qui voient partout des maniaques. Celui-là surtout a une façon de vous regarder si gênante, si injurieuse, qu'on se sent coupable sans avoir rien fait. D'un coup d'œil, il terrifia tout le couloir : « Qu'est-ce qu'un train pareil ?... Tâchez donc de faire un peu mieux votre service, » dit-il en s'adressant aux gardes, puis il referma sa porte d'un coup sec.

Le municipal, pris en faute, rouge, honteux, chercha un moment à qui il pourrait bien s'en prendre. Mais la petite ne disait plus rien, Pignou se tenait coi sur son banc. Tout à coup, il m'aperçut, et comme j'étais à la porte de la salle, presque dans le couloir, il me prit par le bras et me fit pirouetter brutalement. « Qu'est-ce que vous fichez là, vous ?... »

III

LE PHOTOGRAPHE

Comme ils avaient l'air d'un tout petit ménage et que leur mobilier tenait dans une charrette à bras, on leur a fait payer le loyer d'avance. Un loyer d'essuyeurs de plâtres, car ils habitent le cinquième d'une maison toute neuve, sur un de ces grands boulevards inachevés, pleins d'écriteaux, de gravats, de terrains vides entourés de planches. Il y a une odeur de peinture fraîche dans ces trois petites pièces, très éclairées d'une lumière droite qui rend plus saisissante la nudité des murs. Voici d'abord l'atelier avec son vitrage grand comme une cloche à melon, sa cheminée à la prussienne sombre et froide, et un petit feu de coke tout préparé qu'on n'allumera que s'il vient du monde. Les photographies de la famille sont accrochées au mur : le père, la mère, les trois enfants, assis, debout, enlacés, séparés, dans toutes les poses possibles ; puis quelques monuments, des vues de campagne mangées

de soleil. Cela date du temps où ils étaient riches et où le père faisait de la photographie pour s'amuser. Maintenant, la ruine est arrivée, et n'ayant pas d'autre métier sous la main, il essaie de s'en faire un avec son passe-temps du dimanche.

L'appareil, que les enfants entourent d'une admiration craintive, occupe la place d'honneur au milieu de l'atelier, et dans ses cuivres flambants neufs, ses gros verres bombés et clairs, semble avoir absorbé tout le luxe, toute la splendeur du pauvre petit logis. Les autres meubles sont vieux, cassés, vermoulus et si rares ! La mère a une méchante robe de soie noire fripée, un bout de dentelle sur la tête, la tenue d'un comptoir où les chalands ne viennent guère. Le père, lui, par exemple, s'est payé une belle toque à l'artiste, une veste en velours pour impressionner le bourgeois. Sous cette défroque reluisante, avec son grand front lunaire, plein d'illusions, ses yeux étonnés et bonasses, il a l'air aussi neuf que son appareil. Et comme il s'agite, le pauvre homme ! Et comme il se prend au sérieux ! Il faut l'entendre dire aux enfants : « N'entrez pas dans la chambre noire. » La chambre noire ! on croirait l'antre d'une pythonisse... Au fond, le malheureux est très troublé. Le loyer payé, le bois, le charbon, il ne reste plus un sou en caisse. Et si les clients ne montent pas, si la vitrine d'exposition qui est en bas, au coin de la porte, n'accroche personne au passage,

qu'est-ce que les petits mangeront ce soir? Enfin, à la garde de Dieu. L'installation est terminée. Il n'y a plus rien à préparer, à faire reluire. A présent tout dépend du passant.

Minutes d'attente et d'angoisse. Le père, la mère, les enfants, tout le monde est sur le balcon, à guetter. Parmi tant de gens qui circulent, il se trouvera bien un amateur, que diable!... Mais non, la foule va, vient, se croise au long du trottoir. Personne ne s'arrête. Si, pourtant. Voilà un monsieur qui s'approche de la vitrine. Il regarde les portaits l'un après l'autre: il a l'air content, il va monter. Les enfants enthousiasmés parlent déjà d'allumer le poêle. — « Attendons encore, » dit la mère prudemment. Et comme elle a bien fait! Le monsieur continue sa route en flânant. Une heure, deux heures. Le jour devient moins clair. Il y a de gros nuages qui passent. Pourtant, à cette hauteur, on pourrait faire encore d'excellentes épreuves. A quoi bon, puisque personne ne vient? A chaque instant ce sont des émotions, des fausses joies, des pas qu'on entend dans l'escalier, qui arrivent tout près de la porte, puis s'éloignent brusquement. Une fois même on a sonné. C'est quelqu'un qui demandait l'ancien locataire. Les figures s'allongent, les yeux s'emplissent de larmes. — « Ce n'est pas possible, dit le père... Il faut qu'on ait décroché notre cadre... va donc voir, petit. » Au bout d'un moment, l'enfant remonte, consterné. Le cadre est toujours à sa place, mais

c'est comme s'il n'y était pas. Personne n'y fait attention.

D'ailleurs, il pleut... En effet, sur le vitrage de l'atelier, la pluie commence à tomber avec un petit air narquois. Le boulevard est noir de parapluies. On rentre, on ferme les fenêtres. Les enfants ont froid ; mais on n'ose pas allumer le poêle qui contient sa dernière bouchée de charbon. Consternation générale. Le père marche à grands pas, les poings crispés. Pour qu'on ne la voie pas pleurer, la mère se cache dans la chambre... Soudain un des enfants, qui a profité d'une éclaircie pour passer sur le balcon, tape vivement aux carreaux : « Papa, papa... Il y a quelqu'un en bas à l'étalage. » Il ne s'est pas trompé. C'est une dame, une dame très bien, ma foi ! Elle regarde un moment les photographies, hésite, lève la tête... Ah ! si toutes les paires d'yeux braqués de là-haut sur elle avaient un brin d'aimant, comme elle grimperait l'escalier quatre à quatre... Enfin la dame se décide. Elle entre, elle monte. La voilà. Vite l'allumette sous le feu, les petits dans la pièce à côté. Et pendant que le père rajuste sa toque, la mère se précipite pour ouvrir, émue, souriante, avec le frou-frou modeste de sa vieille robe de soie.

« Oui, madame, c'est bien ici... » On s'empresse, on la fait asseoir. C'est une personne du Midi, un peu bavarde, mais bien complaisante, et pas avare du tout de son profil. La première épreuve est manquée. Eh bien !

on la recommencera, té! pardi !... Et sans la moindre mauvaise humeur, la dame du Midi remet son coude sur la table et son menton dans sa main. Pendant que le photographe dispose les plis de la jupe, les rubans du bonnet, on entend des rires étouffés, des poussées contre la porte vitrée. Ce sont les enfants qui se bousculent pour regarder leur père passant sa tête sous le drap vert de l'appareil et restant là sans bouger comme une bête de l'Apocalypse avec un gros œil transparent. Oh! quand ils seront grands, ils se feront tous photographes... Enfin voici une bonne épreuve que l'opérateur apporte en triomphe, toute ruisselante. Dans ce blanc et ce noir la dame se reconnaît, commande douze cartes, les paye d'avance et sort enchantée...

Elle est partie, la porte est fermée. Vive la joie! Les enfants délivrés dansent en rond autour de l'appareil. Le père, très ému de sa première opération, s'essuie le front majestueusement; puis, comme la journée touche à sa fin, la mère descend bien vite chercher le dîner, un bon petit dîner d'extra en l'honneur de la crémaillère, et aussi — car il faut de l'ordre — un grand registre à dos vert sur lequel on écrit en belle ronde le jour de la livraison, le nom de la dame du Midi et le chiffre de l'encaisse : douze francs! Il est vrai de dire que grâce au pâté, au saint-Honoré avec lesquels on a fêté la crémaillère, grâce encore à quelques petites provisions de chauffage, de sucre,

de bougies, le chiffre des dépenses est juste égal à celui des recettes. Mais bah ! si on a fait douze francs aujourd'hui, un jour de pluie, d'installation, jugez un peu ce qu'on fera demain. Et la soirée se passe en projets. C'est incroyable ce qu'il peut tenir de projets dans un petit appartement de trois pièces, au cinquième, sur le devant !...

Le lendemain, un temps superbe, et personne. Pas un client de tout le jour. Qu'est-ce que vous voulez ? C'est le commerce, cela. D'ailleurs il reste un peu de pâté, et les enfants ne se couchent pas le ventre vide. Le surlendemain rien encore. Les stations sur le balcon recommencent de plus belle, mais sans succès. La dame du Midi revient chercher sa douzaine, et c'est tout. Ce soir-là, pour avoir du pain, on a été obligé d'engager un des matelas... Deux jours, trois jours se passent ainsi. Maintenant c'est la vraie détresse. Le malheureux photographe a vendu sa toque en velours, sa vareuse ; il ne lui reste plus qu'à vendre son appareil, et à entrer garçon de magasin quelque part. La mère se désole. Les enfants découragés ne vont même plus regarder sur le balcon. Tout à coup, un samedi matin, au moment où ils s'y attendent le moins, voilà qu'on sonne. C'est une noce, toute une noce, qui a monté les cinq étages pour se faire photographier. Le marié, la mariée, la demoiselle et le garçon d'honneur, braves gens n'ayant mis qu'une paire de gants dans leur vie et tenant à en

éterniser le souvenir. Ce jour-là, on fait trente-six francs. Le lendemain le double. C'est fini. La photographie est installée... Et voilà un des mille drames du petit commerce parisien.

IV

LE PÈRE ACHILLE

Midi sonne aux cloches des fabriques ; les grandes cours silencieuses s'emplissent de bruit et de mouvement.

La mère Achille quitte son ouvrage, la fenêtre où elle était assise, et se dispose à mettre son couvert. L'homme va monter pour déjeuner. Il travaille là tout près dans ces grands ateliers vitrés qu'on aperçoit encombrés de pièces de bois, et où grincent du matin au soir les instruments des scieurs de long... La femme va et vient de la chambre à la cuisine. Tout est soigné, tout reluit dans cet intérieur d'ouvrier. Seulement la nudité des deux petites pièces est plus frappante à ce jour éclatant du cinquième étage. On voit des cimes d'arbres, les buttes Chaumont tout en haut, et çà et là de grandes cheminées de briques noircies au bord, toujours actives. Les meubles sont cirés, frottés. Ils datent du mariage, comme ces deux bouquets de fruits en verre qui ornent la cheminée. On n'a rien acheté depuis, parce que, pendant que la femme tirait

courageusement son aiguille, l'homme dépensait ses journées dehors. Tout ce qu'elle a pu faire, ç'a été de soigner, d'entretenir le peu qu'ils avaient.

Pauvre mère Achille! encore une qui a eu des tristesses dans son ménage. Les premières années surtout ont été bien dures. Un mari coureur, ivrogne, pas d'enfants, obligée par son métier de couturière à vivre toujours enfermée, toujours seule dans le silence et l'ordre monotone d'une maison sans enfants où il n'y a pas de petites mains pour brouiller les pelotons, ni de ces petits pieds qui font tant de poussière et de joli train. C'est cela surtout qui l'ennuyait; mais, comme elle était très courageuse, elle s'est consolée en travaillant. Peu à peu le mouvement régulier de l'aiguille a calmé son chagrin, et l'intime contentement du travail fini, d'une minute de repos au bout d'une journée de peine lui a tenu lieu de bonheur. D'ailleurs, en vieillissant, le père Achille a bien changé. Il boit tout de même toujours plus que sa soif; mais, après, il se reprend mieux à son travail. On sent qu'il commence à la craindre un peu cette brave femme qui a pour lui des tendresses et des sévérités de mère. Quand il est ivre, il ne la bat plus jamais; et même de temps en temps, honteux de lui avoir fait une jeunesse si triste, il l'emmène promener le dimanche aux Lilas ou à Saint-Mandé.

Le couvert est mis, la chambre en ordre. On

frappe. « Entre donc !... La clef est sur la porte. » On entre, mais ce n'est pas lui. C'est un grand beau garçon d'une vingtaine d'années, en bourgeron d'ouvrier. La mère Achille ne l'a jamais vu ; pourtant il y a pour elle dans l'expression de ce jeune et franc visage quelque chose d'intimement connu, et qui la trouble : « Qu'est-ce que vous demandez ?

— Le père Achille n'est pas là ?

— Non, mon garçon, mais il va rentrer bientôt. Si vous avez quelque chose à lui dire, vous pouvez l'attendre. »

Elle avance une chaise ; puis, comme il lui est impossible de rester inactive, elle se remet à coudre dans l'embrasure de la croisée. Celui qui vient d'entrer regarde curieusement tout autour de la chambre. Il voit une photographie au mur, s'approche et l'examine avec attention : « C'est le père Achille, ça ?... »

La femme est très étonnée : « Vous ne le connaissez donc pas ?

— Non, mais ce n'est pas l'envie qui m'en manque.

— Mais, enfin, qu'est-ce que vous lui voulez ? Est-ce pour de l'argent que vous venez ? Il me semblait pourtant qu'il ne devait plus rien à personne, nous avons tout payé.

— Non, non, il ne me doit rien. C'est même assez singulier qu'il ne me doive rien, puisque c'est mon père.

— Votre père ? »

Elle se lève toute pâle, son ouvrage lui glisse des mains.

« Oh! vous savez, madame Achille, ce n'est pas pour vous faire affront, ce que je vous dis là... Je suis d'avant votre mariage. C'est moi le fils de Sidonie, vous avez peut-être entendu parler de ma mère? » En effet, elle connaît ce nom. Dans le commencement du ménage, ça l'a même rendue bien malheureuse. On lui disait que cette Sidonie, une ancienne de son mari, était une très jolie fille et qu'à eux deux ils faisaient le plus joli couple du pays. Ces choses-là sont toujours dures à entendre.

Le garçon continue :

« Ma mère est une brave femme, allez! D'abord, on m'avait mis aux Enfants trouvés; mais, à dix ans, elle m'a repris. Elle a travaillé ferme pour m'élever, me faire apprendre un état... Ah! je n'ai rien à lui reprocher, à elle! Mon père, lui, c'est autre chose; mais je ne suis pas venu pour cela... Je suis venu seulement pour le voir, pour le connaître. C'est vrai, ça m'a toujours taquiné, cette idée de ne pas connaître mon père. Tout petit, ça me tourmentait déjà et j'ai bien souvent fait pleurer ma mère avec mes questions : « Je n'ai « donc pas de père, moi? Où est-il? Qu'est-ce « qu'il fait? » Enfin un jour elle m'a avoué la vérité, et tout de suite je me suis dit : « Il est à « Paris, eh bien! j'irai le voir!... » Elle voulait m'en empêcher : « Puisque je te dis qu'il est « marié, que tu ne lui es plus rien, qu'il ne s'est

« jamais informé de toi... » ça n'a rien fait. Je voulais le connaître à toute force, et, ma foi! en arrivant à Paris, j'avais son adresse et je suis venu tout droit... Il ne faut pas m'en vouloir, c'était plus fort que moi. »

Oh! non, elle ne lui en veut pas! Mais, au fond du cœur, elle est jalouse. Elle pense en le regardant qu'il y a de bien mauvaises chances dans la vie; qu'il aurait dû être pour elle, cet enfant-là. Comme elle l'aurait bien soigné, bien élevé... C'est qu'en vérité, c'est tout le portrait d'Achille; seulement, il a en plus un air d'effronterie, et elle ne peut pas s'empêcher de penser que son fils à elle, ce fils tant désiré, aurait eu quelque chose de plus osé, de plus honnête dans le regard et dans la voix.

La situation est un peu embarrassante. Ils se taisent tous les deux. Chacun songe de son côté. Tout à coup, on entend des pas dans l'escalier. C'est le père. Il entre, long, voûté, avec la démarche traînante de l'ouvrier qui a passé beaucoup de lundis à flâner par les rues.

« Tiens, Achille, dit la femme, voilà quelqu'un qui veut te parler, » et elle s'en va dans la pièce à côté, laissant son mari et le fils de la belle Sidonie en face l'un de l'autre. Au premier mot, Achille change de figure; l'enfant le rassure: « Oh! vous savez, je ne vous demande rien; je n'ai besoin de personne pour vivre; je suis seulement venu vous voir, pas plus. »

Le père balbutie: « Sans doute, sans doute...

Tu as... vous avez très bien fait, mon garçon. »

C'est égal, cette paternité subite le gêne un peu, surtout devant sa femme. Il regarde du côté de la cuisine, et baissant la voix : « Tenez, descendons, il y a un marchand de vins en bas, nous serons mieux pour causer... Attends-moi, la mère, je reviens. »

Ils descendent, s'attablent devant un litre, et on cause.

« Qu'est-ce que vous faites ? demande le père ; moi je suis dans la charpente. »

Le fils répond : « Moi dans la menuiserie.

— Est-ce que ça va bien, chez vous, les affaires ?

— Non, pas fort. »

Et la conversation continue sur ce ton. Quelques détails de métier, c'est par là seulement qu'ils se tiennent. Du reste, pas la moindre émotion de se voir. Rien à se dire, rien. Pas un souvenir commun, deux vies complètement séparées qui n'ont jamais eu la moindre influence l'une sur l'autre.

Le litre fini, le fils se lève : « Allons, mon père, je ne veux pas vous retarder davantage ; je vous ai vu, je m'en vais content. A revoir.

— Bonne chance, mon garçon. »

Ils se serrent la main, froidement, l'enfant part de son côté, le père remonte chez lui ; ils ne se sont plus jamais revus.



ÉTUDE DE COMÉDIEN



Ce soir-là, le petit Bloncourt débutait dans *Chatterton*. La pièce, non pas oubliée, mais endormie depuis des années, restreinte à l'intimité, au renfermé du livre, avait toute la nouveauté et l'intérêt d'une première. Ceux qui la connaissaient sans l'avoir vu jouer assistaient curieusement à cet épanouissement de l'œuvre interprétée, où certaines beautés, surtout les finesses, disparaissent, se dispersent, se volatilisent pour ainsi dire au feu de la rampe, tandis que d'autres éclatent à l'improviste dans le mouvement des voix et des gestes. Ceux qui avaient assisté aux anciennes représentations étaient heureux de retrouver deux heures de leur jeunesse, un regain des premières émotions artistiques. Bref ce beau vieux drame,

arrivant au milieu des banalités du jour, enthousiasmait et rajeunissait toute la salle.

Il faut dire qu'on n'aurait pu rêver un Chatterton plus séduisant que ce petit Bloncourt. Fils et petit-fils de comédiens, ce jeune homme a du sang de grand artiste dans les veines et tenait à nous le prouver ce soir-là.

Dans l'agitation des applaudissements, au milieu de toutes ces paires d'yeux, de toutes ces mains tendues vers la scène, j'apercevais de temps en temps une belle figure immobile, sortant de l'ombre des couloirs, pâle à la lumière des lustres. C'était le père Bloncourt, venu pour assister au triomphe de son fils. Très ému, il changeait souvent de place, paraissait à tous les étages du théâtre, tantôt dans l'éblouissement des loges, tantôt dans la confusion des galeries, comme s'il eût voulu mesurer, voir sous toutes ses faces, ce succès qui était un peu le sien. La salle l'avait reconnu et se le montrait. On se disait : « Regardez donc le père Bloncourt... A-t-il l'air heureux ! » Et parfois des gens qui applaudissaient, se tournaient de son côté, voulant faire participer le grand artiste au triomphe de son élève et de son enfant.

C'est qu'en effet, il n'y a pas de gloire plus courte que celle des comédiens. Sitôt qu'ils ne jouent plus, c'est fini. On ne s'occupe plus d'eux. Ils ont le sort de la parole entendue, que l'air emporte si belle qu'elle soit, du son évanoui dès que la note est donnée. Mais cette

fois, grâce à son fils, le vieux Bloncourt allait échapper à cette terrible destinée des grands comédiens. Il voyait une gloire nouvelle sortir de sa gloire passée, et commencer au bout de sa vie artistique une autre vie pleine d'espérances. Aussi l'émotion du pauvre homme était grande. Il avait, en écoutant, des mouvements nerveux, des tremblements de lèvres. Puis, à chaque entr'acte, on le voyait rôder dans les couloirs, écouter aux groupes ; et quand les poignées de mains, les félicitations allaient vers lui, il rougissait, se dérobait avec un embarras de débutant, une modestie paternelle vraiment touchante.

Passant à son côté dans un de ces moments-là, je ne pus me défendre d'un mouvement de sympathie vers ce bonheur silencieux.

« Vous devez être bien heureux, lui dis-je en lui serrant la main… C'est un grand succès… »

Je sentis une main froide, couverte de sueur, qui se dégageait brusquement, presque avec colère. L'homme eut un sourire affreux en me regardant :

« Comment! vous aussi… vous me complimentez… Il n'y en aura donc pas un pour comprendre tout ce que je souffre… Ah ! tenez, j'étouffe. Sortons. »

Et il m'entraîna dehors.

Un vent glacial soufflait sous les galeries ; mais le vieux comédien n'y prenait pas garde. « Ah! c'est bon… c'est bon… disait-il en

buvant l'air avec délices. J'ai cru que j'allais devenir fou là dedans. Depuis deux heures que j'entends ces applaudissements, ces félicitations imbéciles qui ont l'air d'une raillerie... Ça vous étonne, ce que je vous dis... Eh bien! oui, je suis jaloux. Je suis jaloux de cet enfant qui est le mien, et jaloux à en crever, là!... C'est affreux, n'est-ce pas?... Mais aussi pourquoi m'a-t-il volé mon rôle? C'est moi qui devais le jouer, ce rôle-là. C'est mon emploi, et d'ailleurs Vigny me l'avait promis. Huit jours avant de mourir, il me disait : « Blon-« court, quand on reprendra *Chatterton,* je « compte sur vous. » Et vous pensez si j'attendais cela avec impatience. Depuis si longtemps que je ne jouais plus, Paris commençait à m'oublier. J'espérais que cette création me ferait une seconde jeunesse, un renouveau de succès, et jour et nuit j'étudiais. Je trouvais des choses. J'étais prêt...

« ... Voilà qu'un matin le petit arrive à la maison, me saute au cou. — « Ah! père! que « je suis content... je vais jouer Chatterton. » Il savait bien, lui, mieux que personne, la promesse qui m'avait été faite; mais dans sa joie il n'y pensait plus. Les enfants ont le bonheur si égoïste! Celui-là me donnait un grand coup de couteau en riant. Il m'apprit qu'on avait d'abord pensé à moi pour le rôle, mais qu'on me trouvait trop marqué... Trop marqué!... Il y a de quoi l'être en effet avec des déceptions pareilles dans sa vie. Je suis sûr

qu'en cinq minutes j'ai eu vingt ans de plus sur la tête... Encore si le petit avait eu un mot de regret, de tendresse, je lui aurais dit simplement : « Ne joue pas ça, tu vas me « tuer. » Et je suis sûr qu'il ne l'aurait pas joué, car enfin il m'aime, cet enfant. Mais la fierté m'a retenu. Nous avons causé du rôle. Il m'a demandé des conseils. Depuis deux mois, la brochure était sur ma table. Nous l'avons lue ensemble. Je lui montrais comment je comprenais la chose. De temps en temps, il m'échappait, regardait lui-même, et avec des yeux que je n'ai plus, lui qui connaît bien le public de maintenant, il découvrait des idées où je n'en voyais pas... Ce que j'ai souffert dans cette petite séance ! Non, voyez-vous, il faut y avoir passé. Et pourtant tout cela n'est rien auprès de mon martyre de ce soir...

« Oh ! je n'aurais pas dû venir ce soir. Mais c'était plus fort que moi. La curiosité et peut-être aussi, je suis honteux de l'avouer, un souvenir pour moi, d'entendre quelqu'un dire dans la salle : « Ah ! si le père Bloncourt avait joué « ça ! » Eh bien, non. Rien, pas un mot. Ils avaient assez à faire à applaudir. Pourtant il ne joue pas bien, ce garçon-là. Il est même très mauvais. Quand il est entré, j'ai cru qu'on allait siffler. Est-ce qu'il sait marcher seulement ? Est-ce qu'il sait se tenir en scène ? Dans ce grand rôle si cherché, si composé, a-t-il trouvé un effet, quelque chose ? Non. Il s'est jeté là dedans à corps perdu avec l'étour-

derie de la jeunesse. La fougue lui tient lieu de talent. Tenez, dans la grande scène avec Ketty, quand Chatterton... »

Et voilà le pauvre homme parti à me détailler les défauts de son fils. Il imitait ses intonations, ses gestes. Au point de vue de la science du théâtre, tout cela me semblait très profond, très juste; et j'étais surpris de trouver tant de notes fausses dans l'ensemble qui m'avait charmé. Ce qui n'empêche pas qu'à chaque minute des applaudissements pressés et prolongés nous arrivaient de la salle avec un bruit de grêle, augmenté encore de la sonorité des couloirs et du silence de la place.

« Applaudissez, disait le malheureux comédien blêmissant à chaque salve, applaudissez. Il est jeune. Être jeune, tout est là. Moi, je suis vieux. Je suis marqué. Ah! que c'est bête!... » Puis baissant la voix, et comme se parlant à lui-même : — « Ce que j'éprouve est incompréhensible. Voilà un polisson qui me prend tout, mon nom, ma gloire, qui n'a même pas attendu que je sois mort pour me voler mes souliers; et cependant je ne peux pas m'empêcher de l'aimer. C'est mon fils, après tout. C'est moi qui l'ai nourri, instruit, élevé; et, quand je l'entends applaudir, j'ai malgré moi un côté d'orgueil satisfait... Il y a des choses pas mal dans ce qu'il fait, ce crapaud-là!... Non! le malheur, c'est de lui avoir appris mon métier. J'aurais dû appliquer ailleurs son intelligence. Au moins je pourrais

être fier de lui tout à mon aise, et je n'aurais pas la douleur de voir mes trente ans de succès effacés par son premier jour de triomphe. »

A ce moment, la foule commençait à sortir du théâtre. C'était fini. La place tout à l'heure déserte et froide se trouva subitement toute chaude et lumineuse. Un murmure approbatif et comme une atmosphère de succès circulait de groupe en groupe, et par les rues silencieuses allait se répandre dans tout Paris. Le vieux comédien, appuyé sur un pilier, l'oreille tendue, recueillait les éloges des derniers spectateurs attardés.

Tout à coup il eut un élan. « Adieu ! » me dit-il très vite, d'une voix rauque, changée, qui me fit peur. Je voulus le retenir. « Bloncourt... Bloncourt... Où allez-vous ? »

Il tourna vers moi ses traits bouleversés, ses yeux tout brillants de larmes : « Où je vais ? embrasser le petit, parbleu ! »



LYON

SOUVENIRS D'ENFANCE


TRANGE ville! Est-ce parce que je la vois à travers une enfance ennuyée et triste? Est-ce la haute muraille noire du lycée où j'ai langui si longtemps qui donne à mes souvenirs cette teinte assombrie? Je ne sais; mais rien que d'écrire ce nom de Lyon, mon cœur se serre. Je me rappelle un ciel bas, couleur de suie, une brume perpétuelle montant de deux rivières. Il ne pleut pas, il brouillasse; et dans l'affadissement d'une atmosphère molle, les murs pleurent, le pavé suinte, les rampes d'escalier collent aux doigts. L'aspect de la population, son allure, son langage se ressentent de l'humidité de l'air. Ce sont des teints blafards, des yeux endormis, des paresses de prononciation s'étalant en accents circonflexes

sur des syllabes allongées, je ne sais quoi de veule et de mou dans la voix, dans le geste ; des locutions singulières, mais sans couleur, des façons de parler qu'on ne trouve que là, une *plate* pour dire un lavoir, les *bèches* pour les bains froids, un *gône* pour un gamin. Les noms eux-mêmes ont une physionomie particulière : Bouvard, Chipié, Mouillard sont des types de noms bien lyonnais. Polichinelle ne s'appelle pas Polichinelle. Ils l'ont baptisé Gnafron.

En dehors de ces impressions un peu puériles et que je vous donne pour ce qu'elles valent, il y a là un pays original, curieux à étudier, et qui du moins nous sort de l'uniformité, de la banalité provinciales. Je n'y suis pas retourné depuis le collège ; mais rien qu'à mes souvenirs d'alors, avec ce que mes yeux d'enfant ont retenu sans le comprendre, je me représente bien aujourd'hui le Lyon où j'ai vécu, cette ville double, industrielle et cléricale, mêlant son train de cloches et de navettes, ses odeurs d'encens et de tissus écrus, d'ateliers et de sacristies, quelque chose comme un coin de Rome et de Manchester tout ensemble. C'était d'abord le plateau de la Croix-Rousse, le grand faubourg ouvrier grouillant tout en haut de ces larges marches de pierre. A mesure qu'on montait la *Grand'Côte*, le battement des métiers Jacquart, le tic tac des navettes semblaient venir à vous de ces milliers de fenêtres étroites, échelonnées sur cinq,

six étages, serrant leur vie ouvrière comme dans les cases d'une ruche. Entre les montants des métiers, dans l'entrecroisement des longues *mailles*, tout un peuple de tisseurs, hommes, femmes, enfants, s'agitait derrière les vitres. Oh ! les pauvres petits *gônes*, comme ils étaient pâles !... Quand ces gens-là travaillaient, Lyon les appelait ses *canuts;* mais les jours de révolution, lorsque les métiers n'allaient plus et que les grandes marches de pierre n'étaient pas assez larges pour contenir ce flot d'ouvriers roulant sur la ville, Lyon épouvanté criait : « Les *Voraces* descendent !... » Entre nous, je ne les ai pas vus souvent descendre, ces terribles *Voraces;* seulement, aux Terreaux où nous habitions, tout le monde en avait très peur. Là se trouvaient les quartiers du grand commerce, les vieux magasins lyonnais opulents et mornes, des richesses en ballots, résultat muet du travail bruyant de là-haut ; et comme les Terreaux sont juste en bas de la Croix-Rousse, les commerçants aux jours de crise vivaient les yeux tournés vers cette montagne menaçante d'où l'avalanche semblait toujours prête à se précipiter sur eux.

Pour faire contre-poids au plateau de la Croix-Rousse, voici maintenant le plateau de Fourvières, la montagne religieuse en face de la montagne industrielle. Tout en bas, au pied du coteau, la métropole Saint-Jean, l'archevêché, les séminaires, un bruit continuel de cloches tombant dans des rues tranquilles, des

places désertes traversées aux heures des offices par de longues files de séminaristes en surplis, et les petits clergeons de la maîtrise qui passaient graves, les bras croisés sous leurs camails fourrés d'hermine, laissant traîner sur les dalles les longues queues de leurs soutanes rejetées. Ce coin de Lyon m'a laissé l'impression d'un quartier romain. Derrière, commençaient des ruelles à pic montant à Fourvières entre des murs de couvents, des jardins de communautés, des portails surmontés de croix ou d'emblèmes, des clochers de chapelles carillonnant dans la verdure. On rencontrait des processions de paroisses, des confréries en pèlerinages se déroulant aux détours des rues comme un long ruban blanc ou bleu, avec des gonflements de voiles, des ondulations de bannières et de pèlerines, des éclairs de croix immobiles traversées de lumières; d'autres fois des groupes solitaires, longeant les murs d'un air recueilli, en train d'accomplir quelque vœu. Je me souviens d'une femme en grand deuil, montant pieds nus la côte dure, pavée de cailloux pointus. Visage ascétique, usé de larmes, elle tirait par la main un petit enfant tout en noir aussi, haletant de la course et un peu gêné des pieds nus de sa mère qu'il regardait avec stupeur...

A mesure qu'on approchait de l'église, qui est en haut, des petites boutiques d'objets de piété, d'imagerie religieuse tapissaient les rues de leurs étalages. Des chapelets de corail, de

nacre, de noyaux d'olives suspendus à des tringles, des cœurs en verroterie, des couronnes de jais, d'immortelles. Puis des petits journaux étranges, le *Rosier de Marie,* l'*Echo du purgatoire*, des prédictions sur papier de cuisine, le portrait de la sœur Rosalie avec ses décorations, du curé d'Ars fortement colorié, entouré de ses nombreux miracles. C'était aussi, derrière les vitres ternes, un fouillis de petits bras, de petites jambes en cire blanche, toutes sortes d'ex-voto, de livres bizarres, mystérieux, monstrueuses élucubrations de cerveaux malades, rêves de Pascal sans génie, illustrés d'images grossières représentant les supplices de l'enfer, des damnés sur des roues, des squelettes calcinés chargés de chaînes, tout cela dans des brochures jaunies, couleur de cierge, à qui la poussière de l'étalage donnait vite la banalité d'objets forains...

Mais c'est surtout là-haut, dans la chapelle, qu'il fallait voir les ex-voto et les images! Quel encombrement de choses touchantes ou comiques, de tableaux inoubliables pendus aux piliers, expliqués par des légendes reconnaissantes, ou abandonnés tout entiers au vague du miracle. Des naufragés, des aveugles, des convertis, M. de Ratisbonne illuminé par la foi, à genoux, les bras en croix... En haut, sur le dôme de la chapelle, Notre-Dame de Fourvières toute en or, dominant le Lyon catholique avec ses couvents, ses congrégations, ses communautés, ses confréries et les

innombrables sociétés religieuses sans règle ni costume répandues par toute la ville et donnant aux relations du monde lyonnais je ne sais quel ton demi-clérical, des habitudes de douceur triste et d'yeux baissés.

Les *Voraces* de la Croix-Rousse! les congrégations de Fourvières! C'est de ces deux éléments si disparates que Lyon se compose; et si vous vous étonnez qu'ils ne se soient pas absorbés l'un l'autre depuis le temps qu'ils vivent en présence, je vous dirai que le Rhône et la Saône — les deux fleuves lyonnais — sont aussi dissemblables que ces deux montagnes, et que leurs eaux, même confondues, gardent pendant des lieues chacune sa couleur et son mouvement. La Saône est lente, lourde, silencieuse, un peu traînante, pleine de trous, de remous, de tourbillons. Le Rhône est plus large, plus rapide, dur à la remonte, bruyant et vagué comme une mer. Ce n'est pourtant pas là notre beau Rhône d'Avignon qui roule des morceaux de ciel bleu, des couchants avec toutes leurs flammes. Ici le ciel lyonnais teint l'eau, l'alourdit de ses brumes, et, aux jours de lumière, lui donne le ton blafard d'un miroir de fer... Entre ces deux fleuves, Lyon est exposé à de fréquentes inondations. Tantôt c'est la Saône qui *repique*, comme on dit là-bas, tantôt c'est le Rhône. Quelquefois tous deux ensemble. Alors c'est terrible. L'inondation de 1856, que j'ai vue de très près, est restée surtout présente à mon souvenir. Le Rhône, dans

la nuit, avait rompu ses digues et pris tout un faubourg de la ville à revers.

Je n'oublierai jamais ces maisons des Charpennes s'écroulant sous l'effort de l'eau, les murailles enlevées, détachées par pans, laissant voir l'intérieur du logis à tous les étages ; des lambeaux de papier à fleurs, des portraits accrochés dans le vide, des meubles suspendus en l'air, ne tenant plus qu'à l'équilibre d'une pierre, une petite cage où un oiseau s'égosillait devant sa graine encore fraîche. Ensuite des tableaux plus sinistres. Des toits, derniers refuges, encombrés de vies en détresse, des voix étranglées de peur, des bras étendus pour supplier. Ici le tonnerre d'une maison qui s'effondre, le tourbillon de fumée flottant au-dessus de trois étages engloutis. Plus loin, les casernes de la Part-Dieu à demi noyées, avec leurs fenêtres noires ouvertes comme des yeux qui s'éteignaient à mesure que l'eau montait. La route de Villeurbane transformée en un grand fleuve et charriant, au-dessus de ses pavés submergés, des radeaux pleins de femmes, d'enfants, de bœufs, de chevaux, de matelas, de meubles ; et puis partout, sur les toits, sur les murs croulants, sur les bateaux, sur les arbres, des soldats du train, du génie, mettant la note vive des uniformes dans cette grande bataille perdue contre l'eau.



LE CABECILLA



Le bon père achevait de dire sa messe, quand on lui amena les prisonniers. C'était dans un coin sauvage des monts Arichulégui. Une roche éboulée, où un figuier géant enfonçait sa tige tordue, formait une sorte d'autel recouvert — en guise de nappe — d'un étendard carliste aux franges d'argent. Deux alcarazas ébréchés tenaient lieu de burettes, et quand le sacristain Miguel, qui servait la messe, se levait pour changer les évangiles de côté, on entendait sonner les cartouches dans sa giberne. Tout autour les soldats de Carlos étaient rangés silencieusement, le fusil en bandoulière, un genou en terre sur le béret blanc. Un grand soleil, le soleil de Pâques en Navarre, concentrait sa chaleur éblouissante dans ce

creux de roche brûlant et sombre, où le vol d'un merle gris traversait seul de temps en temps les psalmodies du prêtre et du servant. Plus haut, sur le pic en dentelle, des sentinelles se tenaient debout, dessinant dans le ciel des silhouettes immobiles.

Singulier spectacle, ce prêtre chef d'armée officiant au milieu de ses soldats ! Et comme la double existence du cabecilla se lisait bien sur sa physionomie ! L'air extatique, les traits durs, accentués encore par le teint bronzé du soldat en campagne, un ascétisme sans pâleur, où il manquait l'ombre du cloître, des yeux petits, noirs, très brillants, le front traversé par d'énormes veines qui semblaient nouer la pensée comme avec des cordes, la fixer dans un entêtement inextricable. Chaque fois qu'il se retournait vers l'assistance, les bras ouverts pour dire *Dominus vobiscum*, on apercevait l'uniforme sous l'étole, et la crosse d'un pistolet, le manche d'un couteau catalan soulevant le surplis froissé. « Qu'est-ce qu'il va faire de nous ? », se demandaient les prisonniers avec terreur, et en attendant la fin de la messe, ils se rappelaient tous les actes de férocité qu'on racontait du cabecilla et qui lui avaient valu un renom à part dans l'armée royaliste.

Par miracle, ce matin-là, le père était d'humeur clémente. Cette messe au grand air, son succès de la veille, et aussi l'allégresse du jour de Pâques, sensible encore à cet étrange prêtre, mettaient sur sa figure un rayon de joie

et de bonté. Sitôt l'office terminé, pendant que le sacristain débarrassait l'autel, enfermant les vases sacrés dans une grande caisse qu'on portait à dos de mulet derrière l'expédition, le curé s'avança vers les prisonniers. Ils étaient là une douzaine de carabiniers républicains, affaissés par une journée de bataille et une nuit d'angoisses dans la paille de la bergerie où on les avait enfermés après l'action. Jaunes de peur, hâves de faim, de soif, de fatigue, ils se serraient les uns contre les autres comme un ftroupeau dans une cour d'abattoir. Leurs uniormes remplis de foin, leurs buffleteries en désordre, remontées dans la fuite, dans le sommeil, la poussière qui les couvrait entièrement du pompon de leurs casquettes à la pointe de leurs souliers jaunes, tout contribuait bien à leur donner cette physionomie sinistre des vaincus où le découragement moral se trahit par l'accablement physique. Le cabecilla les regarda un instant avec un petit air de triomphe. Il n'était pas fâché de voir les soldats de la République, humbles, blafards, déguenillés, au milieu des carlistes bien repus, bien équipés, des montagnards navarrais et basques, bruns et secs comme des caroubes...

« *Viva Dios!* mes enfants, leur dit-il d'un air bonhomme, la République nourrit bien mal ses défenseurs. Vous voilà tous aussi maigres que les loups des Pyrénées quand les montagnes sont couvertes de neige et qu'ils viennent dans la plaine flairer l'odeur de la carne aux

lumières qui luisent sous les portes des maisons... On est autrement traité au service de la cause. Voulez-vous en essayer, *hermanos?* Jetez ces infâmes casquettes et coiffez-vous du béret blanc... Aussi vrai que c'est aujourd'hui le saint jour de Pâques, ceux qui crieront : « Vive le roi! » je leur donne la vie sauve et les vivres de campagne comme à mes autres soldats. »

Avant que le bon père eût fini, toutes les casquettes étaient en l'air, et les cris de « Vive le roi Carlos! — Vive le cabecilla! » retentissaient dans la montagne. Pauvres diables! ils avaient eu si grand'peur de mourir; et c'était si tentant toutes ces bonnes viandes qu'ils sentaient là près d'eux, en train de griller à l'abri des roches, devant des feux de bivouac roses et légers dans la grande lumière. Je crois que jamais le prétendant ne fut acclamé de si bon cœur. — « Qu'on leur donne vite à manger, dit le curé en riant. Quand les loups crient de cette force, c'est qu'ils ont les dents longues. » Les carabiniers s'éloignèrent. Mais un d'entre eux, le plus jeune, resta debout devant le chef, dans une attitude fière et résolue qui contrastait avec ses traits d'enfant et le duvet fin, à peine coloré, enveloppant ses joues d'une poudre blonde. Sa capote trop grande lui faisait des plis dans le dos, sur les bras, se relevait aux manches sur deux poignets grêles, et par son ampleur l'amincissait encore. Il y avait de la fièvre dans ses longs yeux brillants, des

yeux d'Arabe avivés de flamme espagnole. Et cette flamme fixe gênait le cabecilla.

« Qu'est-ce que tu veux? lui demanda-t-il.

— Rien... J'attends que vous décidiez de mon sort.

— Mais ton sort sera celui des autres. Je n'ai nommé personne. La grâce était pour tous.

— Les autres sont des traîtres et des lâches... Moi seul je n'ai rien crié. »

Le cabecilla tressaillit et le regarda bien en face :

« Comment t'appelles-tu ?

— Tonio Vidal.

— D'où es-tu ?

— De Puycerda.

— Quel âge?

— Dix-sept ans.

— La République n'a donc plus d'hommes, qu'elle est réduite à enrôler des enfants?

— On ne m'a pas enrôlé, padre... Je suis volontaire.

— Tu sais, drôle, que j'ai plus d'un moyen pour te faire crier: « Vive le roi ! »

L'enfant eut un geste superbe : « Je vous en défie!

— Tu aimes donc mieux mourir ?

— Cent fois!

— C'est bien... tu mourras. »

Alors le curé fit un signe et le peloton d'exécution vint se ranger autour du condamné qui ne sourcilla pas. Devant ce beau courage,

le chef eut un mouvement de pitié : « Tu n'as rien à me demander avant ?... Veux-tu manger ? Veux-tu boire ?

— Non ! répondit l'enfant ; mais je suis bon catholique, et je ne voudrais pas arriver devant Dieu sans confession. »

Le cabecilla avait encore son surplis et son étole : « Agenouille-toi, » dit-il en s'asseyant sur une roche, et, les soldats s'étant écartés, le condamné commença à voix basse : « Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché... »

Mais voici qu'au milieu de la confession, une fusillade terrible éclate à l'entrée du défilé.

« Aux armes ! » crient les sentinelles.

Le cabecilla bondit, donne des ordres, distribue les postes, éparpille ses soldats. Lui-même a sauté sur une espingole sans prendre le temps d'ôter son surplis, lorsqu'en se retournant il aperçoit l'enfant toujours à genoux.

« Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— J'attends l'absolution.

— C'est vrai, dit le prêtre... Je t'avais oublié. »

Gravement, il élève la main, bénit cette jeune tête inclinée ; puis, avant de partir, cherchant des yeux autour de lui le peloton d'exécution dispersé dans le désordre de l'attaque, il s'écarte d'un pas, met son pénitent en joue, et le foudroie à bout portant.



KADOUR ET KATEL

Kadour-ben-Chérifa, sergent-major aux tirailleurs indigènes, était mourant le soir qu'on l'apporta à la scierie Rippert sur la Sauerbach ; et pendant cinq longues semaines, tout ébranlé de ses blessures, tremblant de fièvre, il a vécu comme dans un rêve. Quelquefois il se croyait encore en pleine bataille, hurlant et bondissant à travers les champs de lin et les houblonnières de Wissembourg, ou bien là-bas, en Algérie, dans la maison de son père, le kaïd des Matmatas. Ensuite il ouvrit les yeux, et vaguement il entrevoyait une chambre à grands rideaux blancs, claire et calme, des branches vertes agitées aux fenêtres, un soleil traversé de nuages, et près de son lit une petite sœur de charité attentive, silen-

cieuse, mais qui n'avait ni croix d'argent, ni chapelet, ni voiles bleus, seulement deux grandes nattes retombant sur un corsage de velours. De temps en temps, on appelait : « Katel... Katel... » Alors la fillette s'en allait sur la pointe des pieds, et le blessé écoutait de loin une voix sonore et jeune qui lui faisait frais à entendre comme le ruisseau coulant sous les fenêtres de la scierie.

Kadour-ben-Chérifa a été longtemps malade ; mais les Rippert l'ont si bien soigné que ses blessures se sont fermées, si bien caché que les Prussiens n'ont pas pu l'envoyer mourir de froid dans les casemates de Mayence. Maintenant il commence à parler, à montrer ses dents blanches, et fait quelques pas dans la chambre en laissant tomber une de ses manches — celle qui a un grand trou béant au milieu des broderies — sur un bras pansé, bandé et encore impotent. Tous les jours, dans le petit jardin de la scierie, Katel descend une chaise de paille pour le blessé ; elle lui cherche, au long des murailles, le coin le plus chaud où les raisins mûrissent le plus vite. Et Kadour, qui, en sa qualité de fils de kaïd, a fait ses études au collège arabe d'Alger, la remercie dans un français un peu barbare, émaillé de *bono bezeff* et de *macach bono*. Sans s'en douter, le bon turco est sous le charme. Cette facile gaîté de jeune Franque, qui vit libre comme un oiseau, sans voile au grand air, ni grillage à ses fenêtres, l'étonne et le ravit. Il y a loin de cela à la vie

murée des femmes de son pays, aux petites moresques masquées de blanc et parfumées de verveine. Katel de son côté trouve Kadour un peu trop noir; mais il a l'air si bon, si brave, il déteste tant les Prussiens !... Une seule chose la fâche; c'est que là-bas, dans cette Algérie d'Afrique, les hommes ont le droit d'avoir plusieurs femmes. Katel ne comprend pas cela, elle. Aussi quand l'Algérien, pour la contrarier, lui dit dans son jargon: « Kadour marié bientôt... Lui prenir quatre femmes... Quatre. » Katel se met en colère. Hou! le vilain Kadour... Le Païen!... Alors le turco rit d'un bon rire d'enfant; puis, tout à coup, il redevient sérieux et reste muet devant la jeune fille, en ouvrant des yeux si grands, si grands qu'on dirait qu'il veut l'emporter dans son regard.

C'est ainsi qu'ont commencé les amours de Kadour et de Katel...

*
* *

Kadour, une fois guéri, est retourné chez son père, et vous pensez s'il y en a eu des fêtes en son honneur au pays des Matmatas. Les flûtes de roseau et les petits tambours arabes ont joué leurs plus beaux airs pour le revoir; le vieux kaïd, assis devant sa porte, en voyant venir de loin, dans l'allée de cactus, ce fils chéri qu'il croyait mort, s'est mis à trembler

sous ses burnous de laine comme s'il avait pris les fièvres. Un mois durant, ç'a été dans la tribu une suite ininterrompue de *diffas*, de *fantasias*. Les kaïds, les agas du voisinage se disputaient l'honneur d'avoir Kadour-ben-Chérifa pour hôte, et tous les soirs, au café maure, on lui faisait raconter les grandes batailles où il s'était trouvé mêlé...

C'est égal! tous ces honneurs, toutes ces fêtes ne rendent pas Kadour plus heureux. Dans la maison paternelle, entouré de tous ses souvenirs d'enfance, ses chevaux, ses lévriers, ses armes, il lui manque toujours quelque chose, la parole ouverte et le rire franc de Katel. Le petit gazouillis perpétuel des femmes arabes, qui lui faisait battre le cœur autrefois, maintenant le fatigue, l'ennuie. Il n'aime plus les coiffures de sequins, ni les chapelets de fleurs d'oranger, ni les grands pantalons de satin rose. Parlez-lui plutôt des longues nattes tombant sans perles, ni gaze, ni fleurs, seulement traversées de fils d'or dans le soleil couchant d'un petit jardin d'Alsace.

Et pourtant si Kadour voulait!... Il y a, dans une tribu voisine de la sienne, de beaux yeux noirs qui le guettent derrière les fenêtres grillées de l'aga, de beaux yeux si allongés de kohl que le regard y ressemble à une caresse. Mais Kadour ne veut plus de ces yeux-là. Ce qu'il rêve, ce qu'il regrette, c'est ce bon regard de Katel qui faisait si vite le tour de la chambre pour voir si rien ne manquait au malade, et

où la vie s'agitait toujours comme la lumière dans le bleu des gouttes d'eau.

*
* *

Peu à peu, cependant, le charme des yeux bleus s'efface, ce charme tendre mêlé aux premières sorties, au premier réveil de la convalescence, à ce climat de France si doux, si tempéré. Kadour a fini par oublier Katel. Dans toute la vallée du Chélif il n'est bruit que de son prochain mariage avec Yamina, la fille de l'aga du Djendel. Un matin, on a vu un long défilé de mules monter du côté de la ville ; c'est Kadour-ben-Chérifa qui va avec son père acheter les présents de noces. Toute la journée s'est passée à courir les bazars, à choisir les burnous lamés d'argent, les tapis de Smyrne, les colliers d'ambre, les pendants d'oreilles ; et en maniant tous ces jolis bijoux, ces floches de soie, ces fines étoffes, Kadour pense à Yamina. L'Orient l'a repris tout à fait, mais bien plus par l'habitude, l'influence de l'atmosphère et des choses que par un lien de cœur.

Au jour tombant, les mules alignées, chargées de *couffins* de sparterie tout gonflés de richesses, descendaient la rue du faubourg, quand devant la cour du bureau arabe elles se se sont trouvées arrêtées par un grand encombrement. C'étaient des émigrants qui venaient d'arriver. Comme il n'y avait rien de prêt pour

les recevoir, les malheureux étaient là à réclamer, à se plaindre, à se renseigner. Les plus découragés restaient assis sur leurs bagages, fatigués de la traversée, gênés par la curiosité de la foule; et sur tous ces exilés, comme une tristesse de plus, le soleil couchant déclinait, la nuit tombait pour leur faire encore plus sombres l'inconnu du pays nouveau et l'étonnement de l'arrivée. Kadour les regardait machinalement. Mais, tout à coup, une grande émotion lui monta au cœur. Les costumes des vieux paysans, les corselets de velours des femmes, tous ces cheveux couleur de moisson mûre... Et voici que son rêve prend une figure nette. Il vient de reconnaître les traits doux, les grandes nattes et le sourire de Katel. Elle est là devant lui avec le vieux Rippert, la mère et les tout petits, bien loin de leur scierie et de la Sauerbach, qui coule toujours là-bas devant la petite maison abandonnée.

« Kadour!

— Katel! »

Lui, il est devenu tout pâle; elle, elle a rougi un peu.

Allons! voilà qui est dit. La maison du kaïd est grande; et en attendant qu'on leur donne un coin de terre, les émigrants vont s'y installer. Vite la mère ramasse les paquets traînant autour d'elle. Elle rappelle les petits qui jouaient déjà avec les enfants étrangers. On les met dans les *couffins* pêle-mêle parmi les étoffes; et Katel rit de tout son cœur de se

voir si grande sur une selle arabe. Kadour rit aussi, moins fort cependant, avec une émotion de bonheur contenu. Comme la nuit tombe et qu'il fait froid, il entoure son amie d'un beau burnous rayé, pris parmi les cadeaux de noces, d'un haïck brodé de perles; et dans cet accoutrement qui se drape autour d'elle, se plisse, remue des franges, immobile et droite sur sa monture haute, elle a l'air d'une musulmane blonde qui aurait quitté son voile. Kadour y songe en la regardant. Alors il lui vient des idées folles, mille projets. Il pense déjà à rendre sa parole à la fille de l'aga, à se marier avec Katel, rien que Katel!... Qui sait? Peut-être un jour ils s'en reviendront ainsi de la ville, tous deux, seuls dans un chemin de lauriers-roses, elle rieuse sur sa mule, lui tenant la bride comme maintenant...

Et fiévreux, tout à son rêve, voilà qu'il veut donner le signal du départ; mais Katel l'arrête d'une voix douce — « Pas encore... Mon mari va venir. Il faut l'attendre. »

Katel était mariée. Pauvre Kadour!





LES TROIS CORBEAUX

L'entrevue des trois Empereurs a échoué au point de vue d'une alliance offensive et défensive...

(Journaux français, septembre 1872.)



'EST le soir d'un jour de bataille. Du choc des deux armées, la nature est encore agitée tout autour. L'haleine enflammée des canons flotte sur la campagne en lourds nuages roux. L'air est plein de remous, comme une mer après l'orage. On y sent trembler les terribles commotions de la journée; et la terre couverte de neige, troublée dans son repos d'hiver, se creuse, se ravine sous des marques de roues, des piétinements désespérés, des chutes d'hommes et de chevaux.

Labour sinistre! Dans des sillons de neige, la bataille a semé des morts. Les capotes grises ont des plis, des enroulements d'agonie. Des bras se lèvent des fossés combles, et des

pieds s'allongent roides et droits en poussant la terre devant eux.

Le visage découvert, pâle sous un ciel de plomb, un jeune soldat est couché. Ses mains sont noires de poudre, sa tunique percée de balles. Il était au plus fort de la bataille, en plein feu, et ses compagnons l'ont cru mort en le voyant tomber. Il vit pourtant, et il appelle avec tout ce qui lui reste de force ; mais rien ne lui répond que des plaintes et des râles...

A la fin, engourdi et froid de souffrance, fatigué comme il est du sifflement de la mitraille, des éclairs des canons, de toutes les évolutions de la mêlée sanglante, il se sent tenté, envahi par le grand repos tranquille et lourd de la terre sur laquelle il s'étend, et tout prêt à s'abandonner pour le sommeil ou pour la mort.

Mais voici qu'à l'horizon immense, qui tient tout entier dans ses yeux entr'ouverts, trois points noirs apparaissent du côté du Nord et grossissent dans le ciel, à mesure qu'ils s'approchent. Ce sont des ailes, des ailes sombres qui se hâtent...

Bientôt elles s'arrêtent au-dessus de sa tête, et trois corbeaux immobiles restent là, suspendus dans l'air blanc, avec ce déploiement, cette tranquillité des bêtes de proie dont l'œil guette... Dans l'atmosphère encore vibrante et confuse de la bataille, le battement presque imperceptible de ces grandes ailes à l'arrêt fait

penser à trois drapeaux de combat portant chacun un corbeau noir qui plane.

« Est-ce qu'ils viennent pour moi ? » se demande le blessé avec terreur, et tout son pauvre corps tressaille en voyant les trois corbeaux descendre de la nue, et se percher sur un petit tertre, à quelques pas de lui.

Ce sont de beaux oiseaux, ma foi ! gras, lustrés, bien nourris. Pas une plume ne manque à leurs ailes. Pourtant ces oiseaux-là vivent au milieu de la bataille. Ils ne vivent même que par elle ; mais ils y assistent de très loin, de très haut, hors de la portée des balles, et ne descendent jamais que quand les régiments sont à terre, et que blessés et morts se confondent dans un sinistre nivellement.

En vérité ceux-ci ont l'air de corbeaux d'importance. Ils se saluent du bec, paradent l'un devant l'autre en marquant leurs griffes pointues dans la neige rougie; puis, quand ils ont bien fait les beaux, ils se mettent à croasser tout bas, tout bas sans quitter de l'œil le blessé.

« Cousins, dit un des oiseaux noirs, je vous ai fait venir pour ce petit soldat de France qui est couché là devant vous. C'était un fier petit soldat, tout animé d'un singulier courage, mais sans prudence ni réflexion. Voyez sa capote trouée et comptez ce qu'il a fallu de balles pour le jeter par terre...

« Cousins, c'est une belle proie, et si vous voulez, nous nous la partagerons ; mais il faut attendre un peu avant d'aller à lui. Quoique

ses armes soient brisées, tel qu'il est, nu-tête, les mains inertes, il serait encore à craindre s'il se ranimait... »

Celui qui parle est le plus gros de tous ; et les deux autres, tout en l'écoutant, se tiennent loin de son bec féroce et crochu. Il reprend : « Hourrah ! nous allons nous le partager. Moi, je mangerai son cœur. C'est un cœur chaud, vaillant et qui rajeunira le mien. »

Tu entends ce qu'ils disent, petit soldat ?... Est-ce que vraiment ton cœur ne bat plus ?

L'autre corbeau prend la parole : « Moi, je mangerai ses yeux. Les yeux de France sont larges, clairs et rayonnants de vie. »

Vite, ouvre tes yeux, petit soldat, ouvre tes yeux s'ils voient encore.

Et le dernier : « Moi, je mangerai sa langue. Dans les pays latins, c'est encore le plus fin morceau. »

Mais parle, parle donc ; et crie-leur bien fort que, malgré tout le sang que tu as perdu, il t'en reste encore dans les veines...

On dirait vraiment qu'il est mort, et quand, leur conférence finie, les trois oiseaux, à l'œil torve, au bec vorace, s'approchent de lui, les ailes tombantes, son corps n'a même pas frémi.

Pauvre petit soldat de France ! Ils vont te dépecer tout entier et s'acharner après toi. Ils emporteront jusqu'aux boutons de ta tunique ; car ces oiseaux de pillage ramassent tout ce qui brille, même dans le sang.

Doucement, les trois corbeaux s'approchent, et le plus effronté se hasarde à le piquer au doigt. Cette fois, le petit soldat se réveille, et tressaille tout entier. « Il n'est pas mort... Il n'est pas mort... » se disent les bêtes peureuses, et elles regagnent leur tertre en sautant.

Oh! non. Le petit soldat de France n'est pas mort. Voyez-le redresser sa tête où l'indignation fait remonter un peu de vie. Son œil s'anime, sa narine se gonfle. Il lui semble que l'air est moins lourd, et qu'il respire mieux.

Un rayon de soleil d'hiver, rose et pâle, se traîne sur la terre saccagée; et pendant qu'il admire ce triste couchant qui prend pour lui des lueurs d'aurore, voilà que, sous sa main étendue, la neige fondant à la chaleur laisse passer une pointe verte, un brin de blé en herbe.

O miracle de vie! Le blessé se sent renaître. Appuyé de ses deux mains à la terre de la patrie, il essaie de se redresser. De loin, les trois corbeaux le guettent, prêts à partir; et lorsqu'ils le voient debout, cherchant autour de lui, d'un geste qui tremble encore, ses armes abandonnées, ils s'enlèvent ensemble et remontent vers le Nord déjà plein de nuit.

On entend dans le ciel des chocs d'ailes terribles et des claquements de bec. C'est un vol pressé, tumultueux, où il y a de la peur et de la colère. On dirait des bandits qui ont manqué leur coup et qui se battent entre eux en fuyant.



SALVETTE ET BERNADOU

I



C'EST la veille de Noël, dans une grosse ville de Bavière. Par les rues blanches de neige, dans la confusion du brouillard, le bruit des voitures et des cloches, la foule se presse joyeuse aux rôtisseries en plein vent, aux baraques, aux étalages. Frôlant avec un bruissement léger les boutiques enrubannées et fleuries, des branches de houx vert, des sapins entiers chargés de pendeloques passent portés à bras, dominant toutes les têtes, comme une ombre des forêts de Thuringe, un souvenir de nature dans la vie factice de l'hiver. Le jour tombe. Là-bas, derrière les jardins de la Résidence, on voit encore une lueur de soleil couchant, toute rouge à travers la brume, et il y a par la ville une telle gaieté, tant de préparatifs de fête que

chaque lumière qui s'allume aux vitres semble pendre à un arbre de Noël. C'est qu'aujourd'ui n'est pas un Noël ordinaire! Nous sommes en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix, et la naissance du Christ n'est qu'un prétexte pour boire à l'illustre Von der Than et célébrer le triomphe des guerriers bavarois. Noël! Noël! Les juifs de la ville basse eux-mêmes sont en liesse. Voilà le vieil Augustus Cahn qui tourne en courant le coin de la *Grappe bleue*. Jamais ses yeux de furet n'ont relui comme ce soir. Jamais sa petite quouette en broussaille n'a frétillé si allègrement. Dans sa manche usée aux cordes des besaces est passé un honnête petit panier, plein jusqu'aux bords, couvert d'une serviette bise, avec le goulot d'une bouteille et une branche de houx qui dépassent.

Que diable le vieil usurier compte-t-il faire de tout cela? Est-ce qu'il fêterait Noël, lui aussi? Aurait-il réuni ses amis, sa famille, pour boire à la patrie allemande?... Mais non! Tout le monde sait bien que le vieux Cahn n'a pas de patrie. Son *Vaterland*, à lui, c'est son coffre-fort. Il n'a pas de famille non plus, pas d'amis; rien que des créanciers. Ses fils, ses associés plutôt, sont partis depuis trois mois dans l'armée. Ils trafiquent là-bas derrière les fourgons de la landwehr, vendant de l'eau-de-vie, achetant des pendules, et, les soirs de bataille, s'en allant retourner les poches des morts, éventrer les sacs tombés aux fossés des routes.

Trop vieux pour suivre ses enfants, le père Cahn est resté en Bavière, et il y fait des affaires magnifiques avec les prisonniers français. Toujours à rôder autour des baraquements, c'est lui qui rachète les montres, les aiguillettes, les médailles, les bons sur la poste. On le voit se glisser dans les hôpitaux, dans les ambulances. Il s'approche du lit des blessés, et leur demande tout bas en son hideux baragouin :

« *Afez-fus guelgue jôsse à fendre ?* »

Et tenez ! en ce moment même, si vous le voyez trotter si vite avec son panier sous le bras, c'est que l'hôpital militaire ferme à cinq heures, et qu'il y a deux Français qui l'attendent là-haut dans cette grande maison noire aux fenêtres grillées et étroites, où Noël n'a, pour éclairer sa veillée, que les pâles lumières qui gardent le chevet des mourants...

II

Ces deux Français s'appellent Salvette et Bernadou. Ce sont deux chasseurs à pied, deux Provençaux du même village, enrôlés au même bataillon et blessés par le même obus. Seulement Salvette avait la vie plus dure, et déjà il commençait à se lever, à faire quelques pas de son lit à la fenêtre. Bernadou, lui, ne veut pas guérir. Dans les rideaux blafards de son lit

d'hospice, sa figure paraît plus maigre, plus languissante de jour en jour; et quand il parle du pays, du retour, c'est avec ce sourire triste des malades, où il y a bien plus de résignation que d'espérance. Aujourd'hui, cependant, il s'est animé un peu en pensant à cette belle fête de Noël qui, dans nos campagnes de Provence, ressemble à un grand feu de joie allumé au milieu de l'hiver, en se rappelant les sorties des messes de minuit, l'église parée et lumineuse, les rues du village toutes noires, pleines de monde, puis la longue veillée autour de la table, les trois flambeaux traditionnels, l'aïoli, les escargots et la jolie cérémonie du *cacho fio* (bûche de Noël) que le grand-père promène autour de la maison et arrose avec du vin cuit.

« Ah! mon pauvre Salvette, quel triste Noël nous allons faire cette année!... Si seulement on avait eu de quoi se payer un petit pain blanc et une fiole de vin clairet!... Ça m'aurait fait plaisir, avant de passer l'arme à gauche, d'arroser encore une fois le *cacho fio* avec toi... »

Et en parlant de pain blanc et de vin clairet, le malade a ses yeux qui brillent. Mais comment faire? Ils n'ont plus rien, les malheureux, ni argent, ni montre. Salvette garde bien encore dans sa doublure un bon de poste de quarante francs. Seulement, c'est pour le jour où ils seront libres, et la première halte qu'on fera dans une auberge de France. Cet argent-là est

sacré. Pas moyen d'y toucher... Pourtant ce pauvre Bernadou est si malade! Qui sait s'il pourra jamais se remettre en route pour retourner là-bas! Et puisque voilà un beau Noël qu'on peut fêter ensemble, est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux en profiter?...

Alors, sans rien dire à son *pays*, Salvette a décousu sa tunique pour prendre le bon de poste, et quand le vieux Cahn est venu, comme tous les matins, faire sa tournée dans la salle, après de longs débats, des discussions à voix basse, il lui a glissé dans la main ce carré de papier, raide et jauni, sentant la poudre et taché de sang. Depuis ce moment, Salvette a pris un air de mystère. Il se frotte les mains et rit tout seul en regardant Bernadou. Et maintenant que le jour tombe, il est là à guetter, le front collé aux vitres, jusqu'à ce qu'il ait vu dans le brouillard de la place déserte le vieil Augustus Cahn tout essoufflé, qui arrive, un petit panier au bras.

III

Ce minuit solennel, qui sonne à tous les clochers de la ville, tombe lugubrement dans la nuit blanche des malades. La salle d'hospice est silencieuse, éclairée seulement par les veilleuses suspendues au plafond. De grandes

ombres errantes flottent sur les lits, les murs nus, avec un balancement perpétuel qui semble la respiration oppressée de tous les gens étendus là. Par moment, il y a des rêves qui parlent haut, des cauchemars qui gémissent, pendant que de la rue monte un murmure vague, des pas, des voix, confondus dans la nuit sonore et froide comme un porche de cathédrale. On sent la hâte recueillie, le mystère d'une fête religieuse traversant l'heure du sommeil et mettant dans la ville éteinte la lueur sourde des lanternes et l'embrasement des vitraux d'église.

« Est-ce que tu dors, Bernadou ?... »

Tout doucement, sur la petite table, près du lit de son ami, Salvette a posé une bouteille de vin de Lunel, un pain rond, un joli pain de Noël où la branche de houx est plantée toute droite. Le blessé ouvre ses yeux cernés de fièvre. A la lumière indécise des veilleuses et sous le reflet blanc des grands toits où la lune s'éblouit dans la neige, ce Noël improvisé lui semble fantastique. — « Allons, réveille-toi, pays... Il ne sera pas dit que deux Provençaux auront laissé passer le réveillon sans l'arroser d'un coup de clairette... » Et Salvette le redresse avec des soins de mère. Il emplit les gobelets, coupe le pain ; l'on trinque, et l'on parle de la Provence. Peu à peu Bernadou s'anime, s'attendrit. Le vin blanc, les souvenirs... Avec cette enfance que les malades retrouvent au fond de leur faiblesse, il demande

à Salvette de lui chanter un Noël provençal. Le camarade ne demande pas mieux : « Voyons, lequel veux-tu ? Celui de l'*Hôte ?* ou les *Trois Rois ?* ou *Saint Joseph m'a dit ?*

— Non ! j'aime mieux les *Bergers*. C'est celui que nous chantions toujours à la maison... »

Va pour les *Bergers !* A demi-voix, la tête dans les rideaux, Salvette commence à fredonner. Tout à coup, au dernier couplet, quand les pâtres ont déposé sur la crèche leur offrande d'œufs frais et de fromageons et que, les congédiant d'un air affable,

Joseph leur dit : Allons ! soyez bien sages,
Tournez-vous-en et faites bon voyage.
Bergers,
Prenez votre congé,

voilà le pauvre Bernadou qui glisse et retombe lourdement sur l'oreiller. Son camarade, pensant qu'il s'endort, l'appelle, le secoue. Mais le blessé reste immobile, et la petite branche de houx en travers sur le drap rigide semble déjà la palme verte que l'on met au chevet des morts.

Salvette a compris. Alors en pleurant, un peu ivre de la fête et d'une si grande douleur, il reprend à pleine voix dans le silence du dortoir le joyeux refrain de Provence :

Bergers,
Prenez votre congé.



LE BON DIEU DE CHEMILLÉ QUI N'EST NI POUR NI CONTRE

Légende de Touraine

Le curé de Chemillé s'en allait porter le Bon Dieu à un malade.

Vraiment, c'était pitié de songer que quelqu'un pouvait mourir un si beau jour d'été, en plein *Angelus* de midi, le moment de la vie et de la lumière.

C'était pitié aussi de songer que ce pauvre curé avait été obligé de se mettre en route tout de suite en sortant de table, à l'heure où d'habitude il allait — le bréviaire aux mains — faire un bout de sieste sous sa petite tonnelle de vigne, au frais et au repos, d'un joli jardin plein de pêches mûres et de roses trémières.

« Seigneur, je vous l'offre, » pensait le saint homme en soupirant, et monté sur un âne gris, avec son Bon Dieu devant lui en travers

du bât, il suivait le petit chemin à mi-côte entre la roche rouge toute piquée de mousses en fleurs, et la pente de cailloux et de hautes broussailles qui dégringolait jusqu'aux prairies.

L'âne pareillement, le pauvre âne, soupirait : « Seigneur, je vous l'offre, » et il le soupirait à sa manière, en levant tantôt une oreille, tantôt l'autre, pour chasser les mouches qui le tourmentaient.

C'est qu'elles sont méchantes et bourdonnantes, les mouches de midi ; avec cela, la côte à monter, et le curé de Chemillé, qui pesait si lourd, surtout en sortant de table.

De temps en temps, des paysans passaient sur le chemin et se rangeaient un brin pour faire place au Bon Dieu, avec ce coup de chapeau particulier des paysans de Touraine ; l'œil malin et le salut respectueux, le regard qui a l'air de se moquer du geste.

A chacun, M. le curé rendait son salut pour le compte du Bon Dieu, très poliment, mais sans bien savoir ce qu'il faisait, car sa tête commençait à se remplir de sommeil !...

Le temps était chaud, la route blanche. Au bas du coteau, derrière les peupliers, les petits flots de la Loire ressemblaient à des écailles d'argent éblouissantes. Toute cette lumière répandue, ces bourdonnements d'abeilles qui soulevaient des poussières de fleurs sur la route, le chant des grives dans les vignes, un chant heureux de petite bête gourmande et rassasiée, achevaient d'assoupir le curé, tout

étourdi déjà par un bon déjeuner de vin blanc et de rillettes...

... Voilà que passé Villandry, là où la roche devient plus haute et le raidillon plus étroit, le curé de Chemillé fut tiré vivement de son sommeil par les « dia! hue! » d'un charretier qui s'en venait en face de lui, avec un grand chariot de foin balancé lourdement à chaque tour de roue.

Le moment était critique. Même en se serrant le plus possible contre la roche, il n'y avait pas place pour deux dans le chemin... Redescendre jusqu'à la grand'route? Le curé ne le pouvait pas, ayant pris ce sentier pour aller plus vite et sachant son malade à toute extrémité. C'est ce qu'il essaya d'expliquer au charretier; mais le rustre ne voulait rien entendre.

« J'en suis fâché, monsieur le curé, dit-il sans retirer sa pipe, mais la journée est trop chaude pour que je m'en retourne vers Azay par le détour. Bon pour vous, qui vous en allez bien tranquillement sur votre âne...

— Mais, malheureux, tu n'as donc pas vu ce que j'ai là?... C'est le Bon Dieu, mauvais chrétien, le Bon Dieu de Chemillé que je porte à un malade.

— Je suis de Villandry, ricana le charretier... Le Bon Dieu de Chemillé ne me regarde pas... Dia! hue! » et le païen allongea un coup de fouet à son attelage pour le faire avancer, au risque d'envoyer l'âne et tout ce

qu'il y avait dessus rouler au bas du coteau, dans le pâturage.

Notre curé n'était patient que tout juste. — « Ah ! c'est comme cela. Eh bien, attends ! » Et, sautant au bas de sa bête, il posa bien délicatement le Bon Dieu de Chemillé au bord du chemin, sur une touffe de serpolet, parmi les genêts d'or et les lynchnis blancs, vraie nappe d'autel fleurie et parfumée, comme on n'en trouve pas même à la cathédrale de Saint-Martin-de-Tours.

Puis le saint homme s'agenouilla et fit cette courte prière : « Bon Dieu de Chemillé, tu vois ce qui m'arrive et que ce mécréant va m'obliger de le mettre à la raison. Pour ce faire, je n'ai besoin de personne, ayant les poignets très solides et le bon droit de mon côté... Reste donc là bien tranquille à regarder notre bataille et ne sois ni pour ni contre. Son affaire sera vite réglée. »

Sa prière dite, il se leva et commença à retrousser ses manches, ce qui fit voir après ses mains, ses belles mains de curé douces et polies par les bénédictions, deux poignets de boulanger solides comme des nœuds de frêne...

Vli ! vlan ! Du premier coup, le charretier eut sa pipe cassée entre les dents. Du second, il se trouva couché au fond du fossé, honteux, moulu, immobile. Après quoi, le curé fit reculer la charrette, la rangea bien soigneusement au long du talus, la tête du cheval dans l'ombre d'un mûrier, et s'en alla au petit trot vers

son malade, qu'il trouva assis dans ses rideaux d'indienne, remis de sa fièvre comme par miracle, et en train de déboucher un vieux flacon de Vouvray mousseux, pour bien se reprendre à la vie. Je vous laisse à penser si notre curé l'aida dans son opération.

Depuis ce temps-là, le Bon Dieu de Chemillé est très populaire en Touraine, et c'est lui que les Tourangeaux invoquent dans toutes leurs disputes : « Bon Dieu de Chemillé, ne sois ni pour ni contre... » Et qu'ils ont, ma foi ! raison. C'est le vrai Dieu des batailles, ce Dieu de Chemillé qui ne fait de faveurs à personne et laisse chacun triompher selon sa force et son bon droit. Aussi, quand luira le jour — vous savez, mes amis, ce que je veux dire — ce n'est pas au vieux Sabaoth, le sanguinaire ami d'Augusta et de Guillaume, ce Sabaoth qu'on prend avec des *Te Deum* et des messes en musique, non ! ce n'est pas à celui-là qu'il faudra adresser nos prières, mais au Bon Dieu de Chemillé, et voici ce que nous lui dirons :

PRIÈRE

Bon Dieu de Chemillé, les Français te prient. Tu sais ce que ces gens de là-bas nous ont fait... Maintenant l'heure de la revanche est venue... Pour la prendre, nous n'avons besoin de toi, ni de personne, ayant cette fois de bons canons, des boutons à toutes nos guêtres et le droit de notre côté. Reste donc là bien tran-

quille à regarder notre bataille, et ne sois ni pour ni contre. L'affaire de ces gueux sera vite réglée.

Ainsi soit-il!





WOOD'STOWN

CONTE FANTASTIQUE

L'EMPLACEMENT était superbe pour bâtir une ville. Il n'y avait qu'à déblayer les bords du fleuve, en abattant une partie de la forêt, de l'immense forêt vierge enracinée là depuis la naissance du monde. Alors abritée tout autour par des collines, la ville descendrait jusqu'aux quais d'un port magnifique, établi dans l'embouchure de la Rivière-Rouge, à quatre milles seulement de la mer.

Dès que le gouvernement de Washington eut accordé la concession, charpentiers et bûcherons se mirent à l'œuvre; mais vous n'avez jamais vu une forêt pareille. Cramponnée au sol de toutes ses lianes, de toutes ses racines, quand on l'abattait par un bout elle repoussait d'un autre, se rajeunissait de ses blessures, et

chaque coup de hache faisait sortir des bourgeons verts. Les rues, les places de la ville à peine tracées étaient envahies par la végétation. Les murailles grandissaient moins vite que les arbres, et sitôt élevées, croulaient sous l'effort des racines toujours vivantes.

Pour arriver à bout de cette résistance où s'émoussait le fer des cognées et des haches, on fut obligé de recourir au feu. Jour et nuit une fumée étouffante emplit l'épaisseur des fourrés, pendant que les grands arbres au-dessus flambaient comme des cierges. La forèt essaya de lutter encore, retardant l'incendie avec des flots de sève et la fraîcheur sans air de ses feuillages pressés. Enfin, l'hiver arriva. La neige s'abattit comme une seconde mort sur les grands terrains pleins de troncs noircis, de racines consumées. Désormais on pouvait bâtir.

Bientôt une ville immense, toute en bois comme Chicago, s'étendit aux bords de la Rivière-Rouge, avec ses larges rues alignées, numérotées, rayonnant autour des places, sa Bourse, ses halles, ses églises, ses écoles, et tout un attirail maritime de hangars, de douanes, de docks, d'entrepôts, de chantiers de construction pour les navires. La ville de bois, Wood'stown — comme on l'appela — fut vite peuplée par les essuyeurs de plâtres des villes neuves. Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port

encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois mille arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards!

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, — un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de sources, — le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres,

rien ne marchait plus. — « C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera. »

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant. Pendant que les savants réunis délibéraient sur ce cas de végétation extraordinaire, la foule se pressait dehors pour voir les différents aspects du miracle. Les cris de surprise, la rumeur étonnée de tout ce peuple inactif donnaient de la solennité à cet étrange événement.

Soudain quelqu'un cria : « Regardez donc la forêt ! » et l'on s'aperçut avec terreur que, depuis deux jours, le demi-cercle verdoyant s'était beaucoup rapproché. La forêt avait l'air de descendre vers la ville. Toute une avant-garde de ronces, de lianes s'allongeaient jusqu'aux premières maisons des faubourgs.

Alors Wood'stown commença à comprendre et à avoir peur. Évidemment la forêt venait reconquérir sa place au bord du fleuve ; et ses arbres, abattus, dispersés, transformés, se déprisonnaient pour aller au-devant d'elle. Comment résister à l'invasion ? Avec le feu, on risquait d'embraser la ville entière. Et que pouvaient les haches contre cette sève sans cesse renaissante, ces racines monstrueuses attaquant le sol en dessous, ces milliers de graines volantes qui germaient en se brisant et faisaient pousser un arbre partout où elles tombaient ?

Pourtant, tout le monde se mit bravement à l'œuvre avec des faux, des herses, des cognées ; et l'on fit un immense abatis de feuillages. Mais en vain. D'heure en heure la confusion des forêts vierges, où l'entrelacement des lianes joint entre elles des pousses gigantesques, envahissait les rues de Wood'stown. Déjà les insectes, les reptiles faisaient irruption. Il y avait des nids dans tous les coins, et de grands coups d'ailes, et des masses de petits becs jaseurs. En une nuit, les greniers de la ville furent épuisés par toutes les couvées écloses. Puis, comme une ironie au milieu de ce désastre,

des papillons de toutes grandeurs, de toutes couleurs volaient sur les grappes fleuries, et les abeilles prévoyantes qui cherchent des abris sûrs, du creux de ces arbres si vite poussés installaient leurs rayons de miel comme une preuve de durée.

Vaguement, dans la houle bruyante des feuillages, on entendait les coups sourds des cognées et des haches; mais le quatrième jour tout travail fut reconnu impossible. L'herbe montait trop haute, trop épaisse. Des lianes grimpantes s'accrochaient aux bras des bûcherons, garrottaient leurs mouvements. D'ailleurs, les maisons étaient devenues inhabitables ; les meubles, chargés de feuilles, avaient perdu leurs formes. Les plafonds s'effondraient, percés par la lance des yuccas, la longue épine des acajoux; et à la place des toitures s'étalait le dôme immense des catalpas. C'est fini. Il fallait fuir.

A travers le réseau de plantes et de branches qui se resserraient de plus en plus, les gens de Wood'stown épouvantés se précipitèrent vers le fleuve, emportant le plus qu'ils pouvaient de richesses, d'objets précieux. Mais que de peine pour gagner le bord de l'eau! Il n'y avait plus de quais. Rien que des roseaux gigantesques. Les chantiers maritimes, où s'abritaient les bois de construction, avaient fait place à des forêts de sapins; et dans le port tout en fleurs, les navires neufs semblaient des îlots de verdure. Heureusement qu'il se trouvait là

quelques frégates blindées sur lesquelles la foule se réfugia et d'où elle put voir la vieille forêt joindre victorieusement la forêt nouvelle.

Peu à peu les arbres confondirent leurs cimes, et sous le ciel bleu plein de soleil, l'énorme masse de feuillage s'étendit du bord du fleuve à l'horizon lointain. Plus trace de ville, ni de toits, ni de murs. De temps en temps un bruit sourd d'écroulement, dernier écho de la ruine, ou le coup de hache d'un bûcheron enragé, retentissait sous la profondeur du feuillage. Plus rien que le silence vibrant, bruissant, bourdonnant, des nuées de papillons blancs tournoyant sur la rivière déserte, et là-bas, vers la haute mer, un navire qui s'enfuyait, trois grands arbres verts dressés au milieu de ses voiles, emportant les derniers émigrés de ce qui fut Wood'stown...





ÉPILOGUE

La table est hospitalière, bien servie, bien entourée. La lumière de deux grandes lampes s'abat, éclatante et blanche sur une nappe lustrée ; et les visages éclairés à la hauteur des yeux sortent en cercle de l'ombre, paisibles, souriants, épanouis. C'est la fin d'un repas d'amis, l'heure des effusions, des chaleurs de cœur ; et, comme voilà longtemps que ces braves gens se connaissent, on sent dans l'atmosphère de leur causerie la tranquillité, la sécurité d'une habitude. Les mots se croisent sans se heurter, les idées se font des concessions, des politesses, se rangent pour se laisser passer. On échange des regards aussi chaleureux que des poignées de mains. On remue des rayons au choc des verres ; et la bonne humeur des convives est

franche comme la couleur des vins de France dans le cristal des carafes.

Tout à coup, la scène change. La table semble agrandie, aussi plus sombre. Les coudes qui se touchaient fraternellement s'écartent les uns des autres, et cela fait des vides où l'on sent passer un peu de l'air froid et du noir de la nuit, comme si une fenêtre s'était ouverte subitement. Qu'est-ce qu'il y a donc ? Qu'est-ce qu'il arrive ?... C'est la politique qui vient d'entrer... Laissez-la faire. Dans cinq minutes cette aimable tablée, si paisible, va devenir discordante et criarde. Les voix vont s'aigrir en discutant, le vin tourner dans les bouteilles. Plus d'épanchements, plus de confidences.

Les convives mangent avec fureur. Il y en a qui parlent tout seuls, comme dans une langue étrangère, sans écouter ce qui se dit autour d'eux. D'autres, au contraire, suffoqués d'indignation, deviennent bleus, font des gestes, s'étranglent avec des paroles rentrées. Des mots blessants, des regards chargés de haine partent, se croisent comme des balles. On se jette à la tête des dates de révolution, des noms de rues à fusillades ; il y a des nuits de décembre, des jours de juin qui revivent, jonchés de morts, dans des émotions de jeunesse retrouvées. Les plus vieux amis se regardent stupéfaits, s'apercevant qu'ils ont entre eux des distances de champs de bataille, des barricades écroulées depuis vingt ans ; et à mesure qu'on fouille l'histoire, ce nid à ran-

cunes, il en monte une ivresse de colère qui fait qu'on arrive à bégayer, à écumer, à serrer les manches des couteaux en se regardant.

C'est l'hydrophobie politique, terrible maladie dont toute la France est atteinte en ce moment.

O politique, je te hais!

Je te hais parce que tu es grossière, injuste, haineuse, criarde et bavarde;

Parce que tu es l'ennemie de l'art et du travail;

Parce que tu sers d'étiquette à toutes les sottises, à toutes les ambitions, à toutes les paresses.

Aveugle et passionnée, tu sépares de braves cœurs faits pour être unis, tu lies au contraire des êtres tout à fait dissemblables.

Tu es le grand dissolvant des consciences, tu donnes l'habitude du mensonge, du subterfuge, et, grâce à toi, on voit des honnêtes gens devenus amis de coquins pourvu qu'ils soient du même parti.

Je te hais surtout, ô politique, parce que tu en es arrivée à tuer dans nos cœurs le sentiment, l'idée de patrie;

Parce que j'ai vu des démocrates se frotter les mains en apprenant les désastres de Forbach et de Reichshoffen et des impérialistes, après le Quatre-Septembre, ne pas essayer de dissimuler leur joie à chaque nouvelle défaite de Chanzy ou de Trochu.

Je te hais enfin parce que c'est toi qui nous

as valu cette terrible parole d'Henri Heine : *En France il n'y a plus de nation, il n'y a que des partis.*

Paris, 1873.





TABLE



TABLE

—

LES FEMMES D'ARTISTES

ÉTUDES ET PAYSAGES



6728. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.
— 1929 —



ŒUVRES

DE

FRANÇOIS COPPÉE

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

Volumes in-12 couronne sur papier teinté.

Poésies — (1864-1869). — *Le Reliquaire.* — *Intimités.* — *Poèmes modernes.* — *La Grève des Forgerons.* — Avec portrait de l'auteur par Rajon . . . . 1 vol.
Poésies — (1869-1874). — *Les Humbles.* — *Écrit pendant le Siège.* — *Plus de sang!* — *Promenades et Intérieurs.* — *Le Cahier rouge* . . . . 1 vol.
Poésies — (1874-1878). — *Olivier.* — *Les Récits et les Élégies* . . . . 1 vol.
Poésies — (1878-1886). — *Contes en vers et Poésies diverses* . . . . 1 vol.
Poésies — (1886-1890). — *Arrière-Saison.* — *Les Paroles sincères* . . . . 1 vol.
Poésies — (1890-1905). — *Dans la Prière et dans la Lutte.* — *De Pièces et de Morceaux.* — *Des Vers français* . . . . 1 vol.
Théatre — (1869-1872). — *Le Passant.* — *Deux Douleurs.* — *Fais ce que dois.* — *L'Abandonnée.* — *Les Bijoux de la Délivrance* . . . . 1 vol.
Théatre — (1872-1878). — *Le Rendez-vous.* — *Le Luthier de Crémone.* — *La Guerre de Cent ans* . . . 1 vol.
Théatre — (1878-1881). — *Le Trésor.* — *La Bataille d'Hernani.* — *La Maison de Molière.* — *Madame de Maintenon.* . . . . 1 vol.
Théatre — (1881-1885). — *Severo Torelli.* — *Les Jacobites* . . . . 1 vol.
Théatre — (1885-1895). — *Le Pater.* — *Pour la Couronne.* — *L'Homme et la Fortune* . . . . . 1 vol.
Prose. — Tome Ier. — *Une Idylle pendant le Siège.* — *Contes en prose* . . . . 1 vol.
Prose. — Tome II. — *Vingt Contes nouveaux.* . . . 1 vol.
Prose. — Tome III. — *Contes rapides.* — *Henriette.* 1 vol.
Prose. — Tome IV. — *Toute une Jeunesse.* . . . . 1 vol.
Prose. — Tome V. — *Longues et Brèves* . . . . . 1 vol.
Prose. — Tome VI. — *La Bonne Souffrance.* — *Contes pour les Jours de Fête* . . . . 1 vol.

6680. — Impr. A. Lemerre, 6, rue des Bergers, Paris.